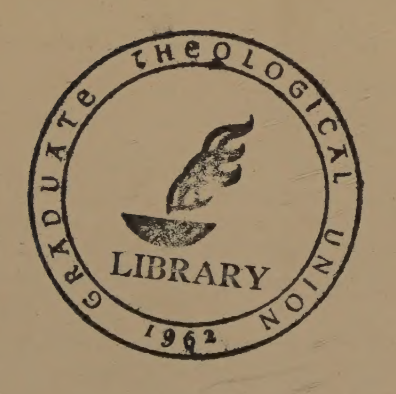
l'anneau d'or



saint François de Sales nous parle

L'ANNEAU D'OR

REVUE INTERNATIONALE DE SPIRITUALITÉ FAMILIALE

✱

DIRECTEUR : ABBÉ HENRI CAFFAREL

SECRETAIRES POUR LA BELGIQUE :

THIERRY ET LILIANE DE VILLERS

CONSEILLERS THÉOLOGIQUES :

R. P. HOLSTEIN, S. J. R. P. CARRE, O. P.

✱

FRANCE. — Rédaction : 8, avenue César-Caire, Paris-8ᵉ. Administration : 9, rue Gustave-Flaubert, Paris-17ᵉ. Tél. Car. 90-40. C. C. P. Paris 4201-37, l'Anneau d'Or.

BELGIQUE, CONGO-BELGE. — Thierry de Villers, 12, avenue Guillaume-Macau, Bruxelles. C. C. P. 1523-87 Bruxelles.

LUXEMBOURG. — Clees-Meunier, 15, rue du Fort-Elisabeth, Luxembourg.

PAYS-BAS. — Boekhandel H. Coebergh. Gedempte oude Gracht, 74, Haarlem.

SUISSE. — Editions de l'Œuvre St-Augustin, St-Maurice.

ITALIE. — « Li. Fra » Piazza S. Luigi dei Francesi 22-23 Rome.

PORTUGAL. — A Bibliofila, Lda, Lisboa, Rua da Misericordia, 102.

ESPAGNE. — Libreria Linacero. Vitoria.

EGYPTE. — Bassili. Edition-Diffusion. Boîte postale 1022. Alexandrie. — Centre du livre (Centre intellectuel catholique), 25, rue Soliman Pacha, Le Caire.

CANADA et ETATS-UNIS. — Service général d'abonnement, Périodica, 5.090, Avenue Papineau, Montréal 34.

BRESIL. — « Agir », Rio-de-Janeiro, Caixa postal 3291.

ARGENTINE. — La Casa del Libro, Paraguay 844, Buenos-Aires.

Voir nos conditions d'abonnement en page 319



ÉDITIONS DU FEU NOUVEAU

9, RUE GUSTAVE-FLAUBERT — PARIS-XVIIᵉ

Paraît tous les deux mois

Ce nº : 560 fr. fr. — 80 fr. b.

MAI-AOUT 1958

SOMMAIRE

81-82

Le choix des lettres de saint François de Sales présenté dans ce recueil a été fait par Marcelle Georges Thomas, qui a collaboré également aux notices et aux tables. Les titres sont de la rédaction de l'Anneau d'Or.

APRÈS VOUS AVOIR BEAUCOUP PARLÉ depuis treize ans, du mariage, de ses grandeurs et de ses problèmes, l'Anneau d'Or *s'est proposé de vous offrir une vue d'ensemble de la vie chrétienne. Il nous a paru que le mieux serait de céder la parole à un saint qui s'est, entre tous, préoccupé d'écrire pour les laïcs, qui leur a lancé l'appel à la perfection et les a conduits nombreux vers les sommets : saint François de Sales.*

Dans son abondante correspondance il aborde souvent les problèmes que pose la vie chrétienne en plein monde. Nous avons choisi, parmi les deux mille lettres de ses œuvres complètes, une soixantaine adressées à des femmes mariées : la présidente Brulart, qui regimbe sous l'autorité d'un père et d'un mari dominateurs ; madame de la Fléchère, encline à l'introspection, et dont le mari n'est pas souvent chez lui ; madame de Cornillon, la jeune sœur de saint François ; madame de Travernay, délicate et vaillante ; la présidente Le Blanc de Mions, une mal-aimée ; madame de Veyssilieu, sujette à de fréquentes dépressions ; madame de Granieu, qui semble avoir hérité de tous les dons de la nature et de la grâce.

Nous avons bien pensé que notre génération est facilement réfractaire à un style et à des pensées d'un autre âge. Et pourtant nous avons cru devoir passer outre à cette objection. Le style de François, c'est vrai, ne ressemble guère à celui des écrivains d'aujourd'hui ; il n'empêche que c'est un des plus parfaits de notre langue et qu'il faudrait être bien lourd pour n'en pas goûter les savoureuses qualités. Dans les lettres, moins bien limé et moins fleuri que dans les autres œuvres, il nous est plus proche. Quant aux conseils du saint, ils sont marqués au coin d'une telle finesse

psychologique et d'un tel réalisme qu'il nous est impossible de les récuser, de ne pas nous sentir visés et touchés.

Mais pourquoi n'avoir retenu que des lettres à des femmes ? Parce qu'il n'y a pas l'équivalent dans sa correspondance avec les hommes. Serait-ce que les hommes de son temps étaient moins ouverts à la vie chrétienne ? Il ne semble pas. Peut-être préféraient-ils en ce domaine les conversations aux échanges épistolaires... peut-être François réussissait-il mieux avec les femmes...

Quoi qu'il en soit, ces lettres ne présentent pas une spiritualité spécifiquement féminine. S'adressant à des hommes, Monseigneur de Genève leur aurait tenu les mêmes propos, quitte à s'adapter aux tempéraments et aux situations. Sa doctrine possède en effet une rare aptitude, celle de convenir à tous les états de vie, à toutes les circonstances, à tous les âges : c'est là le secret de son universalité et de sa permanente actualité.

Nos lecteurs trouveront, à la suite des lettres, une postface qui dégage quelques lignes maîtresses de la pédagogie salésienne. Elle leur permettra d'ordonner les idées recueillies en cours de lecture. Peut-être certains éprouveront-ils le besoin de la lire d'abord. Nous ne les en dissuaderons pas. Il y a deux types de tempéraments, ceux qui aiment partir à la découverte sans carte ni boussole et ceux qui, avant de se mettre en route, se renseignent sur la géographie et les mœurs du pays.



Et maintenant il ne nous reste plus qu'à vous dire : un saint frappe à votre porte ; réservez-lui bon accueil, écoutez-le. Et nous ne vous cacherons pas notre souhait le plus vif : qu'il vous advienne, à vous hommes et femmes lecteurs de ce Cahier, l'aventure que les correspondantes de saint François ont connue : l'ayant entendu parler de la perfection chrétienne, elles ont décidé d'y tendre sous sa conduite. Et cela leur a fort bien réussi, non seulement à elles-mêmes mais encore à leurs maris et à leurs enfants.

DANS les premières éditions des œuvres de saint François de Sales, ses lettres furent distribuées en livres, d'après les sujets traités. Aussi, dans l'édition princeps de 1626, publiée par le neveu du saint, le chanoine Louis de Sales, le sommaire placé en tête du livre deuxième annonce « plusieurs beaux enseignements touchant la dévotion, l'oraison, méditation, confession et communion » tandis que sont groupés au livre cinquième « plusieurs très belles consolations pour toutes sortes de personnes affligées, tant spirituellement que corporellement ». Cette édition fut reproduite par Vivès en 1856.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, le chanoine Corru entreprit de classer les lettres de l'évêque de Genève par ordre chronologique. Son travail parut chez Hérissant en 1758. Blaise employa la même méthode en 1821. Mais il introduisit dans son édition un certain nombre de faux. En 1861 l'abbé Migne reprend cette édition. Il y ajoute des lettres provenant de collections diverses, sans tenter aucun fusionnement. Lorsqu'en 1890 les Visitandines voulurent réunir les œuvres de saint François de Sales dans une édition conforme aux exigences de la critique contemporaine, l'ordre chronologique s'imposa pour le classement des pièces. Depuis le début du siècle, cette édition en 26 volumes a servi de base à toutes les études sur la spiritualité salésienne (*Œuvres de saint François de Sales,* évêque et prince de Genève et docteur de l'Eglise. Edition complète d'après les autographes et les éditions originales ; enrichie de nombreuses pièces inédites ; dédiée à sa sainteté Léon XIII et honorée de deux brefs pontificaux ; publiée sous les auspices de Mgr l'évêque d'Annecy par le soin des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy, 26 volumes, de 1892 à 1932).

Récemment Monsieur le chanoine Bernard Secret, de Chambéry, a entrepris de rechercher les faux insérés dans les éditions du XIXe siècle. Il nous a fourni de précieuses indications pour établir l'authenticité des lettres publiées ici. Par ailleurs, les notices rédigées par les Visitandines d'après des documents sûrs nous ont fourni d'utiles précisions biographiques pour connaître les différentes correspondantes.

A LA PRÉSIDENTE BRULART

IL doit y avoir quelque part en France, dans le grand salon d'un ancien château, la galerie des portraits de l'illustre lignée des Brulart. Je m'imagine — sûrement à tort d'ailleurs — que je n'aurais pas de mal à reconnaître la correspondante de saint François. Son portrait par un peintre psychologue des débuts du XVIIe siècle exprime la forte personnalité qui nous apparaît dans les lettres du saint. Droiture un peu rigide, vertu quelque peu austère, caractère impérieux et volontaire, absence d'humour et de sourire, grande noblesse : je crois la voir.

C'est en 1604, à Dijon, qu'elle fit la connaissance de François. Venu pour le Carême, il avait prêché sur la perfection chrétienne devant un auditoire de gens du monde. Ces dames en avaient beaucoup parlé dans les salons : la sainteté hors le cloître serait-elle donc possible ?

Impressionnée par ces prédications, madame Brulart écrit à Monsieur de Genève pour lui demander des explications. Celui-ci, en recevant cette lettre, se souvient de son récent séjour à Paris où il a rencontré les grands directeurs spirituels du temps et des femmes du monde parvenues à une haute sainteté. Madame Brulart, dont le mari sera bientôt Premier Président du Parlement de Bourgogne, ne serait-elle pas de cette race de grandes dames appelées à de grandes grâces ? Il lui envoie la première des nombreuses et longues lettres qu'on va lire. Lettres où s'esquisse peu à peu la doctrine de l'Introduction à la Vie dévote, qui paraîtra bientôt.

Dans cet appel de madame Brulart à François, il y a un authentique élan de la grâce — l'avenir le prouvera —

mais aussi sans doute un secret désir d'échapper aux servitudes d'une existence difficile, car elle vit avec un mari et un père « jaloux de leur empire et domination », elle a de nombreux enfants (bientôt sept), une lourde maison à diriger et de multiples obligations mondaines plus ou moins de son goût. Un autre directeur aurait peut-être pris pour argent comptant les ambitions spirituelles qu'elle manifeste. François, plus psychologue, s'efforce de la ramener au réel : « De quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne, puisqu'il faut habiter en France ? » Elle veut devenir une sainte ? Lui aussi le veut pour elle, mais selon les idées de Dieu. Ce n'est pas tous les jours facile car sa pénitence a sur toutes choses des idées qu'elle n'abandonne pas volontiers.

Devenue dévote, elle ne perd pas pour autant son caractère impérieux. La vérité qu'elle découvre, elle la veut imposer à ses proches ; elle sème ses désirs sur le jardin d'autrui, suivant la formule piquante de François. Ce qui semble bien avoir entraîné pour un temps une crise à son foyer.

Mais c'est une âme de bonne volonté, grande et droite. Aidée par saint François, soutenue par l'assistance quotidienne à la messe, par l'oraison et la lecture spirituelle, elle deviendra « totalement dédiée au service de Dieu ».

En 1610 François lui écrira qu'il a « tressailli de joie » en apprenant « qu'elle chemine fidèlement dans la crainte du Seigneur... marche fort sagement pour son extérieur et la bienséance de sa maison », tandis que son mari « acquérait de plus en plus grande réputation d'être bon justicier et en tout vivait et se comportait en grand homme de bien et bon chrétien ».

S'UNIR A DIEU ET AU PROCHAIN

Remâchez mes avis. — A vocations diverses, moyens divers. — De l'usage des sacrements. — L'oraison. — Oraisons jaculatoires. — Caresser le prochain. — Visiter les malades. — Que monsieur votre mari ne soit point offensé. — Contrôleuse des actions d'autrui. — Rendez votre dévotion attrayante.

Annecy, 3 mai 1604.

Madame,

Je ne vous puis pas donner tout à coup ce que je vous ai promis, car je n'ai pas assez d'heures franches pour mettre tout ensemble ce que j'ai à vous dire sur le sujet que vous avez désiré vous être expliqué par moi. Je vous le dirai à plusieurs fois, et outre la commodité que j'en aurai, vous aurez aussi celle-là, que vous aurez du temps pour bien remâcher mes avis.

Vous avez un grand désir de la perfection chrétienne : c'est le désir le plus généreux que vous puissiez avoir, nourrissez-le et le faites croître tous les jours. Les moyens de parvenir à la perfection sont divers selon la diversité des vocations ; car les Religieux, les veuves et les mariés doivent tous rechercher cette perfection, mais non pas par même moyen. A vous, Madame, qui êtes mariée, les moyens sont de vous bien unir à Dieu et à votre prochain et à ce qui dépend d'eux.

Le moyen pour s'unir à Dieu ce doit être principalement l'usage des Sacrements et l'oraison. Quant à l'usage des Sacrements, vous ne devez nullement laisser écouler aucun mois que vous ne communiiez, et même dans quelque temps, selon le progrès que vous aurez fait au service de Dieu et selon le conseil de vos pères spirituels, vous pourrez communier plus souvent. Mais quant à la confession, je vous conseillerai bien de la fréquenter encore plus, principalement s'il vous arrivait quelque imperfection de laquelle votre conscience fût affligée, comme il en arrive bien souvent au

commencement de la vie spirituelle. Néanmoins, si vous n'aviez pas les commodités requises pour se confesser, la contrition et repentance suppléerait.

Quant à l'oraison, vous la devez fort fréquenter, spécialement la méditation, à laquelle vous êtes assez propre, ce me semble. Faites-en donc tous les jours une petite heure le matin avant que de sortir, ou bien avant le souper, et gardez-vous bien de la faire ni après le dîner ni après le souper, car cela gâterait votre santé. Et pour vous aider à la bien faire, il faut qu'avant celle-ci vous sachiez le point sur lequel vous devez méditer, afin que, commençant l'oraison, vous ayez votre matière prête. Et à cet effet, il faut que vous ayez les auteurs qui ont couché les points des méditations sur la vie et mort de Notre-Seigneur, comme Grenade, Bellintani, Capillia, Bruno, dans lesquels vous choisirez la méditation que vous voudrez faire, et la lirez attentivement pour vous en ressouvenir au temps de l'oraison, et n'avoir autre chose à faire que de les remâcher, suivant toujours la méthode que je vous mis par écrit en la méditation que je vous donnai le Jeudi-Saint.

Outre cela, faites souvent des oraisons jaculatoires à Notre-Seigneur, et ce à toutes les heures que vous pourrez et en toutes compagnies, regardant toujours Dieu dans votre cœur et votre cœur en Dieu... Je voudrais qu'il ne se passât aucun jour sans que vous donnassiez une demi-heure ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel, car cela vous servirait de prédication. Voilà les principaux moyens de se bien unir avec Dieu.

Quant à ceux qui servent pour se bien unir avec le prochain, ils sont en grand nombre, mais je n'en dirai que quelques-uns. Il faut considérer le prochain en Dieu, qui veut que nous l'aimions et caressions (1). C'est l'avis de saint Paul, qui ordonne aux serviteurs de servir Dieu en leurs maîtres et leurs maîtres en Dieu. Il faut s'exercer en cet amour du prochain, le caressant extérieurement ; et, bien qu'il

(1) Caresser le prochain, c'est-à-dire : le traiter avec bienveillance, avec attention.

semble au commencement que c'est à contre-cœur, il ne faut point laisser pour cela, car cette répugnance de la partie inférieure enfin sera vaincue de l'habitude et bonne inclination qui sera produite par la répétition des actions. Il faut rapporter à ce point les oraisons et méditations, car après avoir demandé l'amour de Dieu il faut toujours demander celui des prochains, et particulièrement de ceux auxquels notre volonté n'a nulle inclination.

Je vous conseille de prendre quelquefois la peine de visiter les hôpitaux, consoler les malades, considérer leurs infirmités, attendrir votre cœur sur celles-ci et prier pour eux en leur faisant quelque assistance. Mais en tout ceci prenez garde soigneusement que monsieur votre mari, vos domestiques et messieurs vos parents ne soient point offensés par des trop longs séjours aux églises, des trop grands retirements et abandonnements du soin de votre ménage, ou, comme il arrive quelquefois, vous rendant contrôleuse des actions d'autrui ou trop dédaigneuse des conversations où les règles de dévotion ne sont pas si exactement observées ; car en tout cela il faut que la charité domine et nous éclaire, pour nous faire condescendre aux volontés du prochain en ce qui ne sera point contraire aux commandements de Dieu.

Vous ne devez pas seulement être dévote et aimer la dévotion, mais vous la devez rendre aimable à chacun. Or, vous la rendrez aimable si vous la rendez utile et agréable. Les malades aimeront votre dévotion s'ils en sont charitablement consolés ; votre famille, si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus aimable à reprendre, et ainsi du reste ; monsieur votre mari, s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît vous êtes plus cordiale en son endroit et plus suave en l'affection que vous lui portez ; messieurs vos parents et amis, s'ils reconnaissent en vous plus de franchise, de support, de condescendance à leurs volontés qui ne seront pas contraires à celle de Dieu. Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre notre dévotion attrayante...

INITIATION A LA VIE DÉVOTE

La vertu de dévotion. — Commandements particuliers. — Vertu exige promptitude. — Accommoder sa volonté à celle de Dieu. — A chaque vocation ses ennuis et dégoûtements. — Qui a la fièvre ne trouve nulle place bonne. — Promptement mais aussi gaiement. — Pour vous bien conduire. — Faites diligemment le service de votre vocation. — Un mari si raisonnable et souple.

Sales (13 octobre) 1604.

Madame,

Vous me demandez le moyen que vous devez tenir pour acquérir la dévotion et paix de l'esprit. Ma chère Sœur, vous ne me demandez pas peu ; mais je m'essaierai de vous en dire quelque chose, car je vous le dois. Mais remarquez bien ce que je vous dirai. La vertu de dévotion n'est autre chose qu'une générale inclination et promptitude de l'esprit à faire ce qu'il connaît être agréable à Dieu ; c'est cette dilatation de cœur de laquelle David disait : *J'ai couru en la voie de vos commandements quand vous avez étendu mon cœur.* Ceux qui sont simplement gens de bien cheminent en la voie de Dieu ; mais les dévots courent, et quand ils sont bien dévots, ils volent. Maintenant je vous dirai quelques règles qu'il faut observer pour être vraiment dévote.

Il faut avant toutes choses observer les commandements généraux de Dieu et de l'Eglise, qui sont établis pour tout fidèle chrétien, et sans cela il n'y peut avoir aucune dévotion au monde ; cela, chacun le sait. Outre les commandements généraux, il faut soigneusement observer les commandements particuliers qu'un chacun a pour le regard de sa vocation ; et quiconque ne le fait, quand il ferait ressusciter les morts, il ne laisse pas d'être en péché, et damné, s'il y meurt. Comme par exemple, il est commandé aux Evêques de visiter leurs brebis, les enseigner, redresser, consoler : que je demeure toute la semaine en oraison, que je jeûne toute ma vie, si je ne fais cela je me perds. Qu'une personne

fasse miracle étant en état de mariage, et qu'elle ne rende pas le devoir de mariage à sa partie ou qu'elle ne se soucie point de ses enfants, *elle est pire qu'infidèle,* dit saint Paul ; et ainsi des autres.

Voilà donc deux sortes de commandements qu'il faut soigneusement observer pour fondement de toute dévotion ; et néanmoins la vertu de dévotion ne consiste pas à les observer, mais à les observer avec promptitude et volontiers. Or, pour acquérir cette promptitude, il faut employer plusieurs considérations.

La première, c'est que Dieu le veut ainsi, et c'est bien la raison que nous fassions sa volonté, car nous ne sommes en ce monde que pour cela. Hélas, tous les jours nous lui demandons *que* sa *volonté soit faite,* et quand vient l'occasion de la faire nous avons tant de peine ! Nous nous offrons à Dieu si souvent, nous lui disons à tous coups : Seigneur, *je suis vôtre,* voilà mon cœur ; et quand il nous veut employer nous sommes si lâches ! Comme pouvons-nous dire que nous sommes siens si nous ne voulons accommoder notre volonté à la sienne ?

La deuxième considération c'est de penser à la nature des commandements de Dieu, qui sont doux, gracieux et suaves, non seulement les généraux, mais encore les particuliers de la vocation. Et qu'est-ce donc qui vous les rend fâcheux ? Rien, à la vérité, sinon votre propre volonté, qui veut régner en vous à quel prix que ce soit ; et les choses que peut-être elle désirerait si on ne les lui commandait, lui étant commandées elle les rejette. De cent mille fruits délicieux, Eve choisit celui qu'on lui avait défendu, et sans doute que si on le lui eût permis elle n'en eût pas mangé. C'est, en un mot, que nous voulons servir Dieu, mais à notre volonté et non pas à la sienne. Saül avait commandement de gâter et ruiner tout ce qu'il rencontrerait en Amalech : il ruina tout, hormis ce qui était précieux, qu'il réserva et en fit sacrifice ; mais Dieu déclara qu'il ne veut nul sacrifice contre l'obéissance. Dieu me commande de servir aux âmes, et je veux demeurer à la contemplation : la vie contemplative est bonne, mais non pas au préjudice de l'obéissance.

Ce n'est pas à nous de choisir à notre volonté ; il faut vouloir ce que Dieu veut, et si Dieu veut que je le serve en une chose, je ne dois pas vouloir le servir en une autre. Dieu veut que Saül le serve en qualité de roi et capitaine, et Saül le veut servir en qualité de prêtre ; il n'y a nulle difficulté que celle-ci est plus excellente que celle-là ; mais néanmoins Dieu ne se paie pas de cela, il veut être obéi.

C'est grand cas, Dieu avait donné de la manne aux enfants d'Israël, une viande très délicieuse ; et les voilà qu'ils n'en veulent pas, mais recherchent en leurs désirs les aulx et les oignons d'Egypte. C'est notre chétive nature qui veut toujours que sa volonté soit faite, et non pas celle de Dieu. Or, à mesure que nous aurons moins de propre volonté, celle de Dieu sera plus aisément observée.

Il faut considérer qu'il n'y a nulle vocation qui n'ait ses ennuis, ses amertumes et dégoûtements ; et qui plus est, si ce n'est ceux qui sont pleinement résignés en la volonté de Dieu, chacun voudrait volontiers changer sa condition à celle des autres : ceux qui sont Evêques voudraient ne l'être pas ; ceux qui sont mariés voudraient ne l'être pas, et ceux qui ne le sont pas le voudraient être. D'où vient cette générale inquiétude des esprits, sinon d'un certain déplaisir que nous avons à la contrainte, et une malignité d'esprit qui nous fait penser que chacun est mieux que nous ? Mais c'est tout un : quiconque n'est pleinement résigné, qu'il tourne deçà et delà, il n'aura jamais repos. Ceux qui ont la fièvre ne trouvent nulle place bonne ; ils n'ont pas demeuré un quart d'heure en un lit qu'ils voudraient être en un autre : ce n'est pas le lit qui en peut mais, c'est la fièvre qui les tourmente partout. Une personne qui n'a point la fièvre de la propre volonté se contente de tout ; pourvu que Dieu soit servi, elle ne se soucie pas en quelle qualité Dieu l'emploie ; pourvu qu'il fasse sa volonté divine, ce lui est tout un.

Mais ce n'est pas tout. Il faut non seulement vouloir faire la volonté de Dieu, mais pour être dévot, il la faut faire gaiement. Si je n'étais pas Evêque, peut-être que,

sachant ce que je sais, je ne le voudrais pas être ; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requiert, mais je dois le faire joyeusement, et dois me plaire en cela et m'y agréer. C'est le dire de saint Paul : *chacun demeure en sa vocation devant Dieu.* Il ne faut pas porter la croix des autres, mais la sienne ; et pour porter chacun la sienne, Notre-Seigneur veut qu'un chacun *se renonce soi-même,* c'est-à-dire à sa propre volonté. Je voudrais bien ceci et cela, je serais mieux ici et là : ce sont tentations. Notre-Seigneur sait bien ce qu'il fait ; faisons ce qu'il veut, demeurons où il nous a mis.

Mais, ma bonne Fille (permettez-moi que je vous parle selon mon cœur, car je vous aime comme cela), vous voudriez avoir quelque petite pratique pour vous conduire. Outre ce que j'ai dit qu'il fallait considérer,

1. faites la méditation tous les jours, ou le matin avant dîner, ou bien une heure ou deux avant le souper, et ce, sur la Vie et Mort de Notre-Seigneur ; et à cet effet, servez-vous de Bellintani, Capucin, ou de Bruno, Jésuite. Votre méditation ne doit être que d'une grosse demi-heure, et non plus, au bout de laquelle ajoutez toujours une considération de l'obéissance que Notre-Seigneur a exercée à l'endroit de Dieu son Père, car vous trouverez que tout ce qu'il a fait il l'a fait pour complaire à la volonté de son Père ; et là-dessus, évertuez-vous de vous acquérir un grand amour de la volonté de Dieu.

2. Avant que de faire ou vous préparer à faire aucune des choses de votre vocation qui vous fâchent, pensez que les Saints ont bien fait gaiement d'autres choses plus grandes et fâcheuses : les uns ont souffert le martyre, les autres ont souffert le déshonneur du monde. Saint François et tant de religieux de notre âge ont baisé et rebaisé mille fois des ladres et ulcérés ; les autres se sont confinés dans les déserts ; les autres, sur les galères avec les soldats ; et tout cela pour faire chose agréable à Dieu. Et qu'est-ce que nous faisons qui approche en difficulté à cela ?

3. Pensez souventes fois que tout ce que nous faisons a sa vraie valeur de la conformité que nous avons avec la volonté de Dieu : si bien qu'en mangeant et buvant, si je le fais parce que c'est la volonté de Dieu que je le fasse, je suis plus agréable à Dieu que si je souffrais la mort sans cette intention-là.

4. Je voudrais que souvent parmi la journée vous invocassiez Dieu afin qu'il vous donnât l'amour de votre vocation, et que vous dissiez comme saint Paul quand il fut converti : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Voulez-vous que je vous serve au plus vil ministère de votre maison ? Ah ! je me réputerais encore trop heureuse : pourvu que je vous serve, je ne me soucie pas en quoi ce sera. Et venant au particulier de ce qui vous fâchera, dites : Voulez-vous que je fasse telle ou telle chose ? Hélas, Seigneur, encore n'en suis-je pas digne ; je le ferai très volontiers ; et ainsi, que vous vous humiliiez fort. O mon Dieu, quel trésor vous acquerrez, plus grand sans doute que vous ne sauriez estimer.

5. Je voudrais que vous considérassiez combien de Saints et Saintes ont été en votre vocation et état, et qu'ils s'y sont tous accommodés avec une grande douceur et résignation, tant au Nouveau qu'en l'Ancien Testament : Sara, Rebecca, sainte Anne, sainte Elisabeth, sainte Monique, sainte Paule et cent mille ; et que cela vous anime, vous recommandant à leurs prières.

Il faut aimer ce que Dieu aime : or, il aime notre vocation ; aimons-la bien aussi et ne nous amusons pas à penser sur celle des autres. Faisons notre besogne ; à chacun sa croix n'est pas trop. Mêlez doucement l'office de Marthe à celui de Madeleine ; faites diligemment le service de votre vocation, et souvent revenez à vous-même et vous mettez en esprit aux pieds de Notre-Seigneur, et dites : Mon Seigneur, soit que je coure, soit que je m'arrête, je suis toute vôtre, et vous à moi ; vous êtes mon premier Epoux, et tout ce que je ferai, c'est pour l'amour de vous, et ceci et cela.

Vous verrez l'exercice de l'oraison que j'envoie à Madame du Puis d'Orbe : tirez-en une copie, et vous en

prévalez, car je le désire. Il me semble que, faisant le matin une demi-heure d'oraison mentale, vous devez vous contenter d'ouïr tous les jours une Messe, et, parmi la journée, lire une demi-heure de quelque livre spirituel, comme de Grenade ou de quelque autre bon auteur. Le soir, faire l'examen de conscience, et, le long de la journée, faire des oraisons jaculatoires. Lisez fort le *Combat spirituel,* je vous le recommande. Les dimanches et fêtes vous pourrez, outre la Messe, ouïr Vêpres (mais cela sans contrainte) et le sermon.

N'oubliez pas de vous confesser tous les huit jours et quand vous aurez quelque grand ennui de conscience. Pour la communion, si ce n'est au gré de Monsieur votre mari, n'excédez point pour le présent les limites de ce que nous en dîmes à Saint-Claude : demeurez ferme, et communiez spirituellement ; Dieu recevra en compte la *préparation de notre cœur.*

Souvenez-vous de ce que je vous ai si souvent dit ; faites honneur à votre dévotion, rendez-la fort aimable à tous ceux qui vous connaîtront, mais surtout à votre famille ; faites que chacun en dise du bien. Mon Dieu, que vous êtes heureuse d'avoir un mari si raisonnable et si souple ! Vous en devez bien louer Dieu. Quand il vous surviendra quelque contradiction, résignez-vous fort en Notre-Seigneur, et vous consolez sachant que ses faveurs ne sont que pour les bons ou pour ceux qui se mettent en chemin de le devenir.

Au demeurant, sachez que mon esprit est tout vôtre. Dieu sait si jamais je vous oublie, ni toute votre famille, en mes faibles prières ; je vous ai très intimement gravée en mon âme. Dieu soit votre cœur et votre vie !

VISER LE BLANC DE LA PERFECTION

Nous porter nous-mêmes en patience. — De l'utilité de nos défauts. — Quand la chambrière devient maîtresse. — La plus belle harangue des mendiants. — En quelle sauce il vous a mise. — Le blanc de la perfection : la volonté divine. — Ces désirs auxquels elle s'amuse.

La Roche, mars 1605.

Madame,

Vous vous plaignez de quoi plusieurs imperfections et défauts se mêlent en votre vie, contre le désir que vous avez de la perfection et pureté de l'amour de notre Dieu. Je vous réponds qu'il n'est pas possible de nous abandonner du tout nous-mêmes. Pendant que nous sommes ici-bas, il faut que nous nous portions toujours nous-mêmes jusqu'à ce que Dieu nous porte au Ciel, et pendant que nous nous porterons, nous ne porterons rien qui vaille. Il faut donc avoir patience, et ne penser pas de nous pouvoir guérir en un jour de tant de mauvaises habitudes que nous avons contractées par le peu de soin que nous avons eu de notre santé spirituelle. Dieu en a bien guéri quelques-uns soudainement, sans leur laisser aucune marque de leurs maladies précédentes, comme il fit à l'endroit de Madeleine, laquelle, en un instant, d'un égout d'eau de corruption, fut changée en une source d'eaux de perfections et ne fut jamais troublée depuis ce moment-là. Mais aussi, le même Dieu a laissé en plusieurs de ses chers disciples, beaucoup de marques de leurs mauvaises inclinations quelque temps après leur conversion, et le tout pour leur plus grand profit : témoin le bienheureux saint Pierre, qui depuis la première vocation choppa plusieurs fois en des imperfections, et s'abattit tout à fait et fort misérablement une fois par la négation.

Salomon dit que c'est un animal bien insolent que la chambrière qui devient soudainement maîtresse. Il y aurait grand danger que l'âme, laquelle a servi longuement à ses propres passions et affections, ne devînt orgueilleuse et

vaine, si en un moment elle en devenait parfaitement maîtresse. Il faut que, petit à petit et pied à pied, nous nous acquérions cette domination pour la conquête de laquelle les Saints et les Saintes ont employé plusieurs dizaines d'années. Il faut, s'il vous plaît, avoir patience avec tout le monde, mais premièrement avec vous-même.

Vous ne faites rien, ce me dites-vous, en l'oraison. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et représenter à Dieu votre néant et votre misère ? C'est la plus belle harangue que nous fassent les mendiants que d'exposer à notre vue leurs ulcères et nécessités. Mais quelquefois encore ne faites-vous rien de tout cela, comme vous me dites, mais vous demeurez comme un fantôme et une statue. Eh bien, ce n'est pas peu que cela. Dans les palais des princes et des rois on met des statues qui ne servent qu'à recréer la vue du prince : contentez-vous donc de servir de cela en la présence de Dieu, il animera cette statue quand il lui plaira.

Les arbres ne fructifient que par la présence du soleil, les uns plus tôt et les autres plus tard, les uns toutes les années et les autres de trois en trois, et non pas toujours également. Nous sommes bien heureux de pouvoir demeurer en la présence de Dieu, et contentons-nous qu'elle nous fera porter notre fruit ou tôt ou tard, ou tous les jours ou parfois, selon son bon plaisir auquel nous devons pleinement nous résigner.

C'est un mot de merveilles que celui que vous me dites : Que Dieu me mette en quelle sauce qu'il voudra, ce m'est tout un, pourvu que je le serve. Mais prenez garde de bien le mâcher et le remâcher en votre esprit ; faites-le fondre en votre bouche et ne l'avalez pas en gros. La Mère Thérèse que vous aimez tant, dont je me réjouis, dit en quelque endroit que bien souvent nous disons de telles paroles par habitude et certaine légère appréhension, et nous est avis que nous les disons du fond de l'âme, bien qu'il n'en soit rien, comme nous découvrons par après en la pratique. Et bien, vous me dites qu'en quelle sauce que Dieu vous mette ce vous est tout un. Or sus, vous savez bien en quelle

sauce il vous a mise, en quel état et condition ; et dites-moi, vous est-il tout un ? Vous n'ignorez pas non plus qu'il veut que vous payiez cette dette journalière de laquelle vous m'écrivez, et néanmoins ce ne vous est pas tout un. Mon Dieu, que l'amour-propre se fourre subtilement parmi nos affections, pour dévotes qu'elles semblent et paraissent !

Voici le grand mot. Il faut regarder ce que Dieu veut, et, le reconnaissant, il faut s'essayer de le faire gaiement, ou au moins courageusement ; et non seulement cela, mais il faut aimer cette volonté de Dieu et l'obligation qui s'ensuit en nous, fût-ce de garder les pourceaux toute notre vie et de faire les choses les plus abjectes du monde ; car, en quelle sauce que Dieu nous mette, ce nous doit être tout un. C'est là le blanc de la perfection auquel nous devons tous viser (1), et qui plus en approche, c'est celui qui emporte le prix.

Mais, courage, je vous supplie, accoutumez petit à petit votre volonté à suivre celle de Dieu où qu'elle vous mène ; faites qu'elle se sente fort piquée quand votre conscience lui dira : Dieu le veut ; et petit à petit, ces répugnances que vous sentez si fortes, s'affaibliront et bientôt après cesseront du tout. Mais, particulièrement vous devez combattre pour empêcher les démonstrations extérieures de la répugnance intérieure que vous avez, ou au moins les rendre plus douces. Entre ceux qui sont ou courroucés ou mécontents, il y en a qui témoignent leurs déplaisirs seulement en disant : Mon Dieu, que sera ceci ? et les autres disent des paroles plus cuisantes et qui ne témoignent pas seulement un simple mécontentement, mais une certaine fierté et dépit. Je veux dire qu'il faut petit à petit amender ces démonstrations, les faisant moindres tous les jours.

Quant au désir que vous avez de voir les vôtres fort avancés au service de Dieu et désir de la perfection chrétienne, je le loue infiniment, et comme vous souhaitez, j'ajouterai mes faibles prières aux supplications que vous en faites à Dieu. Mais, Madame, il faut que je confesse la

(1) Comme on vise le blanc de la cible.

vérité ; je crains perpétuellement, en ces désirs qui ne sont pas de l'essence de notre salut et perfection, qu'il ne s'y mêle quelque suggestion de l'amour-propre et de notre propre volonté ; comme, par exemple, que nous nous amusions tant à ces désirs qui ne nous sont pas nécessaires, que nous ne laissions pas assez de place en notre esprit pour les désirs, qui nous sont plus requis et plus utiles, de notre propre humilité, résignation, douceur de cœur et semblables ; ou bien, que nous ayons tant d'ardeur en ces désirs, qu'ils nous apportent de l'inquiétude et de l'empressement, et enfin, que nous ne les soumettions pas si parfaitement au vouloir de Dieu qu'il serait expédient.

Je crains semblables choses en tels désirs ; c'est pourquoi je vous supplie de bien prendre garde à vous pour ne point tomber en ces inconvénients, comme aussi de poursuivre ce désir doucement et suavement, c'est-à-dire, sans pour cela importuner ceux auxquels vous désirez de persuader cette perfection, ni même découvrir votre désir, car croyez-moi, que cela reculerait l'affaire au lieu de l'avancer. Il faut donc, et par exemples et par paroles, semer parmi eux tout bellement des choses qui les puissent induire à votre dessein, et, sans faire semblant de les vouloir instruire ou gagner, jeter petit à petit des saintes inspirations et cogitations dedans leur esprit. En cette sorte vous gagnerez beaucoup plus qu'en aucune autre façon, surtout y ajoutant la prière...

LE BON PLAISIR DE DIEU

Vers le 20 avril 1605.

Affermissez tous les jours de plus en plus la résolution que vous avez prise avec tant d'affection de servir Dieu selon son bon plaisir et d'être tout entièrement sienne, sans vous rien réserver pour vous ni pour le monde. Embrassez avec sincérité ses saintes volontés, quelles qu'elles soient, et ne

pensez jamais avoir atteint à la pureté de cœur que vous lui devez donner, jusqu'à ce que votre volonté soit non seulement du tout, mais en tout, et même dans les choses plus répugnantes, librement et gaiement soumise à la sienne très sainte ; regardant à ces fins, non le visage des choses que vous ferez, mais Celui qui vous les commande, qui tire sa gloire et notre perfection des choses les plus imparfaites et chétives, quand il lui plaît...

N'AIMEZ RIEN TROP, PAS MÊME LES VERTUS

Préparez de grandes résignations. — Pesez au poids du sanctuaire. — Cheval ou taureau. — Et vos méditations ?

Annecy, 10 juin 1605.

Madame ma très chère Sœur,

Me voici à vous écrire et ne sais quoi, sinon que vous alliez toujours gaiement en ce chemin céleste auquel Dieu vous a mise. Je le bénirai toute ma vie des grâces qu'il vous a préparées : préparez-lui aussi de votre côté des grandes résignations en contrechange, et portez vaillamment votre cœur à l'exécution des choses que vous savez qu'il veut de vous, malgré toutes sortes de contradictions qui se pourraient opposer à cela.

Ne regardez nullement à la substance des choses que vous ferez, mais à l'honneur qu'elles ont, toutes chétives qu'elles sont, d'être voulues de sa volonté divine, ordonnées par sa providence, disposées par sa sagesse. En un mot, étant agréables à Dieu et reconnues pour cela, à qui doivent-elles être désagréables ? Prenez garde, ma très chère Fille, à vous rendre tous les jours plus pure de cœur. Or, cette pureté consiste à priser toutes choses et les peser au poids du sanctuaire, lequel n'est autre chose que la volonté de Dieu.

N'aimez rien trop, je vous supplie, non pas même les

vertus, que l'on perd quelquefois en les outrepassant. Je ne sais si vous m'entendez, mais je le pense : je regarde à vos désirs, à vos ardeurs. Ce n'est pas le propre des roses d'être blanches, ce me semble, car les vermeilles sont plus belles et de meilleure odeur ; c'est néanmoins le propre du lis. Soyons ce que nous sommes, et soyons-le bien, pour faire honneur au Maître ouvrier duquel nous sommes la besogne. On se moqua du peintre qui, voulant peindre un cheval, fit un taureau excellemment bien fait : l'ouvrage était beau, en soi, mais peu honorable à l'ouvrier, qui avait autre dessein et n'avait bien fait que par hasard. Soyons ce que Dieu veut, pourvu que nous soyons siens, et ne soyons pas ce que nous voulons contre son intention ; car, quand nous serions les plus excellentes créatures du Ciel, de quoi nous servirait cela, si nous ne sommes pas au gré de la volonté de Dieu ? Je redis à l'aventure trop cela, mais je ne le dirai plus si souvent, puisque même Notre-Seigneur vous a déjà beaucoup fortifiée en cet endroit.

Faites-moi ce bien de m'avertir du sujet de vos méditations pour cette année présente ; je me consolerai à le savoir, et du fruit qu'elles font en vous. Soyez joyeuse en Notre-Seigneur, ma chère Sœur, et tenez votre cœur en paix. Je salue monsieur votre mari, et suis immortellement, Madame, votre très affectionné et fidèle serviteur et frère.

DÉSIR DE PERFECTION

Patience avec vous-même. — Une heure de méditation. — La vue ne nuit pas.

Chambéry (février-mars) 1606.

Madame ma très chère Sœur,

Je vous vois toujours languissante du désir d'une plus grande perfection. Je loue cette langueur, car elle ne vous

retarde point, je le sais bien ; au contraire, elle vous anime et pique à la conquête.

Vous vivez, ce me dites-vous, avec mille imperfections. Il est vrai, ma bonne Sœur ; mais ne tâchez-vous pas d'heure à autre de les faire mourir en vous ? C'est chose certaine que, tandis que nous sommes ici environnés de ce corps si pesant et corruptible, il y a toujours en nous je ne sais quoi qui manque. Je ne sais si je vous l'ai jamais dit : il nous faut avoir patience avec tout le monde, et premièrement avec nous-même, qui nous sommes plus importun à nous-même que nul autre, depuis que nous savons discerner entre le vieil et le nouvel Adam, l'homme intérieur et extérieur.

Or sus, vous avez toujours le livre en main pour la méditation, autrement vous ne faites rien. Que vous doit-il importer de cela ? Que ce soit le livre en main et à diverses reprises, ou sans livre, que vous importe-t-il ? Quand je vous dis que vous n'y fussiez que demi-heure, c'était au commencement, que je craignais de forcer votre imagination ; mais maintenant il n'y a pas de danger d'y employer une heure...

Vous me demandez si ceux qui veulent vivre avec quelque perfection peuvent tant voir le monde. La perfection, ma chère Dame, ne gît pas à ne voir point le monde, mais oui bien à ne le point goûter et savourer. Tout ce que la vue nous apporte, c'est le danger, car qui le voit est en quelque péril de l'aimer ; mais à qui est bien résolu et déterminé, la vue ne nuit point. En un mot, ma Sœur, la perfection de la charité c'est la perfection de la vie, car la vie de notre âme, c'est la charité. Nos premiers Chrétiens étaient au monde de corps et non de cœur, et ne laissaient pas d'être très parfaits...

LES EXERCICES DE VOTRE VOCATION

(Juin-août) 1606.

Servez Dieu avec un grand courage et, le plus que vous pourrez, par les exercices de votre vocation. Aimez tous les prochains, mais surtout ceux que Dieu veut que vous aimiez le plus. Ravalez-vous volontiers aux actes desquels l'écorce semble moins digne, quand vous saurez que Dieu le veut ; car, de quelque façon que la sainte volonté de Dieu se fasse, ou par des hautes ou par des basses opérations, il n'importe. Soupirez souvent à l'union de votre volonté avec celle de Notre-Seigneur ; ayez patience avec vous-même en vos imperfections ; ne vous empressez point, et ne multipliez point des désirs pour les actions qui vous sont impossibles.

Ma chère Sœur, cheminez perpétuellement et tout doucement. Si notre bon Dieu vous fait courir, il dilatera votre cœur ; mais de notre côté, arrêtons-nous à cette unique leçon : *Apprenez de moi qui suis débonnaire et humble de cœur...*

SOUILLON OU GENTILHOMME, QU'IMPORTE !

Aimez l'exercice de votre état. — Pratiquez l'aumône. — Quant à monsieur votre mari...

Mi-septembre 1606.

Ma très chère Dame et très-aimée Sœur,

Ma chère Fille, il ne faut pas juger des choses selon notre goût, mais selon celui de Dieu. C'est le grand mot : si nous sommes saints selon notre volonté nous ne le serons jamais bien ; il faut que nous le soyons selon la volonté de Dieu. Or, la volonté de Dieu est que, pour l'amour de lui, vous

fassiez librement ainsi : que vous aimiez franchement l'exercice de votre état.

Je vous dis encore une fois qu'il ne faut point regarder à la condition extérieure des actions, mais à l'intérieur, c'est-à-dire si Dieu le veut ou ne le veut point. Les conceptions mondaines se brouillent et mêlent toujours parmi nos pensées. En la maison d'un prince, ce n'est pas tant d'être souillon de cuisine comme d'être gentilhomme de la chambre ; mais en la maison de Dieu, les souillards et souillardes sont les plus dignes bien souvent, parce qu'encore qu'ils se souillent, c'est pour l'amour de Dieu, c'est pour sa volonté et son amour ; et cette volonté donne le prix à nos actions, non pas l'extérieur...

Pour l'aumône, vous devez savoir si c'est l'intention de monsieur votre mari que vous en fassiez à proportion de vos facultés et des moyens de votre maison. Et parce qu'il me semble que vous m'avez dit que oui, il n'y a nulle difficulté non seulement que vous les pouvez, mais que vous les devez faire. Quant à la quantité, cela ne se peut mieux juger que par vous-même. Il faut considérer vos moyens et vos charges, et sur cela proportionner vos aumônes selon les nécessités des pauvres : car en temps de famine, la maison demeurant sobrement pourvue, il faut être plus libéral à donner ; en temps d'abondance, il est moins requis et est plus loisible de beaucoup épargner...

Quelle consolation de savoir que, de plus en plus, monsieur votre mari reçoit de la douceur et suavité de votre société ! C'est là l'une des vertus des femmes mariées, et celle seule que saint Paul indique...

LES HUMEURS D'UN PÈRE ET D'UN MARI

Père et mari jaloux de leur autorité. — Peut-être leur avez-vous donné l'occasion de se cabrer. — Reculer pour mieux sauter. — Madame Acarie.

Annecy (fin octobre) 1606.

Madame ma Sœur,

Mon Dieu, le bon père que nous avons et le très bon mari que vous avez ! Hélas, ils ont un peu de jalousie de leur empire et domination, qui leur semble être aucunement violé quand on fait quelque chose sans leur autorité et commandement. Que voulez-vous, il leur faut permettre cette petite humanité.

Ils veulent être maîtres, et n'est-ce pas la raison ? Si est, certes, en ce qui dépend du service que vous leur devez ; mais les bons seigneurs ne considèrent pas que pour le bien de l'âme, il faut croire les directeurs et médecins spirituels, et que, sauf les droits qu'ils ont sur vous, vous devez procurer votre bien intérieur par les moyens jugés convenables par ceux qui sont établis pour conduire les esprits. Mais nonobstant tout cela, il faut beaucoup condescendre à leurs volontés, supporter leurs petites affections et plier le plus qu'il se pourra, sans rompre nos bons desseins. Ces accommodements agréeront à Notre-Seigneur. Je vous l'ai dit d'autres fois ; moins nous vivons à notre goût et moins il y a de notre choix en nos actions, plus il y a de bonté et de solidité de dévotion. Il est forcé que quelquefois nous laissions Notre-Seigneur pour agréer aux autres, pour l'amour de lui.

Non, je ne me puis contenir ma chère Fille, que je ne vous dise ma pensée ; je sais que vous trouverez tout bon ce qui vient de ma sincérité. Peut-être avez-vous donné occasion à ce bon père et à ce bon mari de se mêler de votre dévotion et de s'en cabrer ; que sais-je, moi ? à l'aventure que vous vous êtes un peu trop empressée et embesognée,

que vous avez voulu les presser eux-mêmes et les contraindre. Si cela est, sans doute, c'est la cause qui les fait tirer à quartier maintenant. Il faut, s'il se peut, nous empêcher de rendre notre dévotion ennuyeuse.

Or, je vous dirai maintenant ce que vous ferez. Quand vous pourrez communier sans troubler vos deux supérieurs, faites-le selon l'avis de vos confesseurs ; quand vous craindrez de les troubler, contentez-vous de communier d'esprit, et croyez-moi, cette mortification spirituelle, cette privation de Dieu agréera extrêmement à Dieu et vous le mettra bien avant dans le cœur. Il faut quelquefois se reculer pour mieux sauter. J'ai souvent admiré l'extrême résignation de saint Jean-Baptiste qui demeura si longtemps au désert, tout proche de Notre-Seigneur, sans s'empresser de le voir, de le venir écouter et suivre. Et comment est-ce qu'après l'avoir vu et baptisé, il peut le laisser aller sans s'attacher à lui de présence corporelle, comme il était si étroitement lié de présence cordiale ? Mais il savait que ce même Seigneur était servi de lui par cette privation de la présence réelle. Je veux dire que, pour un peu, Dieu sera servi, si pour regagner l'esprit de ces deux supérieurs qu'il vous a établis, vous souffrez la privation de la Communion réelle. Et me sera une bien grande consolation, si je sais que cet avis que je vous donne ne mette point votre cœur en inquiétude. Croyez-moi, cette résignation, cette abnégation vous sera très extrêmement utile.

Vous pourrez néanmoins gagner des occasions secrètes pour communier ; car, pourvu que vous défériez et compatissiez à ces volontés de ces deux personnages et que vous ne les mettiez point en impatience, je ne vous donne point d'autre règle de vos Communions que celle que vos confesseurs vous diront, car ils voient l'état présent de votre intérieur et peuvent connaître ce qui est requis pour votre bien. Je réponds de même pour votre fille : laissez-lui désirer la très sainte Communion jusques à Pâques, puisqu'elle ne la peut recevoir sans offenser son bon père avant ce temps-là ; Dieu récompensera cette attente.

Vous êtes, à ce que je vois, au vrai essai de la résignation

et indifférence, puisque vous ne pouvez pas servir Dieu à votre volonté. Je connais une dame, des plus grandes âmes que j'aie jamais rencontrées, laquelle a demeuré longtemps en telle sujétion sous les humeurs de son mari, que, au plus fort de ses dévotions et ardeurs, il fallait qu'elle portât sa gorge ouverte et qu'elle fût toute chargée de vanités en l'extérieur, et qu'elle ne communiât jamais (sinon que ce fût à Pâques) qu'en secret et à l'insu de tout le monde ; autrement elle eût excité mille tempêtes en sa maison. Et par ce chemin, elle est arrivée bien haut, comme je sais pour avoir été son père de Confession fort souvent. Mortifiez-vous joyeusement, et à mesure que vous serez empêchée de faire le bien que vous désirez, faites tant plus ardemment le bien que vous ne désirez pas. Vous ne désirez pas ces résignations, vous en désireriez d'autres ; mais faites celles que vous ne désirez pas, car elles en valent mieux...

Tenez votre cœur fort large pour y recevoir toutes sortes de croix et de résignations ou abnégations pour l'amour de Celui qui en a tant reçu pour vous. Qu'à jamais son saint nom soit béni et que son royaume se confirme dans les siècles éternels.

Je suis en lui et par lui,

Vôtre, et plus que vôtre, frère et serviteur.

EN PAIX PARMI LA GUERRE

Annecy, 30 janvier 1607.

Madame ma très chère Sœur et Fille bien-aimée.

Cette multitude de pensées qui tracassent votre esprit ne doivent nullement être attaquées ; car, quand auriez-vous achevé de les défaire l'une après l'autre ? Il faut seulement de temps en temps, je veux dire plusieurs et plusieurs fois par jour, les démentir toutes ensemble et les rejeter en

gros ; et puis, laisser l'ennemi faire tant de fracas qu'il voudra à la porte de votre cœur, car pourvu qu'il n'entre point, il n'importe. Demeurez donc en paix parmi la guerre, et ne vous troublez point, car Dieu est pour vous. Je le supplie qu'il vous rende toute à lui et pour lui. Amen.

A Annecy, ce 30 janvier 1607.

Vous avez raison de vous accuser de la superfluité et excès dont vous usez à toutes les compagnies ; mais apportez-y donc de la modération et voyez de garder cette règle : c'est que vous traitiez en sorte qu'en égard à votre qualité et de ceux que vous traitez, vous ne fassiez pas comme les moins libéraux et magnifiques de votre condition, ni aussi comme les plus magnifiques et libéraux. Je suis enclin à ce vice-là, mais je m'en garde fort exactement. Il est vrai que les règles ecclésiastiques m'y servent de loi et de garant.

MANGER SON PAIN TOUT SEC

Préparez l'oraison. — Le pain sec. — Ne semez point vos désirs sur le jardin d'autrui. — Ne pas bâtir de châteaux en Espagne.

Annecy (juin 1607).

Madame ma très chère Sœur,

J'approuverais qu'en l'oraison vous vous tinssiez encore un peu au petit train, préparant votre esprit par la leçon et disposition des points, sans autre imagination néanmoins que celle qui est nécessaire pour ramasser l'esprit. Or sus, je sais bien que quand par bonne rencontre on trouve Dieu, c'est bien fait de s'entretenir à le regarder et arrêter en lui ; mais, ma chère Fille, de le penser toujours rencontrer ainsi à l'imprévu, sans préparation, je ne pense pas qu'il soit encore bon pour nous qui sommes encore novices, et qui

avons plus besoin de considérer les vertus du Crucifié l'une après l'autre et en détail, que de les admirer en gros et en bloc. Or, si après avoir appliqué notre esprit à cette humble préparation. Dieu ne nous donne néanmoins pas des douceurs et suavités, alors il faut demeurer en patience à manger notre pain tout sec, et rendre notre devoir sans récompense présente...

Persévérez à bien vous vaincre vous-même en ces menues contradictions journalières que vous ressentez ; faites le gros de vos désirs pour cela. Sachez que Dieu ne veut rien de vous sinon cela, pour maintenant : ne vous amusez donc pas à faire autre chose. Ne semez point vos désirs sur le jardin d'autrui, cultivez seulement bien le vôtre. Ne désirez point de n'être pas ce que vous êtes, mais désirez d'être fort bien ce que vous êtes, amusez vos pensées à vous perfectionner en cela et à porter les croix, ou petites ou grandes, que vous y rencontrerez. Et croyez-moi, c'est ici le grand mot et le moins entendu de la conduite spirituelle. Chacun aime selon son goût ; peu de gens aiment selon leur devoir et le goût de Notre-Seigneur. De quoi sert-il de bâtir des châteaux en Espagne, puisqu'il nous faut habiter en France ? C'est ma vieille leçon, et vous l'entendez bien ; dites-moi, ma Fille, si vous la pratiquez bien...

LES CROIX D'UN BOIS VIL

Ne vous empressez point. — Notre-Seigneur en habit de jardinier.

Viuz-en-Sallaz, 20 juillet 1607.

Madame ma très chère Sœur,

Il ne m'est pas possible de me contenir de vous écrire à toutes sortes d'occasions qui s'en présentent. Ne vous empressez point, non, croyez-moi ; exercez-vous à servir Notre-Seigneur avec une forte et soigneuse douceur : c'est la

vraie méthode de ce service. Ne veuillez pas tout faire, mais seulement quelque chose, et sans doute vous ferez beaucoup. Pratiquez les mortifications desquelles le sujet se présente plus souvent à vous, car c'est une besogne qu'il faut faire la première ; après celle-là nous en ferons d'autres. Baisez souvent de cœur les croix que Notre-Seigneur vous a lui-même mises sur les bras ; ne regardez point si elles sont de bois précieux ou odorant : elles sont plus croix quand elles sont d'un bois vil, abject, puant. C'est grand cas que ceci me revient toujours en l'esprit et que je ne sais que cette chanson. Sans doute, ma chère Sœur, c'est le cantique de l'Agneau ; il est un peu triste, mais il est harmonieux et beau : *Mon Père, qu'il soit fait, non point selon que je veux, mais selon que vous voulez.*

Madeleine cherche Notre-Seigneur en le tenant ; elle le demande à lui-même. Elle ne le voyait pas en la forme qu'elle voulait ; c'est pourquoi elle ne se contente pas de le voir ainsi et le cherche pour le trouver autrement. Elle le voulait voir en son habit de gloire, et non pas en un vil habit de jardinier ; mais néanmoins, enfin elle connut que c'était lui quand il lui dit : *Marie.*

Voyez-vous, ma chère Sœur, ma Fille, c'est Notre-Seigneur en l'habit de jardinier que vous rencontrez tous les jours çà et là, à l'occasion des mortifications ordinaires qui se présentent à vous. Vous voudriez bien qu'il vous offrît d'autres plus belles mortifications. O Dieu, les plus belles ne sont pas les meilleures. Croyez-vous pas qu'il vous dit : *Marie, Marie ?* Non, avant que vous le voyiez en sa gloire, il veut planter dedans votre jardin beaucoup de fleurs petites et basses, mais à son gré : c'est pourquoi il est ainsi vêtu. Qu'à jamais nos cœurs soient unis au sien et nos volontés à son bon plaisir.

Je suis sans fin et sans mesure,

Madame ma Sœur,

Votre frère et serviteur plus humble.

Ayez bon courage, ne vous étonnez point ; soyons seulement à Dieu, car Dieu est nôtre. Amen.

ASSEZ PARLE QUI REGARDE

Sales, vers le 2 novembre 1607.

Madame ma très chère Sœur,

Ne vous tourmentez point pour votre oraison que vous me dites se passer sans paroles, car elle est bonne, pourvu qu'elle vous laisse des bons effets au cœur. Ne vous violentez point pour parler ; en cet amour divin, assez parle qui regarde et se fait voir. Suivez donc le chemin auquel le Saint-Esprit vous tire, sans toutefois que je désire que vous laissiez de vous préparer à la méditation comme vous faisiez au commencement ; car c'est cela que vous devez de votre côté, et ne devez point entreprendre d'autre chemin de vous-même. Mais quand vous vous y voudrez mettre, si Dieu vous tire en un autre, allez-y avec lui. Il faut faire de notre côté une préparation proportionnée à notre portée et quand Dieu nous portera plus haut, à lui seul en soit la gloire...

Ne vous laissez (point presser de scrupules ni de trop de désirs ; cheminez doucement) et courageusement. Dieu soit à jamais à notre (cœur, ma chère Sœur, et je) suis en lui,

Votre plus humble frère et serviteur.

SOYEZ AMOUREUSE DE VOTRE ÉTAT

Annecy, 25 juin 1608.

Madame ma très chère Sœur,

Vous me parlez de votre impatience. Est-ce bien une vraie impatience, ou sont-ce point seulement des répugnances naturelles ? Mais puisque vous la nommez impatience je la tiendrai pour telle, et en attendant de vous en parler plus amplement à bouche devant que l'automne se passe, je vous

dirai, ma chère Sœur, en esprit de liberté, qu'à ce que j'ai reconnu de vous par vos lettres, plus que par le peu de conversation que j'ai eu avec vous, vous avez un cœur qui s'attache puissamment aux moyens de votre prétention. Vous ne prétendez, je le sais bien, que l'amour de notre Dieu ; pour y parvenir, il faut employer des moyens, des exercices, des pratiques. Or, je dis que vous vous attachez puisamment aux moyens que vous goûtez et voudriez tout réduire là ; c'est pourquoi vous avez de l'inquiétude quand on vous empêche ou qu'on vous distrait.

Le remède serait de prendre la peine de vous bien persuader et bien détremper votre esprit en ce sentiment : c'est que Dieu veut que vous le serviez ainsi comme vous êtes, et par les exercices convenables à cet état et par les actions qui en dépendent ; et en suite de cette persuasion, il faut que vous vous rendiez tendrement amoureuse de votre état et des exercices de celui-ci pour l'amour de Celui qui le veut ainsi. Mais voyez-vous, ma chère Sœur, il ne faut pas penser à ceci simplement en passant ; il faut mettre cette cogitation bien avant dans votre cœur et, par des récollections et attentions particulières, vous rendre cette vérité savoureuse et bien venue dans votre esprit. Et croyez-moi, tout ce qui est contraire à cet avis n'est autre chose qu'amour-propre...

Cette variété en laquelle votre esprit se voit en l'oraison et hors de l'oraison, tantôt fort, tantôt faible, tantôt regardant le monde avec plaisir, tantôt avec dégoût, ce n'est autre chose qu'un sujet que Dieu vous laisse de vivre bien humblement et doucement, car vous voyez, par ce moyen, quelle vous êtes de vous-même et quelle avec Dieu ; de sorte que vous ne devez nullement vous en décourager pour cela...

DES VIANDES APRES

Annecy, vers mi-mars 1609.

Ma très chère Fille,

Mais, ma Fille, il m'est avis que je ne vous dis pas bien par ma dernière lettre ce que je désirais touchant vos menues, mais fréquentes impatiences dans les occurrences de votre ménage. Je vous dis qu'il faut que vous ayez une spéciale attention à vous tenir douce, et qu'étant levée le matin, sortant de l'oraison, revenant de la Messe ou Communion, et toujours quand vous rentrez en ces affaires domestiques, il vous faut être attentive à commencer doucement, et coup sur coup regarder votre cœur, voir s'il est doux, et s'il ne l'est pas, l'adoucir avant toutes choses ; que s'il l'est, il en faut louer Dieu, et l'employer aux affaires qui se présentent, avec un soin spécial de ne point le laisser dissiper.

Voyez-vous, ma Fille, ceux qui mangent souvent du miel trouvent les choses aigres plus aigres et les amères plus amères, et se dégoûtent aisément des viandes âpres. Votre âme s'entretenant souvent aux exercices spirituels, qui sont doux et agréables à l'esprit, quand elle revient aux exercices corporels, extérieurs et matériels, elle les trouve bien âpres et fâcheux ; c'est pourquoi aisément elle s'impatiente. C'est pourquoi, ma chère Fille, il faut qu'en ces exercices vous considériez la volonté de Dieu, qui y est, et non pas la chose même qui se fait. Invoquez souvent *l'unique et belle colombe* de l'Epoux céleste, afin qu'elle obtienne pour vous un vrai cœur de colombe, et que vous soyez colombe non seulement volant par l'oraison mais encore dedans votre nid et avec tous ceux qui sont autour de vous...

NE CHERCHEZ QUE DIEU

Annecy, 30 mai 1609.

Quant à la méditation, les médecins ont raison : tandis que vous êtes infirme, il s'en faut sevrer. Et pour réparer ce manquement, il faut que vous fassiez au double des oraisons jaculatoires, et que vous appliquiez le tout à Dieu par un acquiescement entier à son bon plaisir qui vous sépare aucunement de lui, vous donnant cet empêchement-là à la méditation pour vous unir plus solidement à lui par l'exercice de la sainte et tranquille résignation. Que nous importe-t-il que nous soyons avec Dieu ou d'une façon ou d'autre ? En vérité, puisque nous ne cherchons que lui et que nous ne le trouvons pas moins en la mortification qu'en l'oraison, surtout quand il nous touche de maladie, il nous doit être aussi bon de l'un que de l'autre ; outre que les oraisons jaculatoires, les élancements de notre esprit sont des vraies continuelles oraisons, et la souffrance des maux est la plus digne offrande que nous puissions faire à Celui qui nous a sauvés en souffrant. Faites-vous lire quelque bon livre parfois, car encore cela supplée...

BÉNÉDICTIONS TEMPORELLES ET SPIRITUELLES

L'amour-propre est grand et gros dedans votre cœur. — Projet de mariage pour mademoiselle Brulart. — Au bal, assez mais pas trop. — Un mari qui devient dévot. — Trop grand voyage pour des femmes. — Comme le froment en terre, les aumônes fructifient.

Sales, vers le 20 avril 1610.

Ce m'a été un extrême contentement d'apprendre un peu plus amplement que de coutume de vos nouvelles, ma très

chère Sœur, ma Fille, bien que je n'aie pas encore tant eu de loisir pour parler avec madame de Chantal que j'aie pu m'enquérir si particulièrement, comme je désirais, de toutes vos affaires, desquelles je pense que vous aurez communiqué avec elle comme avec une parfaite amie. Or, pour le moins m'a-t-elle dit que vous cheminez fidèlement en la crainte de Notre-Seigneur, qui est le grand mot de ma consolation, puisque mon âme désire tant de bien à la vôtre très chère.

Au reste, pour répondre brièvement à la vôtre, N. fit très bien d'entrer aux Carmélines, car il y avait apparence que Dieu en serait glorifié. Mais puisqu'elle en sort par ordre des Supérieures, elle doit estimer que Dieu, se contentant de son essai, veut qu'elle le serve ailleurs ; si bien qu'elle fera mal, si, après les premiers ressentiments de sa sortie, elle n'apaise son esprit et ne prend ferme résolution de vivre toute en Dieu, en quelque autre condition ; car par plusieurs voies on va au Ciel. Pourvu qu'on ait la crainte de Dieu pour guide, il importe peu quelle l'on tienne, bien qu'en elles-mêmes, les unes soient plus désirables que les autres à ceux qui ont la liberté de choisir.

Mais quant à vous, ma chère Fille, de quoi vous mettez-vous en peine pour ce regard ? Vous avez fait charité de procurer une si sainte retraite à cette pauvre fille ; s'il ne plaît pas à Dieu qu'elle y persévère, vous n'en pouvez mais. Il faut acquiescer à cette Providence souveraine, laquelle n'est pas obligée de suivre nos élections et persuasions, mais son infinie sagesse. Si N. est sage et humble, Dieu lui trouvera bien une place en laquelle elle pourra bien servir sa divine Majesté, ou par consolations ou par tribulations. Cependant, les bonnes Mères Carmélines font bien d'observer exactement leurs Constitutions et rejeter les esprits qui ne sont pas propres pour leur manière de vivre.

Ma chère Fille, ce petit ébranlement de cœur que vous avez en cette occasion, vous doit servir d'avertissement que l'amour-propre est grand et gros dedans votre cœur, et qu'il faut faire bon guet, de peur qu'il ne s'en rende le maître. Ah ! Dieu, par sa bonté, ne le veuille jamais permettre,

mais fasse régner sans fin en nous, sur nous et contre nous et pour nous son très saint amour céleste.

Touchant le mariage de cette chère fille que j'aime bien fort, je ne puis bonnement vous donner conseil, ne sachant de quelle nature est ce chevalier qui la recherche. Car, ce que monsieur votre mari dit est véritable, qu'il pourrait, à l'aventure, changer toutes ces mauvaises humeurs que vous me marquez ; mais cela s'entend s'il est de bon naturel et que ce ne soit que la jeunesse ou la mauvaise compagnie qui le gâte. Mais, aussi c'est tenter Dieu de hasarder une fille en ses mains, sous l'incertaine et douteuse présomption d'amendement et surtout si la fille est jeune et qui ait besoin de conduite elle-même ; auquel cas, ne pouvant rien contribuer à l'amendement du jeune homme, mais étant plutôt à craindre que l'un ne serve de sujet de perte à l'autre, qu'y a-t-il en tout cela qu'un évident danger ? Or, monsieur votre mari est grandement sage, et m'assure qu'il fera toute bonne considération, à quoi vous le servirez ; et moi je prierai, selon votre désir, qu'il plaise à Dieu de bien adresser cette fille, afin qu'elle vive et vieillisse en sa crainte.

De mener au bal cette fille fort souvent ou rarement, puisque c'est avec vous qu'elle ira, il importe peu ; votre prudence doit juger de cela à l'œil et selon les occurrences. Mais la voulant dédier au mariage, et elle ayant cette inclination, il n'y a pas du mal de l'y conduire tant souvent que ce soit assez, et non pas trop. Si je ne me trompe, cette fille est vive, vigoureuse et de naturel un peu ardent : or, maintenant que son entendement commence à se déployer, il faut y fourrer doucement et suavement les prémices et premières semences de la vraie gloire et vertu, non pas en la tançant de paroles aigres, mais en ce cessant point de l'avertir avec des paroles sages et aimables à tout propos, et les lui faisant redire, et lui procurant des bonnes amitiés de filles bien nées et sages.

Madame de (Chantal) m'a dit que, pour votre extérieur et la bienséance de votre maison, vous marchiez fort sagement ; et tant elle que mon frère de Thorens m'ont dit une chose qui m'a empli d'aise : c'est que monsieur votre

mari acquérait de plus en plus grande bonne réputation d'être bon justicier, ferme, équitable, laborieux au devoir de sa charge, et qui en tout vivait et se comportait en grand homme de bien et bon chrétien.

Je vous promets, ma chère Fille, que j'ai tressailli de joie à ce récit, car voilà une grande et belle bénédiction. Entre autres choses ils m'ont dit que toujours il commençait sa journée par l'assistance de la sainte Messe, et qu'à l'occasion il témoigne un zèle solide et digne de sa qualité, à la sainte religion catholique. Dieu soit toujours à sa dextre, afin qu'il ne change jamais que de mieux en mieux. Vous êtes donc bien heureuse, ma chère Fille, d'avoir chez vous les bénédictions temporelles et spirituelles.

Le voyage de Lorette est un grand voyage pour des femmes ; je vous conseille de le faire souvent en esprit, joignant par intention vos prières à cette grande multitude de personnes dévotes qui y vont honorer la Mère de Dieu, comme au lieu où premièrement l'honneur incomparable de cette maternité lui arriva. Mais puisque vous n'avez point de vœu qui vous oblige d'y aller en présence corporelle, je ne vous conseille pas de l'entreprendre ; oui bien d'être de plus en plus zélée à la dévotion de cette sainte Dame, de laquelle l'intercession est si forte et favorable aux âmes, que pour moi, je l'estime le plus grand appui que nous puissions avoir envers Dieu pour notre avancement en la vraie piété ; et puis parler de cela, pour en savoir plusieurs particularités remarquables. Qu'à jamais le nom de cette très sainte Vierge soit béni et exalté ! Amen.

Pour vos aumônes, ma chère Fille, faites-les toujours un peu bien largement et à bonne mesure, néanmoins avec la discrétion qu'autrefois je vous ai dit ou écrit ; car si ce que vous jetez dans le sein de la terre vous est rendu avec usure par sa fertilité, sachez que ce que vous jetterez dans le sein de Dieu vous sera infiniment plus fructueux, ou d'une façon ou d'une autre ; c'est-à-dire, Dieu vous en récompensera en ce monde, ou en vous donnant plus de richesses, ou plus de santé, ou plus de contentement...

OUIR LA MESSE TOUS LES JOURS

Annecy, 1er mars 1611.

Ma très chère Sœur, ma Fille,

Croyez fermement que vous n'avez ni retenez à votre escient aucune affection contre la volonté de Dieu, c'est-à-dire pour le péché véniel, encore que plusieurs imperfections et mauvaises inclinations de temps en temps vous surprennent. Ne laissez pas de faire la Communion le jeudi et les fêtes sur semaine, et le mardi du Carême ; mais cela n'en doutez plus, et employez votre cœur à être bien fidèle en l'exercice de la pauvreté parmi les richesses, de la douceur et tranquillité parmi le tracas, et de la résignation du cœur et de tout ce qui vous doit arriver en la providence de Dieu. Qu'est-ce qui nous peut manquer, ayant Dieu ?

Il est mieux en toute façon que vous oyiez la sainte Messe tous les jours et y faire l'exercice de la Messe, que de ne l'ouïr pas, sous prétexte de continuer l'oraison chez vous. Je dis qu'il est mieux, non seulement parce que cette réelle présence de l'humanité de Notre-Seigneur en la Messe ne peut être suppléée par la présence mentale (bien que, pour quelque digne respect, on demeure éloigné de celle-ci), mais aussi parce que l'Eglise désire fort que l'on assiste à la Messe. Et ce désir-la tient lieu de conseil, auquel c'est espèce d'obéissance de s'accommoder, quand on le peut bonnement, et parce que votre exemple est utile au simple peuple en la qualité que vous êtes : or, il n'aura point d'exemple de ce que vous ferez en votre oratoire. Arrêtez-vous donc à ceci, ma très chère Fille...

Demeurez toute en Dieu, ma très chère Fille, vivez saintement joyeuse, douce et paisible...

DANS LE TRACAS DE VOTRE VOCATION

Annecy, avril 1611.

Ma très chère Sœur,

Vivez toute pour Dieu, ma chère Fille, et puisqu'il faut que vous vous exposiez à la conversation, rendez-vous-y utile au prochain par les moyens que souvent je vous ai écrits. Et ne pensez pas que Notre-Seigneur soit plus éloigné de vous tandis que vous êtes parmi le tracas auquel votre vocation vous porte, qu'il ne serait si vous étiez dans les délices de la vie tranquille. Non, ma très chère Fille, ce n'est pas la tranquillité qui l'approche de nos cœurs, c'est la fidélité de notre amour ; ce n'est pas le sentiment que nous avons de sa douceur, mais le consentement que nous donnons à sa sainte volonté, laquelle il est plus désirable qu'elle soit exécutée en nous, que si nous exécutions notre volonté en lui...

VENTS ET ORAGES

Ne pas se croire hors des escalades. — Se défier de soi. — S'humilier. — Reprenez votre cœur. — Une grossesse pénible.

Annecy, (commencement de septembre 1613).

Voyez-vous, ma très chère Sœur, il arrive maintes fois que pensant être entièrement défaits des ennemis anciens sur lesquels nous avons jadis remporté la victoire, nous les voyons venir d'un autre côté dont nous les attendions le moins. Hélas ! cet unique sage du monde, Salomon, qui avait tant fait de merveilles en sa jeunesse, se tenant fort assuré de la longueur de sa vertu et de la confiance de ses

années passées, lors qu'il semblait être hors des escalades, il fut surpris de l'ennemi qu'il avait le moins à craindre, selon le cours ordinaire. C'est pour nous apprendre deux leçons signalées : l'une, que nous nous devons toujours défier de nous-même, cheminer en une sainte crainte, requérir continuellement les secours du Ciel, vivre en humble dévotion ; l'autre, que nos ennemis peuvent être repoussés, mais non pas tués. Ils nous laissent quelquefois en paix, mais c'est pour nous faire une plus forte guerre.

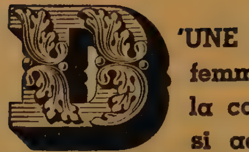
Mais avec cela, ma très chère Sœur, il ne faut nullement que vous vous découragiez, mais qu'avec une paisible vaillance vous preniez le loisir et le soin de guérir votre chère âme du mal qu'elle pourrait avoir reçu par ces attaques, vous humiliant profondément devant Notre-Seigneur et ne vous étonnant nullement de votre misère. Certes, aussi serait-ce chose digne d'étonnement que nous ne fussions pas sujets aux attaques et misères.

Ces petites secousses, ma chère Sœur, nous font revenir à nous, considérer notre fragilité, et recourir plus vivement à notre protecteur. Saint Pierre marchait fort assuré sur les ondes : le vent s'élève et les vagues semblent l'engloutir ; alors il s'écrie : *Ah ! Seigneur, sauvez-moi !* et Notre-Seigneur l'empoignant : *Homme de peu de foi,* lui dit-il, *pourquoi doutes-tu?* C'est parmi les troubles de nos passions, les vents et les orages des tentations, que nous réclamons le Sauveur, car il ne permet que nous soyons agités que pour nous provoquer à l'invoquer plus ardemment.

En somme, ne vous fâchez point, ou au moins ne vous troublez point de quoi vous avez été troublée, ne vous ébranlez point de quoi vous avez été ébranlée, ne vous inquiétez point de quoi vous avez été inquiétée par ces passions fâcheuses ; mais reprenez votre cœur et le remettez doucement entre les mains de Notre-Seigneur, le suppliant qu'il le guérisse. Et de votre côté, faites aussi tout ce que vous pourrez, par renouvellement de résolution, par la lecture des livres propres à cette guérison et autres moyens convenables ; et ainsi faisant, vous gagnerez beaucoup en votre perte et demeurerez plus saine par votre maladie.

Ma très chère Fille, puisque votre grossesse vous incommode beaucoup à faire l'oraison mentale longue et ordinaire, faites-la courte et vive. Réparez ce défaut par les fréquents élancements de votre cœur en Dieu, lisez souvent et peu à la fois quelque livre bien spirituel, faites des bonnes pensées en vous promenant, priez peu et souvent ; offrez vos langueurs et lassitudes à Notre-Seigneur crucifié ; et quand vous serez délivrée, reprenez tout bellement votre train et assujettissez-vous à suivre les matières de quelque livre propre à cela, afin que venant l'heure de l'oraison, vous ne demeuriez pas éperdue comme celui qui à l'heure du dîner n'a rien de prêt. Que si quelquefois le livre vous manque, faites votre oraison dessus quelque mystère fertile, comme sont ceux de la Mort et Passion, le premier qui se présentera à votre esprit...

A MADAME DE LA FLÉCHÈRE



'UNE fenêtre du château de Rumilly une femme, qui n'est plus toute jeune, regarde la campagne, ses terres, ses fermes. Elle, si active en temps ordinaire, est prisonnière de sa chambre, car en cette fin de grossesse il lui faut être prudente. C'est cruel. La mélancolie en profite pour l'assiéger. En ces jours, sa vulnérabilité est d'autant plus grande que son mari est au loin, comme souvent. A la cour ? A la guerre ? Elle l'ignore. Plaise à Dieu qu'il ne se batte en duel !

Une servante frappe à la porte, lui tend une missive. Elle reconnaît l'écriture. Au fur et à mesure qu'elle avance dans sa lecture, son visage se détend et s'éclaire. « Tenez-vous fort soigneusement sur vos gardes en cette grossesse ; ne vous mettez nullement en peine de vous contraindre à aucune sorte d'exercice que tout bellement... Les actes de vertu ne manquent pas d'être bons encore qu'ils soient faits langoureusement, pesamment et quasi par force... » La lettre s'achève : « Votre très affectionné serviteur, François, évêque de Genève. »

Madeleine de la Fléchère est cousine de François, sensiblement du même âge. Mieux que la parenté, ce sont des liens religieux qui les unissent. Son cousin est devenu son père spirituel depuis le Carême qu'il prêcha en 1608 à Rumilly. Ce fut pour elle un point de départ. Il l'aida alors à découvrir le sens de sa vie difficile. Mariée depuis sept ans, elle ne trouvait pas dans le mariage ce qu'elle en avait espéré. Son mari étant très souvent absent, il lui incombait de diriger les propriétés, d'étudier les comptes des fermiers ou les pièces d'un procès. Cette vie active avait du bon : elle lui interdisait une

introspection débilitante. Il n'empêche que c'est lourd pour une femme qui doit en outre veiller à la maison, à l'éducation de ses trois enfants et qui visite régulièrement les pauvres et les malades du pays. Ses goûts la porteraient davantage vers la lecture : elle connaît le grec, le latin et l'italien.

Avec une âme de cette trempe, la direction de François portera des fruits excellents.

S'étant plainte un jour que la multiplicité de ses affaires lui rendait la dévotion difficile, elle eut droit à cette repartie : « C'est une bonne commodité pour acquérir les vraies et solides vertus ». Les gens du monde, en effet, n'ont pas à envier les moyens de sanctification des moines, c'est par leurs tâches qu'il leur faut aller vers Dieu. Toutefois qu'elle ne se laisse pas dominer par ces « tricheries et bagatelles ».

A cette nature vive, impétueuse, il faut prêcher le calme : « apprivoisez votre cœur à la mansuétude ». Cette âme délicate et pressée d'être parfaite devra apprendre la patience, « la sainte débonnaireté ». Et surtout qu'elle se garde de tout ce qui est retour sur soi, complaisance à soi-même, qu'elle « ne picore pas sur sa chère conscience. » — Quelle trouvaille, cette expression !

Elle fit tant et si bien que son mari devint « un miroir de dévotion et de sainteté » avant qu'il ne lui fût enlevé, en 1616.

François fera son éloge à l'un de ses correspondants : « Après notre madame de Chantal, je ne sais si j'ai fait rencontre d'une âme plus forte en un corps féminin, d'un esprit plus raisonnable et d'une humilité plus sincère. »

AVOIR PATIENCE D'ÊTRE IMPARFAIT

Premièrement, se supporter soi-même. — En posture de suavité. — Dieu vous tient dans sa main.

Annecy, 8 avril 1608.

Madame,

J'ai reçu votre première lettre avec une particulière consolation, comme un bon commencement de la communication spirituelle que nous devons avoir ensemble pour l'avancement du royaume de Dieu dans nos cœurs. Veuille ce même Dieu me bien inspirer ce qui sera plus propre pour votre conduite.

Il n'est pas possible que vous soyez si tôt maîtresse de votre âme et que vous la teniez en votre main si absolument de premier abord. Contentez-vous de gagner de temps en temps quelque petit avantage sur votre passion ennemie. Il faut supporter les autres. mais premièrement, il se faut supporter soi-même et avoir patience d'être imparfait. Mon Dieu, ma chère Fille, voudrions-nous bien entrer au repos intérieur sans passer par les contradictions et contestes ordinaires ?

Observez bien ces points que je vous ai dits. Préparez dès le matin votre âme à la tranquillité ; ayez un grand soin le long du jour de l'y rappeler souvent et de la reprendre en votre main. S'il vous arrive quelque acte de chagrin, ne vous en épouvantez point, ne vous en mettez nullement en peine ; mais, l'ayant reconnu, humiliez-vous doucement devant Dieu et tâchez de remettre votre esprit en posture de suavité. Dites à votre âme : Or sus, nous avons fait un faux pas ; allons maintenant tout bellement et prenons garde à nous. Et toutes les fois que vous retomberez, faites-en de même.

Quand vous aurez le repos, employez-le vivement, faisant le plus d'actes de douceur que vous pourrez et dans les occa-

sions les plus fréquentes que vous en ayez, pour petites qu'elles soient ; car, comme dit Notre-Seigneur, *qui est fidèle dans les petites choses, on lui confiera les grandes.* Surtout, ma Fille, ne perdez point courage, ayez patience, attendez, exercez-vous fort à l'esprit de compassion. Je ne doute point que Dieu ne vous tienne de sa main, et bien qu'il vous laissera broncher, ce ne sera que pour vous faire connaître que s'il ne vous tenait vous tomberiez du tout, et afin que vous lui serriez la main de plus fort.

A Dieu, Madame, à Dieu soyez-vous entièrement, absolument, irrévocablement. Je suis en lui,

Votre serviteur tout dédié.

TENIR A NOTRE-SEIGNEUR PAR L'UNE DES MAINS

Considérer sa misère avec une humilité joyeuse. — Une règle de vie. — Apprivoisez votre cœur à la mansuétude. — Je me dédie de grand courage au service de votre âme.

Annecy, (fin avril-commencement de mai) 1608.

Madame,

J'ai été bien consolé par les lettres que vous m'avez écrites, voyant que Notre-Seigneur vous a fait goûter les commencements de la tranquillité avec laquelle, moyennant sa grâce, il nous faut désormais continuer de le servir parmi la presse et multiplicité des affaires auxquelles notre vocation nous oblige. J'ai une extrêmement bonne espérance pour vous, parce que j'ai vu, ce me semble, en votre cœur une profonde résolution de vouloir servir sa divine Majesté, qui me fait assurer que vous userez de fidélité dans les exercices de la sainte dévotion. Que si bien il y entrevient beaucoup de manquements par faiblesse, il ne faut nullement s'étonner ; mais, en détestant d'un côté l'offense que Dieu en reçoit, il faut de l'autre avoir une certaine humilité

joyeuse qui ait à plaisir de voir et connaître notre misère.

Je vous dirai brièvement les exercices que je vous conseillerais ; vous les verrez plus clairement en cet écrit que je fais (1). La préparation de toute la journée, qui se fait brièvement le matin ; l'oraison mentale avant dîner, selon votre loisir, pour une heure environ ; le soir, avant souper, une petite retraite, en laquelle, comme en manière de répétition, vous fassiez une douzaine de vives aspirations en Dieu selon la méditation du matin, ou sur quelque autre sujet.

Parmi le jour et entre les affaires, le plus souvent que vous pourrez, examinez si votre amour est point engagé trop avant, s'il n'est point détraqué et si vous ne vous tenez pas toujours par l'une des mains à Notre-Seigneur. Si vous vous trouvez embarrassée outre mesure, apaisez votre âme et remettez-la en repos. Imaginez-vous comme Notre-Dame employait doucement l'une de ses mains tandis qu'elle tenait Notre-Seigneur de l'autre, ou sur son autre bras, en son enfance ; car c'était avec un grand égard.

Au temps de paix et de tranquillité, multipliez les actes de douceur ; car, par ce moyen, vous apprivoiserez votre cœur à la mansuétude. Ne vous amusez pas à combattre les menues tentations qui vous arrivent, par des contestes ou disputes avec elles, mais par des simples retours de votre cœur à Jésus-Christ crucifié, comme si vous alliez baiser son côté ou ses pieds par amour.

Ne vous mettez point en peine de faire beaucoup d'oraisons vocales, et toujours quand vous prierez et que vous sentirez votre cœur porté à l'oraison mentale, laissez-l'y aller hardiment ; et quand vous ne feriez que l'oraison mentale avec l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique et la Créance, vous pouvez vous contenter.

Je me dédie de grand courage au service de votre âme, qui me sera dorénavant chère comme la mienne propre. Notre-Seigneur soit à jamais maître de nos cœurs, comme je suis en lui,

Votre serviteur.

(1) Des instructions de ce genre avaient été rédigées en 1604 pour les dames de Dijon.

PATIENCE AVEC VOUS-MÊME

Vous opiniâtrant de vous mettre en patience. — Usez d'une douce diligence. — Tricheries et bagatelles. — Regardez vers la maison du Père. — Recommencer tous les jours.

Annecy, 19 mai 1608.

Je me ressouviens que vous me dites combien la multiplicité de vos affaires vous chargeait ; et je vous dis que c'était une bonne commodité pour acquérir les vraies et solides vertus. C'est un martyre continuel que celui de la multiplicité des affaires ; car, comme les mouches font plus de peine et d'ennui à ceux qui voyagent en été que ne fait le voyage même, ainsi la diversité et la multitude des affaires fait plus de peine que leur pesanteur même.

Vous avez besoin de la patience, et j'espère que Dieu vous la donnera, si vous la lui demandez soigneusement et que vous vous efforciez de la pratiquer fidèlement, vous y préparant tous les matins par une application spéciale de quelque point de votre méditation, et vous opiniâtrant de vous mettre en patience le long de la journée tout autant de fois que vous vous en sentirez distraite.

Ne perdez nulle occasion, pour petite qu'elle soit, d'exercer la douceur de cœur envers un chacun. Ne vous confiez pas de pouvoir réussir en vos affaires par votre industrie, mais seulement par l'assistance de Dieu ; et partant, reposez-vous en son soin, croyant qu'il fera ce qui sera le mieux pour vous, pourvu que, de votre côté, vous usiez d'une douce diligence. Je dis douce diligence, parce que les diligences violentes gâtent le cœur et les affaires, et ne sont pas diligences, mais empressements et troubles.

Mon Dieu, Madame, nous serons bientôt en l'éternité, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de choses et combien il importait peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas ; maintenant, néanmoins, nous nous empressons comme si c'étaient des choses grandes.

Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuiles, de bois, de la boue, pour faire des maisons et petits bâtiments ! Et si quelqu'un nous les ruinait, nous en étions bien marris et pleurions ; mais maintenant nous connaissons bien que tout cela importait fort peu. Un jour nous en serons de même au Ciel, où nous verrons que nos affections au monde n'étaient que de vraies enfances.

Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces petites tricheries et bagatelles, car Dieu nous les a confiées en ce monde pour exercice ; mais je voudrais bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin. Faisons nos enfances, puisque nous sommes enfants ; mais aussi, ne nous morfondons pas à les faire. Et si quelqu'un ruine nos maisonnettes et petits dessins, ne nous en tourmentons pas beaucoup ; car aussi, quand viendra le soir auquel il se faudra mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos : il faudra se retirer en la maison du Père. Soignez fidèlement vos affaires, mais sachez que vous n'avez point de plus dignes affaires que celle de votre salut et l'acheminement du salut de votre âme à la vraie dévotion.

Ayez patience avec tous, mais principalement avec vous-même ; je veux dire, que vous ne vous troubliez point de vos imperfections et que vous ayez toujours courage de vous en relever. Je suis bien aise de quoi vous recommenciez tous les jours : il n'y a point de meilleur moyen pour bien achever la vie spirituelle que de toujours recommencer et ne penser jamais avoir assez fait.

Recommandez-moi à la miséricorde de Dieu, laquelle je supplie de vous faire abonder en son saint amour. Amen. Je suis

Votre serviteur bien humble.

NE POINT TROP GOURMANDER SON AME

Joindre un grand désir du bien à l'acceptation paisible de sa faiblesse. — Infirmité n'est pas infidélité. — Attendez la guerre de pied ferme.

Annecy, 28 mai 1608.

Madame,

Il est vrai, je désire fort que quand vous penserez tirer de la consolation en m'écrivant, vous le fassiez avec confiance.

Il nous faut joindre ces deux choses ensemble : une extrême affection de bien et exactement pratiquer nos exercices, tant de l'oraison que des vertus, et de nullement nous troubler ou inquiéter ou étonner, s'il nous arrive d'y commettre des manquements ; car le premier point dépend de notre fidélité, qui doit toujours être entière et croître d'heure en heure ; le second dépend de notre faiblesse, laquelle nous ne saurions jamais déposer pendant cette vie mortelle.

Ma très chère Fille, quand il nous arrive des défauts, examinons notre cœur tout-à-l'heure et demandons-lui s'il n'a pas toujours vive et entière la résolution de servir Dieu ; et j'espère qu'il nous répondra que oui et que plutôt il souffrirait mille morts que de se séparer de cette résolution. Demandons-lui derechef : Pourquoi donc bronches-tu maintenant ? pourquoi es-tu si lâche ? Il répondra : J'ai été surpris, je ne sais comment, mais je suis ainsi pesant maintenant. Hélas ! ma chère Fille, il lui faut pardonner ; ce n'est pas par infidélité qu'il manque, c'est par faiblesse. Il le faut donc corriger doucement et tranquillement, et non pas le courroucer et troubler davantage. Or sus, lui devons-nous dire, mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, prends courage ; cheminons, prenons garde à nous, élevons-nous à notre secours et à notre Dieu. Hélas ! ma chère Fille, il nous faut être charitables à l'endroit de notre âme, et ne la point gourmander tandis que nous voyons qu'elle n'offense pas délibérément. Voyez-vous, en cet exercice, nous pratiquons

la sainte humilité.

Ce que nous faisons pour notre salut est fait pour le service de Dieu, car Notre-Seigneur même n'a fait en ce monde que notre salut. Ne désirez point la guerre, mais attendez-la de pied ferme.

Notre-Seigneur soit votre force. Je suis en lui,

Votre affectionné serviteur.

SE CONFIER A LA BONNE VOLONTÉ DE DIEU

Tranquillité, fille de l'amour de Dieu. — Une grossesse pénible. — Pas de danger de se plaindre si c'est au Seigneur. — Languissants, vivants ou mourants, nous sommes à Dieu.

Annecy, 16 juillet 1608.

Il faut sur toutes choses, ma chère Fille, procurer cette tranquillité, non point parce qu'elle est mère du contentement, mais parce qu'elle est fille de l'amour de Dieu et de la résignation de notre propre volonté. Les occasions de la pratiquer sont quotidiennes, car il ne nous manque pas de contradictions où que nous soyons ; et quand nul ne nous en fait, nous nous en faisons à nous-mêmes. Mon Dieu, ma chère Fille, que nous serions saints et agréables à Dieu si nous savions bien employer les sujets de nous mortifier que notre vocation nous fournit, car ils sont plus grands sans doute qu'entre les Religieux ; le mal est que nous ne les rendons pas utiles comme eux.

Contregardez-vous fort soigneusement en cette grossesse ; ne vous mettez nullement en peine de vous contraindre à aucune sorte d'exercice que tout bellement. Si vous vous lassez à genoux, asseyez-vous ; si vous n'avez pas d'attention pour prier demi-heure, priez un quart d'heure ou demi quart d'heure seulement.

Je vous prie de vous mettre en la présence de Dieu et de

souffrir vos douleurs devant lui. Ne vous retenez pas de plaindre, mais je voudrais que ce fût à lui, avec un esprit filial, comme ferait un tendre enfant à sa mère ; car, pourvu que ce soit amoureusement, il n'y a point de danger de se plaindre, ni de demander la guérison, ni de changer de place, ni de se faire soulager. Faites seulement cela, avec amour et résignation entre les bras de la bonne volonté de Dieu.

Ne vous mettez point en peine de ne faire pas bien les actes des vertus ; car, comme je vous ai dit, ils ne laissent pas d'être très bons, encore qu'ils soient faits langoureusement, pesamment et quasi forcément. Vous ne sauriez donner à Dieu que ce que vous avez, et en cette saison d'affliction vous n'avez pas d'autres actions. Maintenant, ma chère Fille, *votre Bien-Aimé* vous *est un bouquet de myrrhe ;* ne laissez pas de le bien serrer sur votre poitrine. *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à lui ;* toujours il sera dans mon cœur. Isaïe l'appelle *homme de douleurs ;* il aime les douleurs et ceux qui les ont. Ne vous tourmentez pas à beaucoup faire, mais disposez-vous à souffrir ce que vous souffrirez, avec amour.

Dieu vous sera propice, Madame, et vous fera la grâce de traiter de cette vie plus retirée de laquelle vous me parlez. Ou languissant, *ou vivant, ou mourant, nous sommes à Dieu, et rien ne nous séparera* de son saint amour, moyennant sa grâce. Jamais notre cœur n'aura vie qu'en lui et pour lui, il sera à jamais le *Dieu de notre cœur.* Je ne cesserai point de l'en supplier, ni d'être entièrement en lui,

Votre très affectionné serviteur.

DIEU NOTRE UNIQUE PRÉTENTION

Relevez votre courage. — Liberté filiale, amoureuse, joyeuse. — Tenez votre cœur bien rangé devant son Sauveur.

Annecy, (août 1608.)

Madame ma très chère Fille (car je crois que vous voulez bien que je vous nomme ainsi), nourrissez votre chère âme en l'esprit de cordiale confiance en Dieu, et à même que vous vous trouverez environnée d'imperfections et misères, relevez votre courage à bien espérer. Ayez beaucoup d'humilité, car c'est la vertu des vertus, mais humilité généreuse et paisible.

Soyez fidèle à bien servir notre Maître, mais gardez en son service la liberté filiale et amoureuse, sans donner des amertumes dégoûtantes à votre cœur. Conservez un esprit d'une sainte joie qui, modestement répandue sur vos actions et paroles, donne de la consolation aux gens de bien qui vous verront, *afin qu'ils en glorifient Dieu* qui est notre unique prétention. Et puisque vous ne sauriez plus exercer votre corps en aucune mortification et âpreté de pénitence et qu'il n'est nullement expédient que vous y pensiez, ainsi que nous demeurâmes d'accord, tenez votre cœur bien rangé devant son Sauveur et faites le plus que vous pourrez, ce que vous ferez pour plaire à Dieu, et ce que vous aurez à souffrir selon la condition de cette vie, souffrez-le à même intention ; car ainsi Dieu vous possédera toute et vous fera la grâce que vous le posséderez un jour éternellement, dont je le supplierai toute ma vie, ma très chère Fille, et serai de tout mon cœur,

Votre très humble et très affectionné serviteur.

LES VENDANGES SPIRITUELLES

Annecy, 12 octobre 1608.

Madame,

On m'a dit que vous étiez bien avant en vos vendanges : Dieu soit loué. Il faut que mon cœur vous dise ce mot que je dis l'autre jour à une autre vendangeuse, qui est bien de vos plus chères cousines...

Or, comme on fait vendange en pressant les raisins, on vendange spirituellement en pressant la grâce de Dieu et ses promesses. Et pour presser la grâce de Dieu, il faut multiplier l'oraison par les courts, mais vifs élancements de nos cœurs ; et pour presser sa promesse, il faut multiplier les œuvres de charité, car ce seront elles à qui Dieu donnera l'effet de ses promesses. *J'ai été malade, et vous m'avez visité,* dira-t-il. *Toutes choses ont leur saison :* il faut presser le vin en l'une et en l'autre sorte de vendange ; mais il faut presser sans s'empresser, avoir du soin sans inquiétude...

Faites belles et bonnes vendanges, ma chère Fille, et que les unes vous servent d'échelon et de passage aux autres. Saint François aimait les agneaux et moutons parce qu'ils lui représentaient son cher Sauveur ; et je veux que nous aimions ces vendanges temporelles, non seulement parce que ce sont choses appartenantes au soin qui correspond à la demande que nous faisons tous les jours de *notre pain quotidien,* mais aussi, et beaucoup plus, parce qu'elles nous élèvent aux vendanges spirituelles.

Tenez votre cœur plein d'amour, mais d'un amour doux, paisible et rassis. Regardez vos fautes, comme celles des autres, avec compassion plutôt qu'avec indignation, avec plus d'humilité que de sévérité.

A Dieu, Madame ; vivez joyeuse, puisque vous vous êtes toute dédiée à la joie immortelle, qui est Dieu même, qui

veuille à jamais vivre et régner au milieu de nos cœurs. Je suis en lui et par lui,

Votre humble et très dévoué serviteur.

IL EST UNE SAINTE INDIFFÉRENCE

Annecy, 28 octobre 1608.

Madame ma très chère Fille et Commère,

Je n'aime nullement certaines âmes qui n'affectionnent rien, et à tous événements demeurent immobiles ; mais cela, elles le font faute de vigueur et de cœur, ou par mépris du bien et du mal. Mais celles qui, par une entière résignation en la volonté de Dieu demeurent indifférentes, ô mon Dieu, elles en doivent remercier sa divine Majesté, car c'est un grand don que celui-là...

APPRÉHENSIONS

Alanguissements et assoupissements. — Pas de haine dépiteuse et troublée à l'égard de nos péchés.

Annecy, 20 janvier 1609.

Madame,

Il n'y a point à douter que vous vous expliqueriez bien mieux et plus librement à vive voix que par écrit ; mais en attendant que Dieu le veuille, il faut employer les moyens qui se présentent. Voyez-vous, les assoupissements, alanguissements et engourdissements des sens ne peuvent être sans quelque sorte de tristesse sensuelle ; mais tandis que votre

volonté et le fond de votre esprit est bien résolu d'être tout à Dieu, il n'y a rien à craindre, car ce sont des imperfections naturelles, et plutôt maladies que péchés ou défauts spirituels. Il faut néanmoins s'exciter et provoquer au courage et activité d'esprit, tant qu'il vous sera possible.

O cette mort est hideuse, ma chère Fille, il est bien vrai ; mais la vie qui est au-delà, et que la miséricorde de Dieu nous donnera, est bien fort désirable aussi. Et c'est pourquoi il ne faut nullement entrer en défiance, car bien que nous soyons misérables, cependant ne le sommes-nous pas à beaucoup près de ce que Dieu est miséricordieux à ceux qui ont volonté de l'aimer et qui en lui ont logé leurs espérances. Quand le bienheureux Cardinal Borromée était sur le point de la mort, il fit apporter l'image de Notre-Seigneur mort, afin d'adoucir sa mort par celle de son Sauveur. C'est le meilleur remède de tous contre l'appréhension de notre trépas, que la cogitation de Celui *qui est notre vie,* et de ne jamais penser à l'un qu'on n'ajoute la pensée de l'autre.

Mon Dieu, ma chère Fille, n'examinez point si ce que vous faites est peu ou prou, si c'est bien ou mal, pourvu que ce ne soit pas péché et que, tout à la bonne foi, vous ayez volonté de le faire pour Dieu. Tant que vous pourrez, faites parfaitement ce que vous ferez, mais quand il sera fait, n'y pensez plus mais pensez à ce qui est à faire. Allez bien simplement en la voie de Notre-Seigneur, et ne tourmentez pas votre esprit. Il faut haïr nos défauts, mais d'une haine tranquille et quiète, non point d'une haine dépiteuse et troublée ; et ainsi, il faut avoir patience de les voir, et en tirer le profit d'un saint abaissement de nous-même. A faute de cela, ma Fille, vos imperfections, que vous voyez subtilement, vous troublent encore plus subtilement, et par ce moyen se maintiennent, n'y ayant rien qui conserve plus nos tares que l'inquiétude et empressement de les ôter...

C'est une rude tentation de se déplaire, en s'attristant, au monde, quand il y faut être par nécessité. La Providence de Dieu est plus sage que nous. Il nous est avis que, changeant de navire, nous nous porterons mieux ; oui, si nous nous changeons nous-même. Mon Dieu, je suis ennemi conjuré

de ces désirs inutiles, dangereux et mauvais ; car encore que ce que nous désirons est bon, le désir est néanmoins mauvais, puisque Dieu ne nous veut pas cette sorte de bien, mais un autre, auquel il veut que nous nous exercions. Dieu nous veut parler dedans les épines et le buisson, comme il fit à Moïse, et nous voulons qu'il nous parle dans le *petit vent doux* et frais, comme il fit à Elie.

Sa bonté vous conserve, ma Fille ; mais soyez constante, courageuse, et vous réjouissez de quoi elle vous donne la volonté d'être toute sienne. Je suis en elle, très entièrement vôtre.

NE PAS PHILOSOPHER SINON SUR NOTRE AMENDEMENT

Ne pas désirer les mortifications. — Pas de courroux. — Dans les petites tricheries quotidiennes. — Comme un enfant. — Vengez-vous de vous-même.

Annecy, (février) 1609.

Je vous renvoie votre livre corrigé (1), ma très chère Fille ; vous puisse-t-il être aussi utile que je souhaite ! Sans doute, il faut tant faire et refaire les résolutions de s'unir à Dieu, que nous y demeurions engagés. Mais je désire qu'en vos ferveurs vous ne fassiez pas des désirs de tentations ni occasions de mortifications ; car puisque, par la grâce de Dieu, elles ne vous manquent pas, il n'est pas besoin d'occuper votre cœur à les désirer. Occupez-le plutôt à le préparer et mettre en la posture requise pour les recevoir, non pas quand vous voudrez, mais quand Dieu voudra vous les permettre.

D'avoir un peu de joie en la grâce divine quand les ren-

(1) *L'Introduction à la Vie dévote* qui venait de paraître.

contres nous réussissent bien, il n'y a point de mal, pourvu que nous les terminions en humilité. De remédier aux occurrences qui ne vous regardent pas en particulier, mais votre maison, il le faut faire, avec cette réserve néanmoins, de vouloir avec un cœur égal, attendre l'événement que Dieu disposera pour le mieux. Mais quant à cette sorte de plainte, que vous êtes misérable et infortunée, mon Dieu, ma chère Fille, il s'en faut garder en toute façon ; car, outre que telles paroles sont déshonnêtes à une servante de Dieu, elles sortent d'un cœur trop abattu et ne sont pas tant des impatiences que des courroux.

Voyez-vous, ma chère Fille, faites un particulier exercice de douceur et d'acquiescement à la volonté de Dieu, non point pour les choses extraordinaires seulement, mais principalement pour ces petites tricheries quotidiennes. Préparez-vous-y le matin, l'après-dîner, en disant Grâces, devant le souper, après souper et le soir, et faites-en votre forfait pour un temps. Mais faites cela avec un esprit tranquille et joyeux, je veux dire ces exercices ; et s'il vous arrive des manquements, humiliez-vous et recommencez.

C'est bien fait d'aspirer d'une générale aspiration à l'extrême perfection de la vie chrétienne, mais il ne faut pas philosopher en particulier, sinon sur notre amendement et sur notre avancement selon les occurrences quotidiennes, de jour en jour, remettant la conduite de notre souhait général à la providence de Dieu, et nous jetant pour ce regard entre ses bras, comme un petit enfant qui, pour croître mange de jour en jour ce que son père lui fournit, espérant qu'il lui fournira à proportion de son appétit et de sa nécessité.

Pour ces tentations d'envie, pratiquez ce que je dis au livre, des mêmes tentations. Puisque la Communion vous est si profitable, fréquentez-la avec ferveur d'esprit et netteté de conscience. Vivez toujours joyeuse au travers de toutes vos tentations. Ne faites point pour le présent d'autre pénitence, et vengez-vous de vous-même en esprit de douceur à supporter charitablement le prochain, visiter les malades, et ayez bon courage.

TOUT BELLEMENT
REPRENDRE SON CŒUR EN MAIN

Annecy, (mai 1609).

J'ai vu, ma très chère Fille, cette petite faiblesse qui vous est arrivée ces jours passés sur les divers mouvements de votre cœur, entre l'affection de renoncer à votre propre inclination, et l'inclination de suivre votre goût particulier. Et bien, ma chère Fille, vous verrez que le plus grand mal que vous ayez fait c'est de vous être troublée de votre faiblesse ; car si vous ne vous fussiez point inquiétée après le premier choppement, mais que tout humblement vous eussiez repris votre cœur en vos mains, vous ne fussiez pas tombée au second. Or, au bout de tout cela, il faut reprendre courage et vous affermir de plus fort en nos saintes résolutions, surtout en celle de nous point inquiéter, ou au moins de nous apaiser à la première vue et réflexion que nous ferons sur notre inquiétude.

Ce mot-là : « Je suis bien toute déchirée, moi », ne fut pas bon au sujet sur lequel il fut dit, car, ma chère Fille, il nous faut bien suivre la compassion au prochain et l'humilité pour nous-même, ne pensant pas aisément que le prochain ait jamais trop d'aise, ni que nous en ayons trop peu. Hélas ! nous aurons toujours quelque chose à faire, toujours quelque ennemi à combattre. Ne vous étonnez point, mais quand ces mauvaises inclinations vous voudront inquiéter, jetez l'œil intérieur sur le Sauveur crucifié. Ah ! Seigneur, vous êtes mon miel et mon sucre ; adoucissez ce cœur par la douceur du vôtre. Divertissez-vous pour un peu, et allez vous préparer au combat ; puis représentez-vous-y l'autrefois, et sentant la seconde émotion, faites tout de même : Dieu vous assistera...

LE BON PLAISIR DIVIN

Annecy, 20 août 1609.

Selon la sainte et parfaite amitié que Dieu m'a donnée pour vous, ma très chère Fille, j'ai de la peine de votre maladie. Or sus, il faut pourtant s'accommoder à non seulement vouloir, mais à chérir, honorer et caresser le mal, comme venant de la main de cette souveraine Bonté à laquelle et pour laquelle nous sommes. Que puissiez-vous bientôt guérir, si c'est la plus grande gloire de Dieu, ma très chère Fille ; du moins, que puissiez-vous amoureusement souffrir, tandis qu'ainsi le requerra la Providence céleste, afin que, guérissant ou souffrant, le bon plaisir divin soit exercé.

Que vous puis-je dire, ma chère Fille, sinon ce que je vous ai si souvent dit, que vous alliez toujours votre train ordinaire le plus que vous pourrez, pour l'amour de Dieu, faisant plus d'actions intérieures de cet amour, et encore des extérieures, et surtout contournant tant que vous pourrez votre cœur à la sainte douceur et tranquillité : à la douceur envers le prochain, quoique fâcheux et ennuyeux ; à la tranquillité envers vous-même quoique tentée ou affligée, quoique misérable. J'espère en Notre-Seigneur que vous vous tiendrez toujours en sa main, et que, par conséquent jamais vous ne trébucherez du tout. Que si, à la rencontre de quelque pierre vous choppez, ce ne sera que pour vous faire mieux tenir sur vos gardes et pour vous faire de plus en plus réclamer l'aide et le secours de ce doux Père céleste, que je supplie vous avoir à jamais en sainte protection. Amen.

Je suis en lui, très fermement tout vôtre.

TROIS OU QUATRE MOMENTS DE VIE MORTELLE

Regardez les afflictions de Notre-Seigneur. — Estimez et aimez le Crucifié. — Tendresse et délicatesse excessives.

Annecy, vers mi-décembre (1609).

C'est la vérité, ma chère Fille, que rien ne nous peut donner une plus profonde tranquillité en ce monde que de regarder souvent Notre-Seigneur en toutes les afflictions qui lui arrivèrent depuis sa naissance jusques à sa mort ; car nous y verrons tant de mépris, de calomnies, de pauvreté et indigence, d'abjections, de peines, de tourments, de nudités, d'injures et de toutes sortes d'amertumes, qu'en comparaison de cela nous connaîtrons que nous avons tort d'appeler afflictions et peines et contradictions ces petits accidents qui nous arrivent, et que nous avons tort de désirer de la patience pour si peu de chose, puisqu'une seule petite goutte de modestie suffit pour bien supporter ce qui nous arrive.

Je connais fort bien l'état de votre âme et m'est avis que je la vois toujours devant moi avec toutes ces petites émotions de tristesse, d'étonnement et d'inquiétude qui la vont troublant, parce qu'elle n'a pas jeté encore assez avant les fondements de l'amour de la croix et de l'abjection devant sa volonté. Ma très chère Fille, un cœur qui estime et aime grandement Jésus-Christ crucifié, aime sa mort, ses peines, ses tourments, ses crachats, ses vitupères, ses disettes, ses faims, ses soifs, ses ignominies, et quand il lui en arrive quelque petite participation, il en jubile d'aise et les embrasse amoureusement. Vous devez donc tous les jours, non pas en l'oraison, mais à part, en vous promenant, faire une revue de Notre-Seigneur entre les peines de notre Rédemption, et considérer quel bonheur vous sera d'y participer ; voir en quelle occasion ce bien-là vous peut arriver, c'est-à-dire les contradictions que vous pourrez avoir en tous vos désirs, mais surtout dans les désirs qui vous sembleront plus justes et légitimes, et puis, avec un grand amour de la Croix et Passion

de Notre-Seigneur, vous vous devez écrier avec saint André : « O bonne croix », tant aimée de mon Sauveur, quand me recevrez-vous entre vos bras ?

Voyez-vous, ma très chère Fille, nous sommes trop délicats d'appeler pauvreté un état auquel nous n'avons ni faim, ni froid, ni ignominies, mais seulement quelques petites incommodités en nos desseins. Quand nous nous reverrons, ressouvenez-moi que je vous parle un peu de cette tendresse et délicatesse de votre cher cœur, car vous avez surtout besoin, pour votre paix et repos, d'être guérie de cela avant toutes choses, et de bien former en vous l'appréhension de l'éternité, en laquelle quiconque pense souvent, il se soucie fort peu de ce qui arrive en ces trois ou quatre moments de vie mortelle...

TROP DE CONSIDÉRATIONS

Annecy, 5 août 1611.

Ma très chère Fille, vous faites toujours trop de considérations et d'examen pour connaître d'où les sécheresses vous arrivent. Si elles arrivaient de vos fautes, encore ne faudrait-il pas pour cela s'en inquiéter, mais avec une très simple et douce humilité les rejeter, et puis vous remettre entre les mains de Notre-Seigneur afin qu'il vous en fît porter la peine ou qu'il vous les pardonnât selon qu'il lui plairait. Il ne faut pas être si curieuse que de vouloir savoir d'où procède la diversité des états de votre vie ; il faut être soumise à tout ce que Dieu en ordonne et s'arrêter là...

LA SAINTE DÉBONNAIRETÉ

Les chutes ne sont pas sans profit. — Les viandes sèches sont meilleures. — Dieu soit uniquement votre amour.

Annecy, 17 août (1611).

Or sus, que voulez-vous que je vous dise, ma très chère Fille, sur le retour de vos misères, sinon qu'au retour de l'ennemi, il faut reprendre et les armes et le courage pour combattre plus fort que jamais. Je ne vois rien de bien grand au billet. Mais, mon Dieu ! gardez-vous bien d'entrer en aucune sorte de défiance, car cette céleste Bonté ne vous laisse pas tomber de ces chutes pour vous abandonner, mais pour vous humilier et faire que vous vous teniez plus serrée et ferme à la main de sa miséricorde.

Vous faites extrêmement à mon gré de continuer vos exercices parmi les sécheresses et langueurs intérieures qui vous sont revenues, car puisque nous ne voulons servir Dieu que pour l'amour de lui, et que les services que nous lui rendons parmi le travail des sécheresses lui est plus agréable que celui que nous faisons parmi les douceurs, nous devons aussi, de notre côté, l'agréer davantage, au moins de notre volonté supérieure. Et bien que selon notre goût et l'amour-propre les suavités et tendretés nous soient plus douces, les sécheresses néanmoins, selon le goût de Dieu et son amour, sont plus profitables, ainsi que les viandes sèches sont meilleures aux hydropiques que les humides, bien qu'ils aiment toujours plus les humides.

Pour votre temporel, puisque vous vous êtes essayée d'y mettre de l'ordre et que vous n'avez pu, il faut donc maintenant user de patience et de résignation, embrassant volontiers la croix qui vous est arrivée en partage, et selon que les occasions se présentent, vous pratiquerez l'avis que je vous avais donné pour ce regard.

Demeurez en paix, ma chère Fille ; dites souvent à Notre-Seigneur que vous voulez être ce qu'il veut que vous soyez

et souffrir ce qu'il veut que vous souffriez. Combattez fidèlement vos impatiences en exerçant non seulement à tous propos, mais encore sans propos, la sainte débonnaireté et douceur à l'endroit de ceux qui vous sont plus ennuyeux, et Dieu bénira votre dessein.

Bonsoir, ma très chère Fille, Dieu soit uniquement votre amour. Je suis en lui, de tout mon cœur, tout vôtre.

PLUS D'ABSINTHE QUE DE MIEL

Annecy, 28 décembre 1611.

Je ne doute point, ma très chère Fille, que vous ne soyez grandement exercée de diverses rencontres déplaisantes, sachant une partie des sujets qui vous en peuvent donner ; mais en quoi, et quand, et comment pouvons-nous témoigner la vraie fidélité que nous devons à Notre-Seigneur, qu'entre les tribulations, dans les contradictions et au temps des répugnances ? Cette vie est telle qu'il nous faut plus manger d'absinthe que de miel ; mais celui pour lequel nous avons résolu de nourrir la sainte patience au travers de toutes oppositions, nous donnera la consolation de son Saint-Esprit en saison. Gardez bien, dit l'Apôtre, de perdre la confiance, par laquelle étant revigorés, vous souffrirez et supporterez vaillamment le combat des afflictions, pour grand qu'il soit...

CHEMINEZ EN LA PRÉSENCE DE DIEU

L'ombre du Seigneur. — Quand les anges se trémoussent. — Comme les amateurs des exercices champêtres.

(1611-1612).

Il est certes vrai, ma chère Fille, vos consolations me consolent grandement, mais surtout quand elles sont fondées sur une si ferme pierre comme est celle de l'exercice de la présence de Dieu. Cheminez donc toujours ainsi auprès de Dieu, car son ombre est plus salutaire que le soleil.

Ce n'est pas mal fait de trembler quelquefois devant Celui en la présence duquel les Anges mêmes trémoussent quand ils le regardent en sa majesté ; à la charge toutefois que le saint amour, qui prédomine en toutes ses œuvres, tienne aussi toujours le dessus, le commencement et la fin de vos considérations.

Voilà donc qui va fort bien, puisque ces petits éclairs de votre esprit ne font plus leurs saillies si soudaines, et que votre cœur est un peu plus doux. Soyez toujours fidèle à Dieu et à votre âme. Corrigez-vous toujours de quelque chose ; mais ne faites pas ce bon office par force, mais tâchez d'y prendre plaisir, comme font les amateurs des exercices champêtres à émonder les arbres de leurs vergers.

Notre-Seigneur sans doute suppléera à tout ce qui vous défaudra d'ailleurs, afin que vous puissiez faire une plus parfaite retraite auprès de lui, pourvu que ce soit lui que vous aimiez, que vous cherchiez, que vous suiviez. Ainsi faites-vous, je le sais, ma Fille ; mais faites-le donc bien toujours, et me recommandez à sa miséricorde, puisque de tout mon cœur je suis

Votre très affectionné serviteur.

A L'OCCASION D'UNE MORT

Pleurez, non toutefois beaucoup. — Recevoir doucement ces petits accidents. — A l'oraison, les yeux parlent mieux que la langue.

Annecy (1611-mars 1613).

Or sus, ma très chère Fille, on me vient de dire que la chère sœur est partie nous laissant encore ici-bas avec les passions ordinaires de la tristesse qui a accoutumé d'attaquer les demeurants en telles séparations. O Dieu ! je n'ai garde, ma très chère Fille, de vous dire : Ne pleurez pas. Non, car il est bien juste et raisonnable que vous pleuriez un peu ; mais un peu, ma chère Fille, en témoignage de la sincère affection que vous lui portiez, à l'imitation de notre cher Maître qui pleura bien un peu sur son ami le Lazare, et non pas toutefois beaucoup, comme font ceux qui, colloquant toutes leurs pensées aux moments de cette misérable vie, ne se ressouviennent pas que nous allons aussi à l'éternité ; or, si nous vivons bien en ce monde, nous nous réunirons à nos chers trépassés pour ne jamais les quitter. Nous ne saurions empêcher notre pauvre cœur de ressentir la condition de cette vie et la perte de ceux qui étaient nos délicieux compagnons en celle-ci ; mais il ne faut pourtant pas démentir la solennelle profession que nous avons faite de joindre inséparablement notre volonté à celle de notre Dieu.

Qu'elle est heureuse, cette chère sœur, d'avoir vu venir petit à petit et de loin cette heure de son départ, car ainsi elle s'est préparée pour le faire saintement. Adorons cette Providence divine et disons : Oui, vous êtes bénite, car tout ce qui vous plaît est bon. Mon Dieu, ma très chère Fille, que ces petits accidents doivent être reçus doucement de nos cœurs ! nos cœurs, dis-je, qui désormais doivent avoir plus d'affection au Ciel qu'en la terre. Je prierai Dieu pour cette âme et pour la consolation des siens.

Ne vous mettez pas en peine de votre oraison ni de cette variété de désirs qui vous viennent, car la variété des affec-

tions n'est pas mauvaise, ni le désir de plusieurs vertus distinctes. Pour vos résolutions, vous les pouvez bien particulariser en cette sorte : je veux donc plus fidèlement pratiquer les vertus qui me sont nécessaires ; comme, en telle occasion qui se présente, je me prépare à pratiquer telle vertu ; et ainsi des autres. Il n'est pas besoin d'user de paroles même intérieures ; il suffit d'élancer son cœur ou de le reposer sur Notre-Seigneur. Il suffit de regarder amoureusement ce divin Amoureux de nos âmes, car entre les amants, les yeux parlent mieux que la langue.

Je vous écris sans loisir et en la présence du laquais. Bonsoir donc, ma très chère Fille ; fondez et versez le trépas de la sœur en celui du Sauveur, ne regardez point cette mort de la sœur qu'en celle du Rédempteur. Qu'à jamais sa volonté soit glorifiée. Amen. Vive Jésus !

Votre humble serviteur et compère.

DIEU EN A BIEN VU D'AUTRES

J'ai vraiment été malade. — Votre naturel un peu trop vif. — Je voudrais un bon marteau. — Ne plus picoter sur votre chère conscience.

Annecy, 12 septembre 1613.

J'ai vraiment été malade, ma très chère Fille, et bien malade mais sans péril. Qu'eussiez-vous fait de plus, sachant le mal que j'avais ? car, comme je vois, vous priez toujours Notre-Seigneur pour moi, qui réciproquement ne manque jamais à vous faire part des chétives oraisons et de la très sainte Messe que je célèbre.

Je vais encore un peu traînant, et ne suis pas si parfaitement remis que je ne porte les marques du mal passé ; je le suis toutefois assez pour faire mes exercices ordinaires.

Tenez ferme, ma chère Fille, entreprenez d'être parfaite-

ment, le plus que vous pourrez, servante de Dieu, selon les avis du livre (1) ; car ce sera bien suffisamment pour attirer plus de perfection encore que je n'en ai pas su enseigner. Ayez soin de la douceur. Je ne vous dis pas que vous aimiez ce que vous devez aimer, car je sais que vous le faites ; mais je vous dis que vous soyez égale, patiente et douce. Réprimez les saillies de votre naturel un peu trop vif et ardent.

Je ne sais quel mécontentement vous pouvez avoir de vos confessions, car vous les faites très bien. Or sus, demeurez en paix devant Notre-Seigneur, qui vous aime il y a si longtemps, vous donnant sa très sainte crainte et le désir de son amour.

Que si vous n'avez pas bien correspondu jusques à présent, il y a bon remède, car il faut bien correspondre dorénavant. Vos misères et infirmités ne vous doivent pas étonner ; Dieu en a bien vu d'autres, et sa miséricorde ne rejette pas les misérables, mais s'exerce à leur faire du bien, faisant le siège de sa gloire sur leur abjection.

Je voudrais avoir un bon marteau pour émousser la pointe de votre esprit, qui est trop subtil dans les pensées de votre avancement. Je vous ai dit si souvent qu'il faut aller à la bonne foi en la dévotion, et, comme l'on dit, à la grosse mode. Si vous faites bien, louez-en Dieu ; si vous faites mal, humiliez-vous. Je sais bien que de faire mal délibérément vous ne le voulez pas ; les autres maux ne servent qu'à nous humilier. Ne craignez donc plus, et ne soyez plus à picoter sur votre chère conscience ; car vous savez trop bien qu'après vos diligences, il ne vous reste plus rien à faire autour de lui, qu'à réclamer son amour, qui ne désire de vous que le vôtre.

Faites ainsi, ma très chère Fille, et cultivez soigneusement la douceur et humilité intérieure. Je fais incessamment mille souhaits de bénédiction sur vous ; et surtout, que vous soyez humble, douce et toute sucrée, et que vous fassiez profit de vos peines, les acceptant amoureusement pour l'amour de Celui qui, pour l'amour de vous, en a tant souffert.

Je suis, ma très chère Fille, en lui,

Très affectionné, tout vôtre.

(1) *L'Introduction à la Vie dévote.*

A MADAME DE CORNILLON

CE groupe de cavaliers sur un chemin de Savoie se rend à une noce chez un châtelain des environs. On devise joyeusement. Brusquement la troupe s'arrête ; la route est coupée : les eaux l'ont envahie. On délibère. On décide d'avancer : il ne doit pas y avoir grande profondeur. Mais voici qu'un cheval perd pied et que mademoiselle Gasparde, jeune sœur de François de Sales, disparaît dans le torrent. Effroi. Alors « Melchior de Cornillon, un brave gentilhomme qui était de la compagnie et qui aimait grandement cette damoiselle, sans néanmoins qu'il s'en fût expliqué jusques en ce temps ni à ses parents et ni à elle-même, se mit à crier à son père : « Monsieur, si je la sauve, me la donnerez-vous ? » Mais sans attendre la réponse, il se jeta promptement dans l'abîme, fit deux plongeons, et au second il rapporta du fond de l'eau sa belle évanouie, plus morte que vivante. »

Ayant d'autres vues, les parents de la jeune fille ne se hâtent pas de donner leur consentement. Gasparde en est fort marrie, car elle n'est pas sans éprouver une certaine inclination pour son galant sauveteur.

On en était là quand un soir, au retour d'une tournée apostolique, François survient en la maison familiale. Au repas on lui raconte l'accident ; il interroge sur l'intrépide sauveteur. Il ne tarde pas à percevoir que mieux vaut ne pas insister. Je me plais à imaginer qu'après la veillée la jeune fille, accompagnant son frère dans sa chambre,

s'ouvrit à lui de ses sentiments et de l'opposition familiale. L'aveu de ce jeune amour fervent et combattu émeut sa tendresse fraternelle, qui est grande. Il est gagné. Avec quelle gratitude Gasparde reçoit l'assurance qu'il lui donne : « Ma chère Sœur, je vous entends, vous le voulez et vous l'aurez. »

Le mariage a lieu en 1597. Nous savons peu de chose de ce foyer. Toutefois la correspondance qu'on va lire nous apprend que la cohabitation avec un beau-père autoritaire lui est une cruelle épreuve.

François, qui en reçoit la confidence, comprend. Mais il se garde bien d'offrir à sa sœur une molle compréhension, elle a mieux à faire que se laisser aller au découragement. Il la veut forte. « Croyez-moi, lui écrit-il, la vraie vertu ne se nourrit pas dans le repos extérieur, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais. »

Ce n'est pas le moindre intérêt des lettres qui suivent, que de nous faire entrer dans le cœur à cœur de François et de Gasparde. François souffre de ne pouvoir écrire plus souvent à sa « sœur bien-aimée », qui est aussi sa « fille très chère ». En dépit de sa tâche écrasante, il ne veut pas qu'un mois de janvier s'achève sans l'avoir assurée du parfait amour de son cœur.

Il y a mieux. Dans ces lettres il soulève pour sa sœur un coin du voile, ce qui nous vaut d'entrevoir sa vie profonde.

SOYEZ JOYEUSEMENT DÉVOTE

Aimons-nous bien. — Souhait fraternel. — Incommodités et brouilleries.

Annecy, 15 mai 1609.

Mon Dieu, ma chère Fille, ma Sœur, soyez joyeusement dévote. Que vous serez heureuse si vous embrassez constamment ce dessein ! La pauvre petite sœur de la Thuille (1), qui s'en est allée si chrétiennement et si soudainement, a bien réveillé mon esprit à l'amour de ce souverain Bien auquel toute cette courte vie doit être rapportée. Aimons-nous bien, chère Sœur, et nous tenons bien ensemblement à ce Sauveur de nos âmes, en qui seul nous pouvons avoir notre bonheur. Je suis tout plein d'espérance que Notre-Seigneur sera de plus en plus fidèlement servi, obéi et honoré de vous, qui est le plus grand bien que je vous puisse souhaiter.

La multitude des ennuis que vous avez dans les affaires de votre maison (desquels mon bon frère (2) me parla l'autre jour) vous serviront infiniment pour rendre votre âme vertueuse, si vous vous exercez à supporter le tout en esprit de douceur, de patience et de débonnaireté. Tenez toujours votre cœur bandé à cela, et considérez souvent que Dieu vous regarde de son œil d'amour parmi toutes ces petites incommodités et brouilleries (3), pour voir comme vous vous y comporterez selon son gré. Faites donc bien joliment la pratique de son amour en ces occasions, et s'il vous arrive quelquefois de vous impatienter, ne vous troublez point pour cela, mais vous remettez soudainement en douceur. *Bénissez ceux qui vous affligent,* et Dieu, ma chère Fille, vous bénira.

Je l'en supplie de tout mon cœur, comme pour ma Sœur bien-aimée et ma Fille très chère, à laquelle je suis tout dédié.

(1) Belle-sœur de saint François décédée à la fin de mars.
(2) M. de Cornillon.
(3) Ces « brouilleries » provenaient soit du beau-père de Mme de Cornillon, lequel était peut-être d'humeur chagrine, soit de contestations survenues entre les deux familles.

MON CŒUR VOUS CHÉRIT SI FORT

Toute amiable avec Notre-Seigneur.

Annecy, 30 juin 1609.

Ma chère Sœur, ma Fille,

Je suis marri que je n'ai plus tôt reçu la salutation que maître Constantin m'avait apportée de votre part ; car j'eusse eu plus de loisir de vous écrire selon mon cœur, qui est si plein d'affection pour vous et vous chérit si fort qu'il ne peut se contenter de vous entretenir pour un peu.

Je vis avec beaucoup de contentement de savoir que votre âme est toute dédiée à l'amour de Dieu, auquel vous prétendez de vous avancer petit à petit, par toutes sortes de saints exercices. Mais je vous recommande toujours plus que tout, celui de la sainte douceur et suavité dans les rencontres que cette vie vous présente sans doute souventes fois. Demeurez tranquille et toute amiable avec Notre-Seigneur sur votre cœur. Que vous serez heureuse, très chère Sœur, ma Fille, si vous continuez à vous tenir à la main de sa divine Majesté, entre le soin et le train de vos affaires, lesquelles réussiront bien plus à souhait quand Dieu vous y assistera ; et la moindre consolation que vous en aurez sera meilleure que les plus grandes de celles que vous pourriez avoir de la terre.

Oui, ma chère Fille, ma Sœur, que je vous aime, et plus que vous ne sauriez croire ; mais principalement dès que j'ai vu en votre âme ce digne et honorable désir de vouloir aimer Notre-Seigneur avec toute fidélité et sincérité ; à quoi je vous conjure de persévérer constamment, et de m'aimer toujours bien entièrement, puisque je suis, d'un cœur tout entier et fidèle,

Votre humble frère et très affectionné serviteur.

QUE CETTE ANNÉE SOIT PLUS FERTILE

Annecy, fin janvier 1610.

Il ne faut pas que le premier mois de l'année passe que je ne vous salue, ma très chère Fille, ma Sœur, en vous assurant toujours du parfait amour que mon cœur porte au vôtre, auquel je ne cesse point de désirer toutes sortes de bénédictions. Mais aussi, ma chère Sœur, je le vous recommande, votre pauvre cœur : ayez bien soin de le rendre de plus en plus agréable à son Sauveur, et de faire que cette année soit plus fertile que l'autre en toute sorte de saintes actions ; car à mesure que les années s'en vont et que l'éternité s'approche, il nous faut redoubler le courage et relever notre esprit en Dieu, le servant plus attentivement en tout ce que nos vocations et professions nous obligent...

OU LA MORT OU L'AMOUR

Transfiguration en Notre-Seigneur. — Montons sans nous lasser. — La vie sans l'amour, tout à fait pire que la mort. — Confiance en Dieu. — Ne vous fâchez point des inquiétudes et chagrins.

Annecy, 6 août 1610.

Ma très chère Sœur,

Ce n'est que justement pour vous donner le bonsoir que je vous écris, et vous tenir assurée que je ne cesse point de vous souhaiter mille et mille bénédictions du Ciel, et à monsieur mon frère, mais particulièrement celle d'être toujours transfigurée en Notre-Seigneur. O que sa face est belle et que ses yeux sont doux et emerveillables en suavité, et que c'est chose bonne d'être auprès de lui en la montagne de

la gloire ! C'est là, ma chère Sœur, ma Fille, où nous devons loger nos désirs et affections, non en cette terre, où il n'y a que des vaines beautés et belles vanités.

Or sus, grâces à ce Sauveur, nous sommes à la montée du mont Thabor, puisque nous avons des fermes résolutions de bien servir et aimer sa divine Bonté : il nous faut donc encourager à une sainte espérance. Montons toujours, ma chère Sœur, montons sans nous lasser, à cette céleste vision du Sauveur ; éloignons-nous petit à petit des affections terrestres et basses, et aspirons au bonheur qui nous est préparé.

Je vous conjure, ma chère Fille, de bien prier Notre-Seigneur pour moi et qu'il me tienne dorénavant dans les sentiers de sa volonté, afin que je le serve en sincérité et fidélité. Voyez-vous, ma très chère Fille, je désire ou de mourir ou d'aimer Dieu ; ou la mort ou l'amour, car la vie qui est sans cet amour est tout-à-fait pire que la mort. Mon Dieu, ma chère Fille, que nous serons heureux si nous aimons bien cette souveraine Bonté qui nous prépare tant de faveurs et bénédictions ! Soyons bien tous à elle, ma Fille, parmi tant de tracas que la diversité des choses mondaines nous présente. Comme voulons-nous mieux témoigner notre fidélité qu'entre les contrariétés ?

Hélas, ma très chère Fille, ma sœur, la solitude a ses assauts, le monde a ses tracas ; partout il faut avoir bon courage, puisque partout le secours du Ciel est prêt à ceux qui ont confiance en Dieu, et qui, avec humilité et douceur, implorent sa paternelle assistance.

Vous marchez toujours entre nos saintes résolutions, je m'en assure ; ne vous fâchez donc point de ces petits assauts d'inquiétudes et chagrins que la multiplicité des affaires domestiques vous donne. Non, ma chère Fille, car cela vous sert d'exercice à pratiquer les plus chères et aimables vertus que Notre-Seigneur nous ait recommandées. Croyez-moi, la vraie vertu ne se nourrit pas dans le repos extérieur, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais...

UN BEAU-PÈRE TYRANNIQUE

Sales, 23 ou 24 novembre 1610.

J'ai appris que mon frère et vous, êtes toujours, et de plus en plus, exercés par les volontés de monsieur votre père. Ma Fille, si vous savez bien prendre cette croix, vous serez bienheureuse, car Dieu vous donnera en échange mille bénédictions, non seulement en l'autre vie, mais même en celle-ci ; mais il faut être courageuse et persévérante en douceur et patience.

Madame de Chantal se recommande mille fois très affectionnément à vous et vous souhaite continuellement accroissement de l'amour de Dieu.

Bonjour, ma chère Fille, ma sœur ; je suis

Votre frère tout vôtre.

A MADAME DE TRAVERNAY

N sait peu de chose sur la vie de madame de Travernay. Mais nous avons la chance de posséder son portrait par saint François lui-même.

Arrivant à Seyssel, François apprend qu'elle est à l'article de la mort. Emu car il lui est très attaché, il va de grand matin pour lui rendre les derniers devoirs. Elle est dans des dispositions qui l'émerveillent. L'ayant quittée, il écrit aussitôt à madame de Chantal pour lui faire un récit de cette visite, tout vibrant encore d'une admiration émue et discrète : « Elle se confessa derechef à moi, pour sa consolation et non pas par nécessité, car elle avait reçu le jour précédent tous ses sacrements et même l'Extrême-Onction, et fit la plus absolue indifférence que j'ai jamais vue ; car ses domestiques et voisins la pressant de faire des vœux pour guérir, jamais elle ne voulut, mais dit que ce que Dieu lui ferait lui serait le plus agréable et qu'elle ne voudrait pas, par le moindre désir du monde, demander à Dieu ni la vie, ni la mort, lui laissant sans réserve sa vie entre ses mains, pour en faire à son gré et ce qu'il lui plairait serait aussi ce qu'elle voulait. Mais elle disait cela si fermement que je voyais clairement que c'était tout de bon, que ce lui était tout un. Et bien qu'elle dît que sa Françon, ma filleule, lui touchait un peu le cœur parce qu'elle était si petite, néanmoins elle ajoutait, non seulement avec force, mais avec tendreté, que si Dieu la

retirait, il savait bien ce qu'il ferait de cette fille, et que, pour elle, elle ne voulait nullement désirer de vivre, sinon tout ainsi que Dieu le voudrait. En somme je lui dis ce que je sus, et tout à son gré. Je la laissai en paix, sans apparence de mal, sans plainte, sans témoigner aucune sorte de passion, sinon de revoir son mari ».

Cette page et les lettres qui suivent, tout en nous laissant sur notre curiosité, nous permettent cependant d'entrevoir cette femme attachante. C'était une nature fragile, de santé souvent déficiente. Sa sensibilité, non moins délicate que sa complexion, semble avoir été souvent mise à l'épreuve : François fait allusion à ses « afflictions de cœur ». Ont-elles rapport à sa vie conjugale ? Une allusion de son père spirituel à la « variété des desseins » de son mari et est peut-être une indication. De grandes souffrances lui étaient réservées : en 1612 elle perdit son unique fils des suites de la rougeole, et son mari en 1616.

Mais l'âme de cet être délicat est vaillante. François peut lui tenir un langage fort : « Nous n'avons point de récompense sans victoire, ni de victoire sans guerre ».

Vaillance dont l'oraison est la source. Une oraison où « elle goûte le miel céleste ». Aussi son directeur insiste-t-il pour qu'elle la reprenne au plus tôt lorsque la maladie l'a contrainte de l'abandonner, et en dépit de tout le tracas de sa vie dont les occupations ne font que s'accroître.

Quand on souffre il est malaisé de prier. — Soupirer en Dieu, à Dieu, pour Dieu. — La santé retrouvée, reprendre l'oraison. — Ce cœur à cœur avec Dieu est un rare bien.

Annecy, 21 juillet 1610.

Madame ma très chère Fille,

Je vous écrivis avant-hier seulement pour accompagner une lettre que la bonne mademoiselle d'Escrilles envoyait à monsieur votre mari, son frère ; mais j'aime bien mieux vous écrire maintenant sur le sujet de votre lettre.

Tandis que nos corps sont en douleur, il est malaisé d'élever nos cœurs à la considération parfaite de la bonté de Notre-Seigneur ; cela n'appartient qu'à ceux qui, par des longues habitudes, ont leur esprit entièrement contourné du côté du Ciel. Mais nous, qui sommes encore tous tendres, nous avons des âmes qui se divertissent aisément au sentiment des travaux et douleurs du corps ; c'est pourquoi, ce n'est pas merveille si durant vos maladies vous avez interrompu l'usage de l'oraison intérieure. Aussi, en ce temps-là, il suffit d'employer les prières jaculatoires et sacrées aspirations ; car puisque le mal nous fait souvent soupirer, il ne coûte rien de soupirer en Dieu et à Dieu et pour Dieu, plutôt que de soupirer pour faire des plaintes inutiles.

Mais maintenant que Dieu vous a rendu votre santé, il faut bien, ma chère Fille, reprendre votre oraison, au moins pour une demi-heure le matin et un quart d'heure le soir avant souper ; car depuis qu'une fois Notre-Seigneur vous a donné le goût de ce miel céleste, ce vous sera un grand reproche si vous vous en dégoûtez, et mêmement puisqu'il vous l'a fait goûter avec beaucoup de facilité et de consolation, ainsi que je me ressouviens fort bien que vous me l'avez avoué. Il faut donc bien prendre courage, et ne point permettre que les conversations et cette vaine sujétion que nous rendons à ceux que nous hantons vous prive d'un si

rare bien comme est celui de parler cœur à cœur avec son Dieu.

Vous m'obligez certes beaucoup de me donner un peu des nouvelles de votre âme, car la mienne l'aime chèrement et ne se peut empêcher de désirer de savoir en quel état elle se trouve ; mais la variété des desseins que monsieur votre mari a eu de vous faire revenir ici et de vous faire demeurer aux champs m'a retenu de vous en demander. Faites-moi donc ce bien, je vous supplie, de m'écrire quelquefois, avec assurance que je vous donne de toujours vous répondre, comme aussi de correspondre fidèlement à l'honneur que vous me faites de me vouloir du bien, par une très sincère affection à votre service.

Dieu soit à jamais au milieu de votre cœur pour le remplir et faire abonder en son saint amour : ce sont les souhaits journaliers, madame ma chère Fille, de

Votre plus humble compère et serviteur.

LE BUISSON EN FEU

Les tribulations favorables à l'amour de Dieu. — Par la couronne d'épines à la couronne de félicité.

Annecy, 11 septembre 1610.

Madame,

Mais moi, j'ai bien de la consolation de vous voir recevoir si doucement les essais que je fais au service de votre âme, laquelle voyant marquée de plusieurs grâces célestes, je ne puis que je n'aime tendrement et puissamment. C'est pourquoi je lui souhaite de plus en plus beaucoup d'avancement au saint amour de Dieu, qui est la bénédiction des bénédictions.

Or, vous savez, ma très chère Fille, que le feu que Moïse vit sur la montagne représentait ce saint amour, et que,

comme ces flammes se nourrissent entre les épines, ainsi l'exercice de l'amour sacré se maintient bien plus heureusement parmi les tribulations que parmi les contentements. Vous avez donc bien occasion de connaître que Notre-Seigneur désire que vous profitiez en sa dilection, puisqu'il vous donne une santé presque toujours incertaine et plusieurs autres exercices.

Mon Dieu, ma très chère Fille, que c'est chose douce de voir Notre-Seigneur couronné d'épines sur la croix et de gloire au Ciel ! car cela nous encourage à recevoir les contradictions amoureusement, sachant bien que, par la couronne d'épines, nous arriverons à la couronne de félicité. Tenez-vous toujours bien serrée et jointe à Notre-Seigneur, et vous ne sauriez avoir aucun mal qui ne se convertisse en bien.

Madame,

Votre humble et affectionné serviteur et compère.

POINT DE VICTOIRE SANS GUERRE

Fidélité pendant les traverses. — Utiliser les tracas. — Un tel Ami.

Du pays de Gex, 20 juillet 1612.

Madame,

Sachez que j'ai un particulier contentement, quand je reçois de vos lettres, de voir que, parmi beaucoup d'empêchements et de contradictions, vous conservez la volonté de servir Notre-Seigneur ; car c'est la vérité que si vous êtes bien fidèle entre ces traverses, vous en aurez d'autant plus de consolations que les difficultés que vous avez auront été grandes. Je pense à vous quand moins vous le pensez, et vous vois avec un cœur de compassion, sachant bien combien vous avez de rencontres en ce tracas parmi lequel vous vivez, qui vous peuvent divertir de la sainte attention que vous désirez avoir à Dieu. Pour cela, je ne veux point cesser de

recommander à sa divine Bonté votre nécessité ; mais je ne veux pas aussi laisser de vous conjurer de la rendre utile à votre avancement spirituel.

Nous n'avons point de récompense sans victoire, ni point de victoire sans guerre. Prenez donc bien courage, et convertissez votre peine, qui est sans remède, en matière de vertu. Voyez souvent Notre-Seigneur qui vous regarde, pauvre petite créature que vous êtes, et vous voit parmi vos travaux et vos distractions ; il vous envoie du secours et bénit vos afflictions. Vous devez, à cette considération, prendre patiemment et doucement les ennuis qui vous arrivent, pour l'amour de Celui qui ne permet cet exercice vous arriver que pour votre Bien.

Elevez donc souvent votre cœur à Dieu, requérez son aide, et faites votre principal fondement de consolation au bonheur que vous avez d'être sienne. Tous les objets de déplaisir vous seront peu de chose, quand vous saurez avoir un tel Ami, un si grand support et un si excellent refuge.

Dieu soit toujours au milieu de votre cœur, Madame ma très chère Fille, et je suis de tout le mien,

Votre humble et très affectionné compère
et serviteur.

VAILLANTE GUERRIÈRE
CONTRAIGNEZ VOTRE CŒUR

Courte oraison. — Dérobez des petits bouts de loisir, le matin, le soir. — Retirez votre cœur en Dieu. — Quant aux afflictions de votre cœur... — Fidélité dans les assauts.

Annecy, 29 septembre 1612.

Madame ma très chère Fille,

Vous saurez par cette si digne porteuse (1) parmi quelle

(1) Madame d'Escrilles.

multitude de tracas je vous écris ; qui me servira d'excuse si je ne vous parle pas si amplement comme je désirais.

Vous devez mesurer la longueur de vos prières à la quantité de vos affaires et puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de vous mettre en une sorte de vie en laquelle vous avez perpétuellement des distractions, il faut que vous vous accoutumiez à faire vos oraisons courtes, mais qu'aussi vous les rendiez si ordinaires, que jamais vous ne les laissiez sans grande nécessité.

Je voudrais que le matin, au lever, vous pliassiez les genoux devant Dieu pour l'adorer, faire le signe de la Croix et lui demander sa bénédiction pour toute la journée ; ce qui se peut faire au temps que l'on dirait un ou deux *Pater noster.* Si vous avez la Messe, il suffira qu'avec attention et révérence vous l'écoutiez, ainsi qu'il est marqué dans *l'Introduction,* en disant votre chapelet. Le soir, avant souper ou environ, vous pourriez aisément faire un peu de prières ferventes, vous jetant devant Notre-Seigneur autant comme on dirait un *Pater ;* car il n'y a point d'occasion qui vous tienne si sujette, que vous ne puissiez dérober ce petit bout de loisir. Le soir, avant qu'aller coucher, vous pourrez, faisant autres choses, en quel lieu que ce soit, faire la revue de ce que vous aurez fait parmi la journée, de gros en gros, et, allant au lit, vous jeter brièvement à genoux, demander pardon à Dieu des fautes que vous aurez commises, et le prier de veiller sur vous et vous donner sa bénédiction : ce que vous pourrez faire courtement, comme pour un *Ave Maria.* Mais surtout je désire qu'à tout propos, parmi la journée, vous retiriez votre cœur en Dieu, lui disant quelques courtes paroles de fidélité et d'amour.

Quant aux afflictions de votre cœur, ma chère Fille, vous discernerez aisément celles auxquelles il y a du remède et celles auxquelles il n'y en a point. Où il y a du remède, il faut tâcher de l'apporter doucement et paisiblement ; celles où il n'y en a point, il faut que vous les supportiez comme une mortification que Notre-Seigneur vous envoie pour vous exercer et rendre toute sienne.

Prenez garde à ne vous relâcher guère aux plaintes, mais contraignez votre cœur de souffrir tranquillement. Que s'il vous arrive quelque sorte de saillie d'impatience, soudain que vous vous en apercevrez, remettez votre cœur en la paix et douceur. Croyez-moi, ma chère Fille, Dieu aime les âmes qui sont agitées des flots et tempêtes du monde, pourvu qu'elles reçoivent de sa main le travail et, comme vaillantes guerrières, s'essaient de garder la fidélité parmi les assauts et combats. Si je puis, je dirai quelque chose sur ce sujet à cette chère sœur tant aimable afin qu'elle vous le redise ; et je m'en vais pour l'accommodement d'une querelle chaude, qu'il faut empêcher.

Je suis, mais d'un cœur fort entier,

Madame,

Votre humble et très affectionné compère et serviteur.

A LA PRÉSIDENTE LE BLANC DE MIONS

JEUNES filles, jeunes femmes, toutes ont le regard tourné vers Ennemonde Le Blanc de Mions, épouse du deuxième Président de la Chambre des Comptes de Grenoble : Beauté, esprit, fortune, que manque-t-il à madame la Présidente pour être la femme la plus heureuse ? Plus d'une de ses admiratrices secrètement l'envie, ne se doutant pas que de son côté Ennemonde « soupirait de jalousie sur le bonheur des bergers », ainsi que nous l'apprend une de ses amies. C'est que son mari est moins élevé en vertu qu'en situation sociale. Joueur, coureur, il a bien vite déçu sa jeune épouse qui, semble-t-il, n'avait guère été consultée par sa famille avant son mariage.

C'est un effondrement dans l'âme d'une jeune femme lorsqu'elle ne peut plus admirer celui à qui elle s'est donnée en toute confiance. Ennemonde vient grossir les rangs de toutes ces mal-aimées, de toutes ces délaissées qui ne comptent plus guère dans la vie de l'homme auquel elles sont liées. Il est difficile, pour l'épouse abandonnée, de garder son cœur fermé à la meute grondante de la jalousie, de l'envie, de la haine, de la révolte. Madame de Mions cède à la tentation, d'autant plus aisément qu'elle n'a pas appris à contrôler la vivacité de son esprit et de son imagination.

Mais ce n'est pas une âme vulgaire. Sa formation chrétienne, sa noblesse de sentiment freinent sa désespérance et sa révolte. Qu'elle rencontre un secours spirituel, elle sera de taille à se ressaisir, à découvrir le sens providentiel de sa vie. Ce fut le cas : en 1615 elle fit la connaissance de madame de Chantal et par elle, bientôt après, de saint François de Sales. Celui-ci, qui dira d'elle après sa mort : C'était « une rare femme », a vite fait de s'en rendre compte.

Son premier souci est de calmer cet esprit en ébullition et ce cœur en détresse. Rêves, regrets, regards tournés

vers un autre état de vie, tout cela est stérile et peu chrétien. « Il faut que l'on demeure en la barque en laquelle on est pour faire le trajet de cette vie à l'autre. » Et non pas d'un cœur maussade et murmurant, mais « doucement et volontiers ».

La vie d'Ennemonde est changée. Non certes que son caractère se soit miraculeusement transformé, mais sa vie a trouvé un sens depuis qu'elle a entendu son père spirituel lui assurer « que son âme était faite très particulièrement pour le divin amour et non pour le terrestre ».

Des soucis apostoliques s'éveillent en madame de Mions. Grenoble lui doit d'être une des villes qui entendit le plus souvent saint François de Sales. C'est au lendemain des prédications de carême de 1618 que le maréchal de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, un des chefs du protestantisme français, se convertit comme elle l'avait souhaité. Grâce à elle encore fut établi en cette même ville un monastère de la Visitation.

Son zèle a besoin d'être solidement fondé ; aussi Monsieur de Genève exige qu'elle fasse quotidiennement oraison, sans pour autant se casser la tête ni surtout subtiliser comme elle en a tendance. Il l'encourage à se retremper par de courts séjours en des couvents. Mais qu'elle se garde de tout excès. Qu'elle « poudre ses cheveux », qu'elle porte des habits bienséants pour ne pas risquer d'épouvanter les jeunes dames qui l'entourent, alors qu'elle doit les « allécher ».

Quant à son mari, si elle ne doit pas négliger de lui faire des remarques quand cela s'impose, de lui rappeler éventuellement son devoir, elle n'en doit pas moins lui parler avec respect. Saint François y tient fort. Boire le fiel, avaler le vinaigre, manger l'absinthe et le chicotin : c'est ainsi qu'elle témoignera de son amour envers Notre-Seigneur.

NE PAS QUITTER SA BARQUE

Votre âme est faite pour le divin amour et non pour le terrestre. — *Voir* l'Introduction à la Vie dévote. — *Conseils pour l'oraison.* — *Retraite du cœur.* — *Maux de tête.* — *Larmes.* — *Doucement et tranquillement.* — *Demeurer en la barque en laquelle on est.* — *Un conseil de grande importance.* — *Fiel, vinaigre, absinthe, chicotin...* — *Il faut allécher les jeunes dames.*

Annecy, vers le 7 avril 1617.

Je proteste, ma très chère Fille, que voici mon premier loisir. Je le dérobe encore parmi mille sortes d'affaires, pour vous écrire un peu amplement sur le sujet duquel vous me parlez pour votre chère âme, à laquelle je vous conjure de dire cordialement ce que mon cœur désire être dit au sien.

O que vous êtes heureuse, ma chère Fille, de vous être déprise du monde et de ses vanités aussi ! Certes, à ce que j'ai pu reconnaître en ce peu de temps que je vous ai considérée, votre âme était faite très particulièrement pour le divin amour et non pour le terrestre.

1. Immolez donc souvent toutes vos affections à Dieu par le renouvellement de la résolution que vous avez faite, de ne vouloir pas employer un seul moment de votre vie que pour le service de la sacrée dilection de l'Epoux céleste.

2. Faites soigneusement l'exercice du matin qui est marqué au livre de *l'Introduction ;* et bien que la vitesse de votre esprit comprenne en un seul regard tous les points de cet exercice, ne laissez pas de vous y entretenir autant de temps comme il en faut pour dire deux fois le *Pater,* et après cela, prononcez de bouche cinq ou six paroles d'adoration, et ensuite vous direz le *Pater* avec le *Credo.*

3. Vous préparerez après votre oraison : un mystère de la Vie ou Passion de Notre-Seigneur, que vous vous proposerez de méditer, si tel est le bon plaisir de Dieu. Mais si, étant en l'oraison, votre cœur se sent attaché à la simple

présence du Bien-Aimé, vous ne passerez point plus outre, mais vous vous arrêterez à cette présence ; que si, au contraire, vous ne vous sentez pas attachée à cette présence, bien que toutefois vous y soyez, vous méditerez doucement le point que vous aurez disposé.

4. Or, vous ferez tous les jours l'oraison, sinon que quelque violente occupation vous en empêche ; puisque, comme vous m'avez dit, lorsque vous continuez en ce saint exercice, vous ressentez un grand avancement de recueillement, duquel vous êtes privée quand vous l'abandonnez.

5. Mais afin d'accommoder cet exercice si utile à la vitesse et incomparable promptitude de votre esprit, il suffira que vous y employiez une petite demi-heure chaque jour, ou un quart d'heure ; car cela, avec les élans d'esprit, retraites du cœur en la présence de Dieu et oraisons jaculatoires qui se feront parmi les heures du jour, suffira très abondamment pour tenir votre cœur serré et joint à votre divin Objet ; et même, cette oraison se pourra faire pendant la messe pour gagner temps.

6. Or, si en faisant l'oraison, ou vous arrêtant à la sainte présence, le sentiment se faisait en la tête qu'il en arrivât du travail et de la douleur en cette partie-là, il faudrait relâcher l'exercice et n'appliquer pas l'entendement, mais, par des paroles intérieures et affectionnées, appliquer le seul cœur et la volonté. Et c'est pour répondre à ce que vous me dites, qu'au commencement, le sentiment de la présence de Dieu se faisait en la tête, qui parfois vous travaillait fort.

7. S'il vient des larmes, vous les répandrez ; mais si elles viennent souvent et avec trop de tendreté, vous releverez votre esprit, si vous pouvez, à goûter plus paisiblement et tranquillement les mystères en la partie supérieure de l'âme ; non pas contraignant et serrant les soupirs ou sanglots, ou les larmes, mais divertissant d'une heureuse diversion votre cœur, en le relevant petit à petit à l'amour pur du Bien-Aimé par des doux élans : O que vous êtes aimable, mon

Bien-Aimé ! O que vous êtes relevé en bonté et que mon cœur vous aime ! ou autrement, selon que Dieu vous tirera.

8. Et parce que vous me dites que vous n'avez fait que fort peu d'oraison pendant que vous avez été chez vous, votre esprit étant si actif et mouvant qu'il ne se peut arrêter, je vous dis qu'il faut pourtant l'arrêter, et ralentir petit à petit ses mouvements, afin qu'il fasse ses œuvres doucement et tranquillement, selon les occurrences. Et ne vous imaginez pas que la douceur et tranquillité empêche la promptitude et l'œuvre, car au contraire, elle la fait plus heureusement réussir.

Or, ceci se peut faire en cette sorte. Par exemple : vous avez besoin de manger, selon la misère de cette vie ; il faut que vous vous asseyiez tout bellement, et que vous demeuriez assise jusqu'à ce que vous ayez honnêtement réfectionné votre corps. Vous vous voulez coucher ; dépouillez-vous tranquillement. Vous vous devez lever ; faites-le paisiblement, sans mouvement déréglé, sans crier et presser celles qui vous servent. Et qu'en cela vous alliez trompant votre naturel et le réduisant petit à petit à la sainte médiocrité et modération ; car à celles qui ont le naturel mol et paresseux, nous dirions : Hâtez-vous, d'autant que le temps est cher ; mais à vous, nous vous disons : Ne vous hâtez pas tant, d'autant que la paix, la tranquillité, la douceur d'esprit est précieuse, et que le temps s'emploie plus utilement quand on l'emploie paisiblement.

9. Je vous dis, mais, ma chère Fille, je vous le dis fermement, que vous serviez fidèlement la volonté de Dieu et sa providence sur le sujet de votre ancienne tentation, acquiesçant en toute humilité et sincérité au bon plaisir céleste, par lequel vous vous trouvez en l'état auquel vous êtes. Il faut que l'on demeure en la barque en laquelle on est, pour faire le trajet de cette vie à l'autre, et que l'on y demeure volontiers et amiablement ; parce qu'encore que quelquefois nous n'y ayons pas été mis de la main de Dieu, mais de la main des hommes, après néanmoins que nous y sommes, Dieu veut que nous y soyons, et partant il faut donc y être doucement

et volontiers. O combien d'ecclésiastiques sont embarqués par des mauvaises considérations et par la force que les parents ont employée pour les faire entrer en cette vocation, qui font de nécessité vertu et qui demeurent par amour où ils sont entrés par force ! autrement que deviendraient-ils ? Où il y a moins de notre choix, il y a plus de soumission à la volonté céleste.

Que ma chère Fille donc, acquiesçant à la volonté divine, dise souvent de tout son cœur : *Oui, Père* éternel, je veux être ainsi, *parce qu'ainsi il vous a été agréable* que je fusse. Et là-dedans, ma très chère Fille, je vous conjure d'être bien fidèle à la pratique de cet acquiescement et dépendance de l'état auquel vous êtes ; et partant, ma chère Fille, il faut que vous nommiez quelquefois, à l'occasion, les personnes que vous savez, du nom auquel vous avez aversion ; et quand vous parlerez à la principale de celles-ci (1), que quelquefois vous employiez parmi vos remontrances des paroles de respect. Ce point est de telle importance pour la perfection de votre âme, que je l'écrirais volontiers de mon sang.

En quoi voulons-nous témoigner notre amour envers Celui qui a tant souffert pour nous, si ce n'est entre les aversions, répugnances et contradictions ? Il faut fourrer notre cervelle entre les épines des difficultés et laisser transpercer notre cœur de la lance de la contradiction ; boire le fiel et avaler le vinaigre, et en somme, manger l'absinthe et le chicotin, puisque c'est Dieu qui le veut. En somme, ma chère Fille, puisqu'autrefois vous avez nourri et favorisé de tout votre cœur la tentation, maintenant, de tout votre cœur, vous devez nourrir et favoriser cet acquiescement. Que s'il vous arrivait quelque notable difficulté sur ce sujet par le défaut de cette personne, ne remuez rien néanmoins qu'après avoir regardé l'éternité, vous être mise en l'indifférence et avoir pris l'avis de quelque digne serviteur de Dieu, si la chose presse, ou même de moi, puisque je suis votre Père, si le temps le permet ; car l'ennemi, nous voyant vainqueur de cette tentation par notre acquiescement au bon plaisir divin,

(1) Fort probablement le mari de la destinataire.

remuera, je pense toutes sortes d'inventions pour nous troubler.

10. Au reste, que la très sainte et divine humilité vive et règne en tout et par tout : les habits, simples, mais selon la propre bienséance et convenance de notre condition, en sorte que nous n'épouvantions pas, mais alléchions les jeunes dames à notre imitation ; nos paroles, simples, courtoises, et néanmoins douces ; nos gestes et notre conversation, ni trop resserrée et contrainte, ni trop relâchée et molle ; notre face, nette et décrassée ; et en un mot, qu'en toutes choses la suavité et modestie règne, comme il est convenable à une fille de Dieu...

ALLEZ SIMPLEMENT, RONDEMENT, FRANCHEMENT

Parler de Dieu librement. — Parler italien ne nous fait pas Italiens. — Pas tant de subtilité. — Poudrez vos cheveux. — Fermeté, mais fermeté tranquille. — Conseils pour l'oraison.

Annecy, 26 avril 1617.

Je réponds à votre lettre du 14, ma très chère Fille.

Dites à cette chère Barbe-Marie (1) qui m'aime tant et que j'aime encore plus, qu'elle parle librement de Dieu partout où elle pensera que cela soit utile, renonçant de bon cœur à tout ce que ceux qui l'écoutent peuvent penser ou dire d'elle. En un mot, je lui ai déjà dit qu'il ne faut rien faire ni rien dire pour en être louée, ni laisser aussi de rien faire ou rien dire, crainte d'être louée. Et ce n'est pas être hypocrite de ne faire pas si bien que l'on parle, car, Seigneur Dieu ! à quoi en serions-nous ? Il faudrait donc que je me tusse, de peur d'être hypocrite, puisque si je parlais de la

(1) La présidente Le Blanc, elle-même.

perfection il s'ensuivrait que je penserais être parfait. Non certes, ma très chère Fille, je ne pense pas être parfait parlant de la perfection, non plus que je ne pense pas être Italien parlant italien ; mais je pense savoir le langage de la perfection, l'ayant appris de ceux avec qui j'ai conversé qui le parlaient.

Dites-lui qu'elle poudre ses cheveux, puisque son intention est droite ; car les cogitations qui viennent sur cela ne sont nullement considérables. Il ne faut pas entortiller votre esprit parmi ces toiles d'araignée. Les cheveux de l'esprit de cette fille sont encore plus déliés que ceux de sa tête, et c'est pourquoi elle s'en embarrasse. Il ne faut pas être si pointilleuse, ni s'amuser à tant de répliques auxquelles Notre-Seigneur n'a point d'égard. Dites-lui donc qu'elle marche à la bonne foi, par le milieu des belles vertus de la simplicité et humilité, et non par les extrémités de tant de subtilités de discours et de considérations.

Qu'elle ne perde pas le sermon ou quelque bonne œuvre faute de dire : Dépêchez ! mais qu'elle le dise doucement et tranquillement. Si elle est à table et le Saint-Sacrement passe, qu'elle l'accompagne en esprit, s'il y a d'autres gens à table avec elle. S'il n'y a personne, qu'elle l'accompagne, si, sans s'empresser, elle peut y être assez tôt ; et puis, qu'elle retourne doucement prendre sa réfection, car Notre-Seigneur ne voulait pas même que Marthe le servît avec empressement.

Je lui ai dit qu'elle pouvait parler fortement et résolument, dans les occasions où il est requis, pour retenir en devoir la personne qu'elle sait (1) ; mais que la force était plus forte quand elle était tranquille et qu'on la faisait naître de la raison, sans mélange de passion...

Qu'elle marche en l'oraison, ou par points, comme nous avions dit, ou selon son accoûtumée, il importe peu, mais nous nous souvenons bien que nous lui dîmes que seulement elle préparât les points et s'essayât, au commencement de l'oraison, de les savourer ; et si elle les savoure, c'est signe que Dieu veut qu'elle suive cette méthode, au moins alors. Que si néanmoins la douce présence accoûtumée l'occupait

(1) Probablement le mari de la destinataire.

par après, elle s'y laissât aller, et aux colloques aussi qu'elle fait par Dieu même, qui sont bons en la sorte qu'elle me les représente en votre lettre ; mais pourtant, il faut aussi quelquefois parler à ce grand Tout, comme voulant que notre rien fasse quelque chose. Or, puisque vous lisez nos livres, je n'ajouterai rien, sinon que vous alliez simplement, rondement, franchement et avec la naïveté des enfants, tantôt entre les bras du Père céleste, tantôt tenue par sa main.

A MADAME DE VEYSSILIEU

IL est des êtres qui ignorent la douceur de vivre. Placés en un paradis terrestre, il en serait de même. Richesse ou dénuement, vie choyée ou solitaire, succès ou déboires, rien n'y fait rien. Rien ne peut venir à leur secours. Le mal est en eux, un mal mystérieux. Exilés de la patrie du bonheur, une incurable nostalgie les accompagne ; partout ils se sentent étrangers.

Madame de Veyssilieu est un de ces êtres.

Qu'elle soit d'une noble famille, que son père, Jean de la Croix de Chevrière, soit un des grands hommes de son temps, qu'il l'ait toujours entourée d'une tendresse de prédilection : fortune, culture, affection familiale, rien n'y peut rien.

On voudrait connaître son enfance et sa jeunesse : n'était-ce pas une petite fille angoissée la nuit dans sa chambre du vieux château paternel ? Une adolescente souvent exaltée, plus souvent mélancolique, romantique dirait-on.

Jeune femme comblée, elle n'échappe pas pour autant à son démon familier. Elle appréhende de perdre ce bonheur qu'elle ne sait pas saisir. Peut-être même craint-elle encore plus de le trouver que de le perdre. Cette lueur étrange qu'un regard perspicace entrevoit dans ses yeux à l'heure même où tout le monde est pris par le tourbillon de la fête, c'est en elle la peur, la peur de la mort, de sa mort, de la mort des siens. Ses insomnies sont hantées par la peur.

Madame de Veyssilieu est une anxieuse.

L'infinie compassion de Dieu lui ménagea la plus bienfaisante des rencontres, le plus pacifiant des conseillers : François de Sales. Lui aussi, en une période tragique de sa vie d'étudiant parisien, avait connu « d'extrêmes angoisses d'esprit ». Il pouvait compatir parce qu'il pouvait comprendre.

Pendant les trop courtes années où il la conseillera, il ne cessera pas de l'inviter à contempler « la grande douceur et miséricorde de Dieu », à préférer aux livres traitant de la mort, du jugement et de l'enfer, ceux qui parlent de la joie du paradis. Il lui enseignera (avant la lettre) la voie d'enfance spirituelle. Et en attendant qu'elle ait exorcisé la peur, il l'exhorte à joindre son angoisse à la très sainte agonie de Notre Seigneur.

Peu à peu cette âme émerge de sa nuit. Frileuse encore, elle s'ouvre timidement à la lumière et au bonheur. Elle pressent l'infinie bonté de Dieu sans tout à fait oser y croire : N'est-ce pas trop beau pour être vrai ? Et sans doute comprendra-t-elle un jour que c'est vrai précisément parce que c'est trop beau.

La mort, après peu d'années, la privera de son père spirituel. Mais elle a appris de lui à « s'apprivoiser avec les saints » : elle le retrouve parmi eux.

Celle qui semblait vouée au glissement fatal dans la neurasthénie fut sauvée par une des spiritualités les plus libérantes.

CONSEILS A UNE ANXIEUSE

Une correspondante inquiète. — Persévérez à l'exercice de dévotion. — La grande douceur de Dieu. — Faites confiance au Rédempteur. — Estimez les félicités éternelles. — Ne vous arrêtez pas à la pensée de la mort, du jugement, de l'enfer. — Apprivoisez-vous avec les saints. — Pour que votre mort soit rendue heureuse. — Fille de la sainte Eglise. — Finissez toutes vos oraisons en confiance.

Annecy, 7 avril 1617.

Madame,

A cette première commodité que j'ai de vous écrire, je tiens ma promesse, et vous présente quelques moyens par lesquels vous pourrez adoucir la crainte de la mort, qui vous donne de si grands effrois en vos maladies et enfantements : en quoi, bien qu'il n'y ait aucun péché, il y a cependant du dommage pour votre cœur, lequel, troublé de cette passion, ne peut pas si bien se joindre par amour avec son Dieu, comme il ferait s'il n'était pas si fort tourmenté.

Premièrement donc, je vous assure que si vous persévérez à l'exercice de dévotion, comme je vois que vous faites, vous vous trouverez petit à petit grandement allégée de ce tourment ; d'autant que votre âme, se tenant ainsi exempte des mauvaises affections et s'unissant de plus en plus à Dieu, elle se trouvera moins attachée à cette vie mortelle et aux vaines complaisances que l'on y prend. Continuez donc en la vie dévote selon que vous avez commencé, et allez toujours de bien en mieux au chemin dans lequel vous êtes, et vous verrez que, dans quelque temps, ces terreurs s'affaibliront et ne vous inquiéteront plus si fort.

Secondement, exercez-vous souvent aux pensées de la grande douceur et miséricorde avec laquelle Dieu notre Sauveur reçoit les âmes en leur trépas, quand elles se sont confiées en lui pendant leur vie et qu'elles se sont essayées de le servir et aimer, chacune en sa vocation. *O que vous êtes bon, Seigneur, à ceux qui ont le cœur droit !*

Tiercement, relevez souvent votre cœur par une sainte confiance mêlée d'une profonde humilité envers notre Rédempteur ; comme disant : je suis misérable, Seigneur, et vous recevrez ma misère dans le sein de votre miséricorde, et vous me tirerez de votre main paternelle à la jouissance de votre héritage. Je suis chétive, et vile, et abjecte ; mais vous m'aimerez en ce jour, parce que j'ai espéré en vous et ai désiré d'être vôtre.

Quatrièmement, excitez en vous, le plus que vous pourrez, l'amour du Paradis et de la vie Céleste, et faites plusieurs considérations sur ce sujet, lesquelles vous trouverez suffisamment marquées au livre de *l'Introduction à la Vie dévote,* en la Méditation de la gloire du Ciel, et au *choix du Paradis ;* car, à mesure que vous estimerez et aimerez la félicité éternelle, vous aurez moins d'appréhension de quitter la vie mortelle et périssable.

Cinquièmement, ne lisez point les livres ou les endroits des livres dans lesquels il est parlé de la mort, du jugement et de l'enfer ; car, grâces à Dieu, vous avez bien résolu de vivre chrétiennement et n'avez point besoin d'y être poussée par les motifs de la frayeur et de l'épouvantement.

Sixièmement, faites souvent des actes d'amour envers Notre-Dame, les Saints et Anges célestes ; apprivoisez-vous avec eux, leur adressant souvent des paroles de louange et de dilection ; car ayant beaucoup d'accès avec les citoyens de la divine Jérusalem céleste, il vous fâchera moins de quitter ceux de la terrestre ou basse cité du monde.

Septièmement, adorez souvent, louez et bénissez la très sainte Mort de Notre-Seigneur crucifié, et mettez toute votre confiance en son mérite, par lequel votre mort sera rendue heureuse ; et dites souvent : O divine mort de mon doux Jésus, vous bénirez la mienne, et elle sera bénite ; je vous bénis, et vous me bénirez, ô mort plus aimable que la vie ! Ainsi saint Charles, en la maladie de laquelle il mourut, fit mettre à sa vue l'image de la sépulture de Notre-Seigneur et celle de l'oraison qu'il fit au mont des Olives, pour se consoler en cet article, sur la Mort et Passion de son Rédempteur.

Huitièmement, faites quelquefois réflexion sur ce que vous êtes fille de l'Eglise catholique, et vous réjouissez de cela ; car les enfants de cette Mère qui désirent de vivre selon ses lois, meurent toujours bienheureux, et, comme dit la bienheureuse Mère Thérèse, c'est une grande consolation à l'heure de la mort d'être « fille de la sainte Eglise ».

Neuvièmement, finissez toutes vos oraisons en confiance, comme disant : *Seigneur vous êtes mon espérance ; en vous j'ai jeté ma confiance. O Dieu, qui espéra jamais en vous, lequel ait été confondu ? J'espère en vous, ô Seigneur et je ne serai point confondu éternellement.* En vos oraisons jaculatoires parmi la journée, et en la réception du très saint Sacrement, usez toujours de paroles d'amour et d'espérance envers Notre-Seigneur, comme : Vous êtes mon Père, ô Seigneur ! O Dieu, vous êtes l'Epoux de mon âme ; vous êtes le Roi de mon amour et le Bien-Aimé de mon âme ! O doux Jésus, vous êtes mon cher Maître, mon secours, mon refuge !

Dixièmement, considérez souvent les personnes que vous aimez le plus et desquelles il vous fâcherait d'être séparée, comme des personnes avec lesquelles vous serez éternellement au Ciel ; par exemple, votre mari, votre petit Jean, monsieur votre père. O ce petit garçon, qui sera, Dieu aidant, un jour bienheureux en cette vie éternelle, en laquelle il jouira de ma félicité et s'en réjouira, et je jouirai de la sienne et m'en réjouirai sans jamais plus nous séparer ! Ainsi du mari, ainsi du père et des autres : en quoi vous aurez d'autant plus de facilité, que tous vos plus chers servent Dieu et le craignent. Et parce que vous êtes un peu mélancolique, voyez au livre de l'*Introduction à la Vie dévote* ce que je dis de la tristesse et des remèdes contre celle-ci.

Voilà, ma chère Dame, ce que pour le présent je vous puis dire sur ce sujet, que je vous dis avec un cœur grandement affectionné au vôtre, lequel je conjure de m'aimer et recommander souvent à la miséricorde divine, comme réciproquement je ne cesserai jamais de la supplier qu'elle vous bénisse.

Vivez heureuse et joyeuse en la dilection céleste, et je suis Votre plus humble et très affectionné serviteur.

DE PARIS

Le tracas insupportable de Paris. — En pèlerinage vers la Patrie. — Non pas appréhension, mais espérance. — Entre les bras d'un tel Père.

Paris, 16 janvier 1619.

Il me semble, ma très chère Fille, que votre cœur est tellement assuré de l'invariable affection que j'ai pour lui, qu'il ne saurait désormais plus en douter : ce que Dieu fait est bien fait. Que si j'ai retardé à vous écrire, attribuez-le, je vous prie, à ce tracas insupportable parmi lequel il faut faire plus qu'on ne peut et qu'on ne veut, et ne faire pas ce que l'on veut, encore que l'on peut.

J'ai bien appréhendé ci-devant que la maladie du bon monsieur votre père ne vous tînt en peine ; mais maintenant que, grâces à Dieu, il reprend forces et santé, je suis bien fort soulagé de ce côté-là.

O Dieu, ma très chère Fille, que c'est une leçon digne d'être bien entendue, que cette vie ne nous est donnée que pour acquérir l'éternelle ! Faute de cette connaissance, nous établissons nos affections en ce qui est de ce monde dans lequel nous passons ; et quand il le faut quitter, nous sommes tout étonnés et effrayés.

Croyez-moi, ma chère Fille, pour vivre content au pèlerinage, il faut tenir présente à nos yeux l'espérance de l'arrivée en notre patrie, où éternellement nous arrêterons ; et cependant croire fermement (car il est vrai) que Dieu qui nous appelle à soi regarde comme nous y allons, et ne permettra jamais que rien nous advienne que pour notre plus grand bien. Il sait qui nous sommes, et nous tendra sa main

paternelle dans les mauvais pas, afin que rien ne nous arrête. Mais pour bien jouir de cette grâce, il faut avoir une entière confiance en lui.

Ne prévenez point les accidents de cette vie par appréhension, mais prévenez-les par une parfaite espérance qu'à mesure qu'ils arriveront, Dieu, à qui vous êtes, vous en délivrera. Il vous a gardée jusques à présente ; tenez-vous seulement bien à la main de sa Providence, et il vous assistera en toutes occasions, et où vous ne pourrez marcher, il vous portera. Que devez-vous craindre, ma très chère Fille, étant à Dieu, qui nous a si fortement assurés qu'*à ceux qui l'aiment tout revient à bonheur ?* Ne pensez point à ce qui arrivera demain, car le même Père éternel qui a soin aujourd'hui de vous, en aura soin demain et toujours : ou il ne vous donnera point de mal, ou s'il vous en donne il vous donnera un courage invincible pour le supporter.

Demeurez en paix, ma très chère Fille ; ôtez de votre imagination ce qui vous peut troubler, et dites souvent à Notre-Seigneur : *O Dieu, vous êtes mon Dieu, et je me confierai en vous ; vous m'assisterez et serez mon refuge, et je ne craindrai rien, car non seulement vous êtes avec moi, mais vous êtes en moi et moi en vous.* Que peut craindre l'enfant entre les bras d'un tel père ? Soyez bien un enfant, ma très chère Fille ; et, comme vous savez, les enfants ne pensent pas à tant d'affaires, ils ont qui y pense pour eux ; ils sont seulement trop forts s'ils demeurent avec leur père. Faites donc bien ainsi, ma très chère Fille, et vous serez en paix. *Amen.*

Votre très humble serviteur.

DIEU NOUS SÈVRE

Paris, 26 mars 1619.

Ma très chère Fille,

Si j'étais auprès de vous, je vous dirais bien plus de choses que je n'en saurais écrire, et si j'étais en un autre lieu je vous écrirais plus amplement que ne puis faire en celui-ci. Ces quatre lignes partent de mon cœur pour faire savoir au vôtre que si je ne l'ai visité de présence en son affliction, ça été, je vous assure, d'une affection grande et avec beaucoup de sentiments.

Mais enfin, ce père est trépassé en sorte que, si la foi de la vie éternelle règne en nos esprits comme elle doit, nous devons être grandement consolés. Petit à petit, Dieu nous sèvre des contentements de ce monde ; oh ! ma très chère Fille, il faut donc ardemment aspirer à ceux de l'immortalité, et tenir nos cœurs élevés au Ciel où sont nos prétentions et où nous avons désormais une grande partie des âmes que nous chérissons le plus.

Qu'à jamais soit béni le nom de Notre-Seigneur et que son amour vive et règne au milieu de nos âmes. La mienne salue cordialement la vôtre, et suis, ma très chère Fille, très parfaitement

Votre très humble serviteur.

TENEZ LA TÊTE HAUTEMENT LEVÉE

Annecy, 17 février 1620.

Cette fille me sera chère, venant de la main de la providence de Dieu, et sur votre recommandation (1), ma très chère Fille, qui m'est de très grande estime en toute façon. Plaise à cette même Bonté céleste de répandre ses grâces sur nous, afin que nous suivions tous les sacrés attraits de sa sainte vocation.

Je n'ai encore point parlé à monsieur N. (2) ; mais à première vue je ne laisse pas de vous dire, ma très chère Fille, que vous teniez la tête hautement relevée en Dieu et les yeux dans l'éternité bienheureuse qui vous attend. Qu'est-ce qui peut nuire aux enfants du Père éternel qui ont confiance en sa débonnaireté ? *En toi Seigneur, j'ai mon espérance ;* disons bien ceci, ma chère Fille, mais disons-le souvent, disons-le ardemment, disons-le hardiment, et ce qui s'ensuit nous arrivera : *Je ne serai point confondu.* Non, ma Fille, ni pour cette vie, ni pour la future, jamais nous ne serons confondus. *Espérez en Dieu, faites bien,* et continuez vos exercices ; aimez les pauvres, et demeurez en paix.

Pour moi, je chéris votre cœur de plus en plus, je le bénis de plus en plus et suis en vérité de plus en plus

Votre très humble serviteur.

(1) Il s'agit d'une nièce de Mme de Veyssilieu.
(2) Monsieur d'Ulm, confesseur de la Visitation de Grenoble, venu à Annecy,

JE COMPATIS GRANDEMENT

Annecy, 13 décembre 1621.

Il ne faudrait pas vous avoir au milieu de mon cœur, ma très chère Fille, pour ne pas avoir avec vous part à vos afflictions (1) ; mais il est tout vrai, qu'étant ce que je vous suis, et à votre maison, je compatis grandement à toutes vos afflictions, et de madame de la Baume, votre sœur. Mais, ma très chère Fille, il me semble que vous êtes un peu plus susceptible des consolations que cette chère sœur, c'est pourquoi je vous dis que nous avons tort si nous regardons nos parents, nos amis, nos satisfactions et contentements comme choses sur lesquelles nous puissions établir nos cœurs. Sommes-nous, je vous prie, en ce monde qu'avec les conditions des autres hommes et de la perpétuelle inconstance dans laquelle il est établi ? Il faut s'arrêter là, ma très chère Fille, et reposer nos attentes en la sainte éternité à laquelle nous aspirons. O paix du cœur humain ! on ne te trouve qu'en la gloire et en la Croix de Jésus-Christ.

Ma très chère Fille, vivez ainsi, et réjouissez souvent votre cœur bien-aimé en la véritable espérance de jouir un jour éternellement de la bienheureuse et invariable éternité. Je suis pressé, ma très chère Fille, et ne me reste de loisir que pour vous dire que je suis à jamais tout vôtre et

Votre très humble serviteur.

(1) Mort d'une nièce.

FAITES VOTRE PROFIT DE CETTE GROSSESSE

(Juillet 1617 ou 1604).

Madame,

J'ai appris que vous étiez grosse (1) ; j'en ai béni Dieu qui veut accroître le nombre des siens par l'augmentation des vôtres. Les arbres portent les fruits pour les hommes, mais les femmes portent les enfants pour Dieu ; c'est pourquoi la fertilité est une de ses bénédictions. Faites votre profit de cette grossesse en deux façons : offrant votre fruit à Dieu cent fois le jour, comme saint Augustin témoigne que sa mère, étant enceinte de lui, avait accoutumée de faire ; puis dans les ennuis et afflictions qui vous en arriveront et qui ont accoutumé de suivre la grossesse, bénissez Notre-Seigneur de ce que vous souffrez pour lui faire un serviteur ou une servante, qui, moyennant sa grâce, le louera éternellement avec vous.

(1) On suppose que cette lettre a eu pour destinataire madame de Veyssilieu.

A MADAME DE GRANIEU

TOUT Grenoble vante le charme de la jeune épouse du Trésorier général de France en Dauphiné, François de Gratet, seigneur de Granieu. Cette admiration ne se démentira pas avec les années. Mais on découvrira que ce charme avait une source plus profonde qu'on ne l'imaginait. Madame de Granieu est de ces êtres qui, jusque dans leurs relations mondaines, ne se départent jamais d'un recueillement qui ajoute une grâce mystérieuse à leur compagnie.

François de Sales ne fut pas le moins sensible à ce charme.

Quand il vint à Grenoble prêcher le carême de 1618, il logea pendant quelques semaines à l'hôtel de Granieu. C'est une épreuve redoutable pour une femme que son conseiller spirituel soit le témoin de sa vie quotidienne, de son comportement avec mari, enfants et serviteurs. Mais quand cette femme est madame de Granieu, l'épreuve tourne à son avantage. Elle s'acquitte fort bien de ses devoirs familiers ; ses qualités d'âme et de cœur l'ont amenée à une vie très sérieusement chrétienne et ses enfants sont bien élevés. — Une de ses filles se donnera au Seigneur dans cet ordre nouveau fondé par madame de Chantal sous la direction de François de Sales : la Visitation. Elle trouve encore le moyen de

visiter pauvres et malades et de soutenir les fondations religieuses de la ville.

François, ce grand connaisseur d'âmes fut, je l'ai dit, conquis par son hôtesse. Je n'en veux qu'une preuve. Elle obtint de Monsieur de Genève qu'il consentît à poser : c'est à elle que nous devons le seul portrait authentique que nous ayons de lui. Et savez-vous à quel allié elle recourut pour arriver à ses fins ? Au confesseur de notre saint. Je ne prétends pas qu'il donna comme pénitence à l'évêque de Genève de poser devant un peintre, mais du moins usa-t-il de son autorité pour l'y décider.

La pénitente grenobloise de François a une place privilégiée dans son affection. Ame pure, humble, alerte, c'est dans la fidélité à l'oraison qu'elle trouve cette liberté par rapport aux créatures et cet attachement au Seigneur qui ont tant frappé son père spirituel.

On verra, dans les lettres de saint François, qu'il encourage l'oraison simple, affectueuse, de madame de Granieu. Sous sa plume jaillit cette précieuse formule : « Le vrai amour n'a guère de méthode ».

Jaillissent aussi des phrases d'une délicatesse exquise pour traduire sa tendresse de père spirituel : « La réception de vos lettres me délasse et me recrée beaucoup », et encore : « Dieu ayant rendu mon cœur si fortement serré au vôtre, il n'y a plus d'entre-deux ce me semble ».

VOTRE CŒUR HAUT LEVÉ

Annecy (avril 1617).

C'est la vérité, Madame ma très chère Fille, qu'entre les souvenirs que j'ai des âmes que Dieu m'a fait aimer, celui de la vôtre m'est de très grande consolation ; car j'ai vu un certain dépouillement des créatures et de leurs vanités, qu'il m'est impossible de n'aimer pas passionnément.

Tenez bien, je vous supplie, votre cœur haut élevé comme cela, ma très chère Fille ; qu'il ait tout à fait son soin attaché à la belle éternité qui vous attend. Les enfants du monde confessent ordinairement en mourant que cette vie n'est pas considérable que pour l'éternelle ; mais les enfants de Dieu touchent toute leur vie cette vérité.

Vivez comme cela parmi toute cette multitude de fâcheuses occupations que votre condition vous oblige de voir et d'avoir ; et comme ceux qui s'acheminent à leurs patries n'espèrent le repos qu'après y être arrivés, ainsi prétendez toujours à cette paix perdurable à laquelle vous allez et brûlez, travaillez et marchez.

Je suis consolé de quoi petit à petit vous faites votre chemin très aisé.

Dieu soit à jamais au milieu de nos esprits, qui est le souhait continuel,

Madame, de

Votre très humble et plus obéissant serviteur.

COMMENT N'ÊTRE PAS TOUJOURS JOYEUX

Annecy, fin sept. ou oct. 1617.

Je crois fermement, ma très chère Fille, que votre cœur reçoit de la consolation de mes lettres, qui vous sont aussi écrites d'une affection non pareille, puisqu'il a plu à Dieu que ma dilection envers vous fût toute paternelle, selon laquelle je ne cesse point de vous souhaiter le comble de toutes bénédictions.

Tenez bien votre courage relevé, je vous supplie, ma très chère Fille, en la confiance que vous devez avoir en Notre-Seigneur, qui vous a chérie, vous donnant tant d'humbles attraits à son service, et vous chérit en vous les continuant, et vous chérira en vous donnant la sainte persévérance. Je ne sais, certes, comme les âmes qui se sont données à la divine Bonté ne sont toujours joyeuses, car y a-t-il bonheur égal à celui-là ? Ni les imperfections qui vous arrivent ne vous doivent troubler, car nous ne les voulons pas entretenir et ne voulons jamais y arrêter nos affections. Demeurez donc bien en paix, et vivez en douceur et humilité de cœur.

Vous avez bien su, ma très chère Fille, toutes nos petites afflictions, lesquelles j'aurais bien sujet de nommer grandes, si je n'eusse vu un amour spécial de Dieu envers les âmes qu'il a retirées d'entre nous ; car mon frère (1) mourut comme un religieux entre les soldats, ma sœur comme une sainte entre les religieuses (2). C'est seulement pour les recommander à vos prières que j'en touche ce mot.

Monsieur votre mari a bien raison s'il m'aime, car je le veux à jamais honorer, et vous, ma très chère Fille, je m'imagine que vous m'affectionnez toujours cordialement, et votre âme vous répondra pour moi que je suis vôtre, puisque Notre-Seigneur et Créateur de nos esprits a mis cette liaison

(1-2) Bernard de Sales et son épouse Aimée de Rabutin Chantal.

spirituelle entre nous. Qu'à jamais son saint nom soit béni et vous rende éternellement sienne, qui est le souhait continuel,

Ma très chère Fille, de

Votre très humble serviteur.

LE VRAI AMOUR N'A GUÈRE DE MÉTHODE

Vos lettres me délassent et me récréent. — Votre sorte d'oraison est très bonne. — Allez simplement à l'oraison, à la bonne foi et sans art. — Contentez celui qu'il vous a associé.

Annecy, 8 juin 1618.

Par cette si assurée commodité, je vous dirai, ma très chère Fille, que notre Mère dit la vérité : je suis extrêmement accablé, non tant d'affaires comme d'empêchements, mais d'empêchements dont je ne puis me défendre. Néanmoins je ne voudrais certes pas, ma chère Fille, que pour cela vous laissassiez de m'écrire quand il vous plaira ; car la réception de vos lettres me délasse et me récrée beaucoup. Seulement faut-il que vous me soyez un peu bonne, en m'excusant quand je serai un peu tardif à répondre, puisque je vous puis assurer que ce ne sera jamais que par nécessité que je différerai, mon esprit prenant bien plaisir à visiter le vôtre.

Je ne vous saurais rien refuser, ma très chère Fille, et partant, les deux portraits que vous désirez se feront (1). Que n'ai-je désiré de conserver l'image de notre Père céleste en mon âme, avec l'intégrité de sa ressemblance ! Ma très chère Fille, vous m'aiderez bien à demander la grâce qu'elle soit réparée en moi.

Votre sorte d'oraison est très bonne, mais beaucoup meilleure que si vous y faisiez des considérations et discours, puisque les considérations et les discours ne servent que pour exciter les affections ; de sorte que s'il plaît à Dieu de nous

(1) Les portraits des deux fondateurs de la Visitation.

donner les affections sans discours ni considération, ce nous est une grande grâce. Le secret des secrets en l'oraison, c'est de suivre les attraits en simplicité de cœur. Prenez la peine ou de lire, ou de vous faire lire si vos yeux ne peuvent fournir à cela, le septième livre du *Traité de l'Amour de Dieu*, et vous y trouverez tout ce qui vous sera nécessaire de connaître de l'oraison.

Je me ressouviens fort bien qu'un jour en la confession vous me dites comme vous faisiez, et je vous dis que cela allait fort bien, et qu'encore qu'il fallût porter un point, si toutefois Dieu vous tirait à quelque affection soudain que vous seriez en sa présence, il ne fallait point s'attacher au point, mais suivre l'affection ; et quand elle sera plus simple et plus tranquille, elle sera meilleure, car elle attache plus fortement l'esprit à son objet. Mais, ma très chère Fille, étant une fois résolue de cela, ne vous amusez point, au temps de l'oraison, à vouloir savoir ce que vous faites et comme vous priez ; car la meilleure prière ou oraison, c'est celle qui nous tient si bien employés en Dieu que nous ne pensons point en nous-mêmes, ni en ce que nous faisons. En somme, il faut aller là simplement, à la bonne foi et sans art, pour être auprès de Dieu, pour l'aimer, pour s'unir à lui. Le vrai amour n'a guère de méthode. Demeurez en paix, ma très chère Fille, marchez fidèlement au chemin auquel Dieu vous a mis ; ayez bien soin de contenter saintement celui qu'il vous a associé et comme une petite mouche à miel, en faisant soigneusement le miel de la sacrée dévotion, faites encore bien la cire de vos affaires domestiques ; car si l'un est si doux au goût de Notre-Seigneur, qui étant en ce monde mangea le beurre et le miel, l'autre aussi est à son honneur, puisqu'il sert à faire les cierges allumés de l'édification du prochain.

Dieu, qui vous a pris par la main pour vous mettre au chemin de sa gloire, vous conduira, ma très chère Fille. Je ne cesserai jamais de l'en supplier car croyez, ma très chère Fille, que je chéris tendrement et plus que paternellement votre âme et votre cœur, que Dieu veuille de plus en plus rendre siens. *Amen*. Vive Jésus !

IL N'Y A PLUS D'ENTRE-DEUX

Annecy, 17 février 1620.

A vous ma très chère Fille, il ne faut point de cérémonie, car Dieu ayant rendu mon cœur si fortement serré au vôtre, il n'y a pas d'entre-deux, ce me semble. C'est pour vous dire que je ne vous écris que ces deux mots ; réservant le loisir pour écrire à d'autres à qui il faut faire réponse.

Mais que sont-ils ces deux mots ? Humilité et patience. Oui, ma très chère Fille, et toujours certes, plus chère Fille. Vous êtes environnée de croix tandis que le cher mari a du mal ; or, l'amour sacré vous apprendra qu'à l'imitation du grand Amant, il faut être en la croix avec humilité, comme indigne d'endurer quelque chose pour Celui qui a tant enduré pour nous, et avec patience, pour ne point vouloir descendre de la croix qu'après la mort, si ainsi il plaît au Père éternel. O ma très chère Fille, recommandez-moi à ce divin Amour crucifié et crucifiant, afin qu'il crucifie mon amour et toutes mes passions, en sorte que je n'aime plus que Celui qui, pour l'amour de notre amour, a voulu être douloureusement mais amoureusement crucifié...

AUPRÈS DE LA CROIX

Au quartier des hommes. — La souffrance de Dieu pour l'homme, la souffrance de l'homme pour Dieu. — Que votre infirmité soit oraison. — Il y a mieux que le bonheur et la consolation. — Ne me dites pas tant de mal de votre cœur.

Annecy, 24 novembre 1620.

Or sus, ma très chère Fille, vous voilà toujours auprès de la Croix, parmi les tribulations, en la maladie de monsieur

votre cher mari. O que ces pierres qui semblent si dures sont précieuses ! Tous les palais de la Jérusalem céleste, si brillants, si beaux, si aimables, sont faits de ces matériaux, au moins au quartier des hommes ; car en celui des Anges les bâtiments sont d'autre sorte, mais aussi ne sont-ils pas si excellents. Et si l'envie pouvait régner au royaume de l'amour éternel, les Anges envieraient aux hommes deux excellences qui consistent en deux souffrances : l'une est celle que Notre-Seigneur a endurée en la croix pour nous, et non pour eux, du moins si entièrement ; l'autre est celle que les hommes endurent de l'homme pour Dieu.

Ma chère Fille, si vous ne faites pas des grandes oraisons parmi vos infirmités et celles de monsieur votre mari, faites que votre infirmité soit une oraison elle-même, en l'offrant à Celui qui a tant aimé nos infirmités, *qu'au jour de ses noces* et de *la réjouissance de son cœur,* comme dit l'Amante sacrée, il s'en couronna et glorifia : faites ainsi.

Ne vous assujettissez pas à un même confesseur, tandis que, pour gagner temps, il sera requis d'aller au premier rencontré.

Je suis marri que madame de N. soit ainsi incommodée, mais puisqu'elle aime Dieu, tout lui reviendra à bonheur. Il faut laisser à notre doux Seigneur la très aimable disposition, par laquelle il nous fait souvent plus de bien par les travaux et afflictions que par le bonheur et consolation.

Ma très chère Fille, ne me dites pas tant de mal de votre cœur, car je l'aime tant que je ne veux point qu'on parle ainsi. Il n'est pas infidèle, ma très chère Fille, mais il est un peu faible quelquefois, et un peu assoupi. Au reste, il veut être tout à Dieu, je le sais bien, et aspire à la perfection de l'amour céleste. Dieu donc le bénisse à jamais, ce cœur de ma très chère Fille, et lui fasse la grâce d'être de plus en plus humble.

Dieu soit béni.

ADVIS
POUR LES GENS MARIÉS

A la suite des lettres composant ce recueil nous avons pensé que nos lecteurs seraient heureux de trouver le texte suivant où saint François de Sales montre l'importance de la vie de mariage comme moyen de sanctification.
Saint François a eu l'intuition de la réalité divine scellée dans la vie conjugale, et il veut que les époux cherchent dans l'amour le plus quotidien la voie sacrée qui monte à Dieu. Il le dit dans des termes clairs et forts. Il le dit en prêtre — et en homme — qui connaît bien les hommes et les femmes.

Le mariage est honorable à tous

Le Mariage est *un grand Sacrement, je dis en Jésus-Christ et en son Eglise :* il est honorable à tous, en tous et en tout, c'est-à-dire en toutes ses parties. A tous, car les vierges mêmes le doivent honorer avec humilité ; en tous, car il est également saint entre les pauvres comme entre les riches ; en tout, car son origine, sa fin, ses utilités, sa forme et sa matière sont saintes. C'est la pépinière du christianisme, qui remplit la terre de fidèles pour accomplir au ciel le nombre des élus ; si bien que la conservation du bien du mariage est extrêmement importante à la société, car c'est sa racine et la source de tous ses ruisseaux.

Plût à Dieu que son Fils bien-aimé fût appelé à toutes les noces comme il le fut à celles de Cana : le vin des consolations et bénédictions n'y manquerait jamais, car s'il n'y en a pour l'ordinaire qu'un peu au commencement, c'est qu'au lieu de Notre-Seigneur on y fait venir Adonis, et Vénus au lieu de Notre-Dame. Qui veut, comme Jacob, avoir des agnelets beaux et mouchetés, doit présenter aux brebis, quand elles s'assemblent pour s'accoupler, de belles baguettes

de diverses couleurs ; et qui veut avoir un heureux succès en mariage, devrait en ses noces se représenter la sainteté et dignité de ce Sacrement ; mais au lieu de cela il y arrive mille dérèglements en passe-temps, festins et paroles : ce n'est donc pas merveille si les effets en sont déréglés.

J'exhorte les mariés à l'amour

J'exhorte surtout les mariés à l'amour mutuel que le Saint-Esprit leur recommande tant dans l'Ecriture. O mariés, ce n'est rien de dire : Aimez-vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les couples de tourterelles font bien cela ; ni de dire : aimez-vous d'un amour humain, car les païens ont bien pratiqué cet amour-là ; mais je vous dis, après le grand Apôtre : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Eglise ;* ô femmes, aimez vos maris comme l'Eglise aime son Sauveur. Ce fut Dieu qui amena Eve à notre premier père Adam et la lui donna pour femme : c'est aussi Dieu, mes amis, qui de sa main invisible a fait le nœud sacré de votre mariage, et qui vous a donné l'un à l'autre ; pourquoi ne vous chérissez-vous d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin ?

Plutôt l'âme se doit séparer du corps

Le premier effet de cet amour, c'est l'union indissoluble de vos cœurs. Si on colle deux pièces de sapin ensemble, pourvu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendrait bien plutôt les pièces en d'autres endroits qu'à celui de leur réunion ; mais Dieu réunit le mari et la femme en son propre sang, c'est pourquoi cette union est si forte que l'âme de l'un et de l'autre devrait plutôt se séparer de son corps, que le mari de la femme. Or cette union ne s'entend pas principalement du corps, mais du cœur, de l'affection et de l'amour.

Le cœur scellé

Le second effet de cet amour doit être la fidélité inviolable de l'un à l'autre. Les cachets étaient anciennement

gravés dans les anneaux que l'on portait aux doigts, comme l'Ecriture sainte elle-même en témoigne ; voici donc le secret de la cérémonie que l'on fait dans les noces : l'Eglise, par la main du prêtre, bénit un anneau, et le donnant premièrement à l'homme, témoigne qu'elle scelle et cachette son cœur par ce Sacrement, afin que jamais plus ni le nom ni l'amour d'aucune autre femme y puisse entrer tant que vivra celle qui lui a été donnée ; puis l'époux remet l'anneau en la main de la même épouse, afin que réciproquement elle sache que jamais son cœur ne doit recevoir d'affection pour aucun autre homme, tandis que vivra sur la terre celui que Notre-Seigneur vient de lui donner.

L'enfant, ce grand honneur

Le troisième fruit du mariage c'est la production et légitime nourriture des enfants. Ce vous est grand honneur, ô mariés, que Dieu voulant multiplier les âmes qui le puissent louer de toute éternité, vous rende les coopérateurs d'une si digne besogne par la production des corps dans lesquels il répand comme gouttes célestes, les âmes en les créant, ainsi qu'il les crée en les infusant dans les corps.

Gardez-vous de jalousie

Conservez donc, ô maris, un tendre, constant et cordial amour envers vos femmes : pour cela la femme fut tirée du côté plus proche du cœur du premier homme, afin qu'elle fût aimée de lui cordialement et tendrement. Les faiblesses et infirmitiés, soit du corps soit de l'esprit, de vos femmes ne vous doivent provoquer à aucune sorte de dédain, mais plutôt à une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a créées telles afin que, dépendant de vous, vous en reçussiez plus d'honneur et de respect, et que vous les eussiez tellement pour compagnes que vous en fussiez néanmoins les chefs et supérieurs. Et vous, ô femmes, aimez tendrement, cordialement, mais d'un amour respectueux et plein de révérence, les maris que Dieu vous a donnés ; car vraiment Dieu pour cela les a créés d'un sexe plus vigoureux et prédomi-

nant, et a voulu que la femme fût une dépendance de l'homme, *un os de* ses *os, une chair de* sa *chair,* et qu'elle fût produite d'une de ses côtes, tirée de dessous ses bras, pour montrer qu'elle doit être sous la main et conduite du mari ; et toute l'Ecriture sainte vous recommande étroitement cette sujétion, que néanmoins la même Ecriture vous rend douce, non seulement voulant que vous vous y accommodiez avec amour, mais ordonnant à vos maris qu'ils l'exercent avec grande dilection, tendreté et suavité : *Maris,* dit saint Pierre, *comportez-vous discrètement avec vos femmes, comme avec un être plus fragile, leur portant honneur.* Mais tandis que je vous exhorte à agrandir de plus en plus cet amour réciproque que vous vous devez, prenez garde qu'il ne se convertisse point en aucune sorte de jalousie ; car il arrive souvent que, comme le ver s'engendre en la pomme la plus délicate et la plus mûre, aussi la jalousie naît en l'amour le plus ardent et pressant des mariés, dont il gâte et corrompt la substance, car petit à petit il engendre les noises, dissensions et divorces. Certes, la jalousie n'arrive jamais où l'amitié est réciproquement fondée sur la vraie vertu, c'est pourquoi elle est une marque indubitable d'un amour quelque peu sensuel, grossier et qui s'est adressé où il a rencontré une vertu imparfaite, inconstante et sujette à défiance. C'est donc une sotte prétention d'amitié que de la vouloir exalter par la jalousie, car la jalousie est vraiment marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de sa bonté, pureté et perfection ; puisque la perfection de l'amitié présuppose l'assurance de la vertu de la chose qu'on aime, et que la jalousie en présuppose l'incertitude.

Si vous voulez, ô maris, que vos femmes vous soient fidèles, faites-leur en voir la leçon par votre exemple. « Avec quel front, dit saint Grégoire de Nazianze, voulez-vous exiger la pudicité de vos femmes, si vous-mêmes vivez en impudicité ? Comment leur demandez-vous ce que vous ne leur donnez pas ? » voulez-vous qu'elles soient chastes ? comportez-vous chastement envers elles, et, comme dit saint Paul, *que chacun de vous sache user du corps qui lui appartient avec sainteté et respect.* Que si au contraire vous-mêmes

leur apprenez les friponneries, ce n'est pas merveille que vous ayez du déshonneur en leur perte.

O femmes, vos oreilles

Mais vous, ô femmes, dont l'humeur est inséparablement joint à la pudicité et honnêteté, conservez jalousement votre gloire et ne permettez pas qu'aucune sorte de dissolution ternisse la blancheur de votre réputation. Craignez toutes sortes d'attaques, si petites qu'elles soient, ne permettez jamais aucune muguetterie autour de vous. Quiconque vient louer votre beauté et votre grâce doit vous être suspect, car quiconque loue une marchandise qu'il ne peut acheter est pour l'ordinaire grandement tenté de la dérober. Mais si à votre louange quelqu'un ajoute le mépris de votre mari, il vous offense infiniment, car la chose est claire que non seulement il vous veut perdre, mais vous tient déjà pour demi-perdue, puisque la moitié du marché est faite avec le second marchand quand on est dégoûté du premier. Les dames tant anciennes que modernes ont accoutumé de pendre des perles en nombre à leurs oreilles pour le plaisir, dit Pline, qu'elles ont à les sentir grilloter, s'entretouchant l'une l'autre. Mais quant à moi qui sais que le grand ami de Dieu Isaac envoya des pendants d'oreilles pour les premières arrhes de ses amours à la chaste Rébecca, je crois que cet ornement mystique signifie que la première chose qu'un mari doit avoir d'une femme, et que la femme lui doit fidèlement garder, c'est l'oreille, afin que nul langage ou bruit n'y puisse entrer, sinon le doux et aimable grillotis des paroles chastes et pudiques, qui sont les perles orientales de l'Evangile : car il faut toujours ressouvenir que l'on empoisonne les âmes par l'oreille, comme le corps par la bouche.

Beaucoup de réciproques caresses

L'amour et la fidélité jointes ensemble engendrent toujours la privauté et confiance ; c'est pourquoi les Saints et Saintes ont usé de beaucoup de réciproques caresses en leur mariage, caresses vraiment amoureuses mais chastes, tendres mais sincères. Ainsi Isaac et Rébecca, le plus chaste couple

des mariés de l'ancien temps, furent vus par la fenêtre se caresser en telle sorte, qu'encore qu'il n'y eût rien de déshonnête, Abimelech connut bien qu'ils ne pouvaient être que mari et femme. Le grand saint Louis, également rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé d'être abondant en telles caresses, bien qu'en vérité il méritât plutôt louange de savoir abaisser son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal ; car bien que ces petites démonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les rapprochent néanmoins, et servent de disposition agréable à la conversation mutuelle.

Dédiez les fruits du ventre

Sainte Monique étant grosse du grand saint Augustin, le dédia par plusieurs offres à la religion chrétienne et au service de la gloire de Dieu, ainsi que lui-même en témoigne disant que déjà il avait goûté « le sel de Dieu dans le ventre de sa mère ». C'est un grand enseignement pour les femmes chrétiennes d'offrir à la divine Majesté les fruits de leurs ventres, même avant qu'ils en soient sortis, car Dieu qui accepte les oblations d'un cœur humble et volontaire, seconde pour l'ordinaire les bonnes affections des mères en ce temps-là : témoin Samuel, saint Thomas d'Aquin, saint André de Fiesole et plusieurs autres. La mère de saint Bernard, digne mère d'un tel fils, prenant ses enfants dans ses bras aussitôt qu'ils étaient nés, les offrait à Jésus-Christ, et dès lors les aimait avec respect comme chose sacrée et que Dieu lui avait confiée ; ceci lui réussit si heureusement qu'à la fin ils furent tous les sept très saints.

La crainte de Dieu au cœur

Mais les enfants étant venus au monde et commençant à se servir de la raison, les pères et mères doivent avoir un grand soin de leur imprimer la crainte de Dieu au cœur. La bonne reine Blanche fit ardemment cet office à l'endroit du roi saint Louis son fils, car elle lui disait souvent : « J'aime-

rais mieux, mon cher enfant, vous voir mourir devant mes yeux, que de vous voir commettre un seul péché mortel » ; ce qui demeura tellement gravé en l'âme de ce saint fils que, comme lui-même racontait, il ne fut aucun jour de sa vie qu'il ne s'en souvint, faisant effort, autant qu'il lui était possible, pour bien garder cette divine doctrine. Certes, les races et générations sont appelées en notre langage, maisons, et les Hébreux eux-mêmes appellent la génération des enfants, édification de maison, car c'est en ce sens qu'il est dit que Dieu *édifia des maisons* aux sages-femmes d'Egypte. Or c'est pour nous montrer que ce n'est pas faire une bonne maison que d'y mettre beaucoup de biens mondains, mais de bien élever les enfants dans la crainte de Dieu et la vertu ; en quoi on ne doit épargner aucune sorte de peine ni de travaux, puisque les enfants sont la *couronne* du père et de la mère. Ainsi sainte Monique combattit avec tant de ferveur et de constance les mauvaises inclinations de saint Augustin, que l'ayant suivi par mer et par terre, elle le rendit plus heureusement enfant de ses larmes, par la conversion de son âme, qu'il n'avait été enfant de son sang par la génération de son corps.

La femme dévote, bonheur de la maison

Saint Paul laisse en partage aux femmes le soin de la maison, c'est pourquoi plusieurs ont cette véritable opinion, que leur dévotion est plus fructueuse à la famille que celle des maris qui, séjournant ordinairement moins parmi les familiers, ne peuvent pas par conséquent les diriger si aisément vers la vertu.

L'homme sans dévotion, animal sévère

Il est dit en la Genèse qu'Isaac, *voyant sa femme Rébecca stérile, pria le Seigneur pour elle*, ou, selon les Hébreux, il *pria le Seigneur vis-à-vis d'elle*, parce que l'un priait d'un côté de l'oratoire et l'autre de l'autre : aussi l'oraison du mari faite de cette façon fut exaucée. C'est la plus grande et fructueuse union du mari et de la femme que celle qui se

fait en la sainte dévotion, à laquelle ils se doivent entreporter l'un l'autre à l'envi. Il y a des fruits. comme le coing, qui pour l'âpreté de leur suc ne sont guère agréables qu'en confiture ; il y en a d'autres qui pour leur tendreté et délicatesse ne peuvent durer, s'ils ne sont aussi confits, comme les cerises et les abricots. Ainsi les femmes doivent souhaiter que leurs maris soient confits au sucre de la dévotion, car l'homme sans dévotion est un animal sévère, âpre et rude ; et les maris doivent souhaiter que leurs femmes soient dévotes, car sans la dévotion la femme est grandement fragile et sujette à déchoir ou ternir en la vertu. Saint Paul a dit que *l'homme infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle par l'homme fidèle,* parce qu'en cette étroite alliance du mariage, l'un peut aisément tirer l'autre à la vertu. Mais quelle bénédiction est-ce, quand l'homme et la femme fidèles se sanctifient l'un l'autre en une vraie crainte du Seigneur !

Au demeurant, le support mutuel de l'un pour l'autre doit être si grand, que jamais tous deux ne soient courroucés ensemble et tout à coup, afin qu'entre eux il ne se voie ni dissension ni discussion. Les mouches à miel ne peuvent s'arrêter dans le lieu où se font entendre échos, retentissements, précipitations de voix, ni le Saint-Esprit certes en une maison où il y a des discussions, des répliques, des criailleries ou altercations.

Reprendre haleine en Notre-Seigneur

Saint Grégoire de Nazianze témoigne que de son temps les mariés faisaient fête au jour anniversaire de leur mariage. Certes j'approuverais que cette coutume s'introduisît, pourvu que ce ne fût point avec l'appareil des récréations mondaines et sensuelles, mais que les maris et femmes, confessés et communiés en ce jour-là, recommandassent à Dieu avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire le progrès de leur mariage, renouvelant les bons propos de le sanctifier de plus en plus par une réciproque amitié et fidélité, et reprenant haleine en Notre-Seigneur pour le support des charges de leur vocation.

La pédagogie spirituelle de saint François

brèves notations

Que d'écrivains, depuis trois siècles, se sont essayés à faire le portrait spirituel de celui qui de son vivant se refusait obstinément à poser devant un peintre — une fois exceptée, sous la pression conjuguée de son confesseur et de sa fille spirituelle, madame de Granieu.

Quant aux études sur sa spiritualité, leur énumération couvre des pages de catalogue.

Aussi notre ambition n'est-elle pas de refaire ce que d'autres ont fait, parfois fort bien. Nous voulons plus modestement aider nos lecteurs à dégager des pages précédentes quelques traits caractéristiques de la spiritualité et de la physionomie religieuse de François de Sales. Simple croquis. Premières approches.

A qui désire aller plus loin à la découverte de l'évêque de Genève, de sa vie et de sa pensée, une bibliographie est offerte ci-dessous.



François possédait ce pouvoir — signe de sainteté — d'éveiller le désir de la perfection chez ceux qui le rencontraient ou l'entendaient prêcher. Mais la route est longue, qui du désir conduit à la réalité. Et le risque est grand de s'égarer ou de se décourager. Aussi bien, à qui le lui demandait, François s'offrait comme guide. Cela nous a valu la vaste correspondance que nous possédons et dont sont extraites, adressées à sept femmes mariées, les lettres que vous venez de lire.

Monsieur de Genève, fin psychologue, sait bien que ces femmes, plongées dans les tracas de la famille, les responsabilités sociales et les relations mondaines, n'ont pas le loisir de s'initier à des doctrines compliquées, pas plus que de charger leur existence d'exercices religieux multiples. Il leur faut des orientations simples. L'idéal serait que ces orientations se réduisissent à une idée-force. Mais l'Evangile peut-il ainsi être ramené à une idée-force ? Oui, pense saint François.

Ce pôle de la spiritualité salésienne, ce centre vers lequel convergent tous ses méridiens, c'est la volonté de Dieu. La rechercher, y adhérer de toute la force de notre vouloir, l'accomplir, c'est le tout de la vie chrétienne. Quand on lit saint François dans cette optique, tout s'ordonne.

« Il faut regarder ce que Dieu veut, et, le reconnaissant, il faut s'essayer de le faire gaîment, ou du moins courageusement ; et non seulement cela, mais il faut aimer cette volonté de Dieu et l'obligation qui s'ensuit en nous, fût-ce de garder les pourceaux toute notre vie et de faire les choses les plus abjectes du monde ; car en quelle sauce que Dieu nous mette, ce nous doit être tout un. » Souillon ou gentilhomme, qu'importe ! Ce n'est pas la valeur humaine de nos occupations qui en fait la valeur chrétienne, c'est qu'elles coïncident avec la volonté de Dieu.

François pense qu'il est très important de bien s'entendre sur ce qu'est la volonté de Dieu. Il sait que la tentation d'évasion menace ses correspondantes et qu'elles risquent, sous prétexte de sanctification, d'échapper aux exigences souvent fastidieuses de leur état de vie. Aussi s'applique-t-il à leur faire comprendre que si la volonté de Dieu nous est d'abord signifiée par les commandements généraux, elle l'est aussi par les commandements particuliers que sont les exigences de la vie conjugale et familiale, les obligations mondaines et sociales. C'est ainsi qu'il invite la Présidente Brulart — cette femme intrépide et fougueuse qui se sent mal à l'aise dans les ornières de la vie quotidienne — à être « tendrement amoureuse » de son état. Aucune vocation, lui fait-il remarquer, « qui n'ait ses ennuis, ses amertumes et dégoûtements ! » Ferait-elle des miracles, « si elle ne rend pas le devoir de mariage à son conjoint ou qu'elle ne se soucie point de ses enfants, *elle est pire qu'infidèle* ». Même enseignement à Madame de Mions : « Il faut que l'on demeure en la barque en laquelle on est pour faire le trajet de cette vie à l'autre, et que l'on y demeure volontiers et amiablement. » Alors même qu'on n'y est pas entré de son plein gré.

Les circonstances, et très spécialement les épreuves sont, elles aussi, messagères de la volonté divine. Les souffrances, petites ou grandes, ont une puissance sanctificatrice pour qui les reçoit de la main de Dieu : « Croyez-moi, la vraie vertu ne se nourrit pas dans les repos extérieurs, non plus que les bons poissons dans les eaux croupissantes des marais. » Un père et un mari autoritaires qui s'irritent de ce que madame Brulart communie fréquemment, cette grossesse pénible qui l'incommode, la multiplicité des affaires qui accaparent madame de la Fléchère, tout cela est voulu ou permis par Dieu pour leur bien. « Moins nous vivons à notre goût, plus il y a de solidité de dévotion. » Quelques années plus tard, en son style musclé, Pascal écrira : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa

main, oh, qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement » : c'est la même doctrine.

En un mot, les moyens de Dieu pour nous attacher à lui sont de beaucoup préférables à nos moyens à nous. « A mesure que vous serez empêchés de faire le bien que vous désirez, faites tant plus ardemment le bien que vous ne désirez pas. »

*

Cet élan qui porte le chrétien à rechercher, aimer et pratiquer la volonté de Dieu, a un nom. Usé comme une pièce de monnaie qui a beaucoup circulé, ce nom avec le temps a perdu pour nous son relief ; pour François il était riche de sens : la *dévotion*. La dévotion à ses yeux n'est pas une vertu quelconque parmi les autres mais une vertu-synthèse où toutes se rejoignent et se fondent : « La vertu de dévotion n'est autre chose qu'une générale inclination et promptitude de l'esprit à faire ce qu'il connaît être agréable à Dieu. Ceux qui sont simplement gens de bien cheminent en la voie de Dieu ; mais nos dévots courent, et quand ils sont bien dévots ils volent. »

Pour être parfaite, la dévotion doit acquérir de nombreuses qualités. Outre la promptitude qui en est un élément constitutif, elle doit être joyeuse ou plutôt elle doit d'abord être « décontractée ». Nul n'y a insisté autant que François. « Allez simplement, rondement, franchement et avec la naïveté des enfants. » Jamais en force, toujours en souplesse. Il faut servir notre Dieu « à la bonne foi et sans art », « à la grosse mode », avec « une liberté filiale et amoureuse ». Et toujours avec mesure : « N'aimez rien trop, non pas même les vertus » ; que mademoiselle Brulart aille au bal : « tant souvent que ce soit assez, et non pas trop ». Parce que « décontractée », souple et mesurée, la dévotion sera joyeuse : « Il faut non seulement vouloir faire la volonté de Dieu mais pour être dévot, il la faut faire gaîment. » « Mortifiez-vous joyeusement. »

Qu'on ne s'y trompe pas : si Monsieur de Genève préconise cette dévotion détendue et joyeuse, ce n'est nullement pour dispenser ses filles spirituelles de l'effort et du courage. C'est bien plutôt pour les y aider. La vraie dévotion, en effet, doit être forte et combattante : « Point de récompense sans victoire, ni point de victoire sans guerre. » Mais l'effort, l'effort persévérant n'a pas de meilleurs adjuvants que la souplesse et la joie.

Tout en étant de bonne volonté, les sept correspondantes de François n'ont pas encore atteint à la perfection. Sur la route qui y mène, il leur arrive de défaillir. C'est alors que le danger les guette de la révolte contre soi-même et un beau jour, du découragement. François alors revient à son thème central : le péché certes n'est pas voulu de

Dieu, mais la douleur qui en résulte est, elle, volonté de Dieu et donc doit nous trouver consentants. Et si nous y consentons, elle suscitera en nous « une certaine humilité joyeuse qui a plaisir de voir et connaître notre misère » et qui se situe aux antipodes de la « haine dépiteuse et troublée » contre nos défauts. Ainsi tout, même nos chutes, tourne à notre profit.

Mais ce n'est pas du jour au lendemain qu'on acquiert l'art difficile d'utiliser ses fautes. Il y faut une longue patience et la plus difficile : la patience envers soi-même. Cette vertu est fille de prédilection de saint François : « Il nous faut avoir patience avec tout le monde, et premièrement avec nous-mêmes qui nous sommes plus importuns à nous-mêmes que nul autre. »

*

On ne s'étonnera pas que le chrétien formé à cette école soit d'aimable compagnie. Sa dévotion ne risque pas de rebuter ceux qui estiment les valeurs humaines : elle n'a pas figure maussade, elle n'hésite pas à « poudrer ses cheveux », elle est attrayante. Il le faut ; c'est le premier apostolat, dirions-nous aujourd'hui : « Faites honneur à votre dévotion, écrit François à la Présidente Brulart ; rendez-la fort aimable à tous ceux qui la connaîtront, mais surtout à votre famille ; faites que chacun en dise du bien. » « Monsieur votre mari aimera votre dévotion s'il voit que, à mesure que votre dévotion croît, vous êtes plus cordiale en son endroit et plus suave en l'affection que vous lui portez. »

On ne peut reprocher à l'évêque de Genève de favoriser le type dame-d'œuvres-zélée. A la même madame Brulart, qui a du sang de magistrat dans les veines et s'érige trop facilement en « contrôleuse des actions d'autrui », il fait remarquer que la faute en est peut-être à son zèle indiscret si maintenant père et mari s'irritent de ses pratiques religieuses : « Peut-être avez-vous donné occasion à ce bon père et à ce bon mari de se mêler de votre dévotion et de s'en cabrer ; que sais-je moi ? à l'aventure, que vous vous êtes un peu trop empressée et embesognée, que vous avez voulu les presser eux-mêmes et les serrer. »

La méthode de François est bonne. Douceur de cœur vaut mieux que zèle intempestif. On verra un Claude-François de la Fléchère passer de l'amour de la guerre et de la cour à l'amour de Dieu et du prochain grâce à « la sainte débonnaireté » de son épouse.

*

Cette dévotion, généreuse et rayonnante, qu'aujourd'hui nous appellerions amour de Dieu exige, pour éclore, se développer, atteindre

à son plein épanouissement, le climat favorable d'une absolue confiance en Dieu. Je viens d'écrire un nouveau mot-clé de la spiritualité salésienne : la confiance. Elle est partout présente, exprimée ou sous-entendue, dans les lettres comme dans les ouvrages. C'est elle qui permet au disciple de saint François, dans les luttes, les menaces, après ses fautes, de rester paisible et souriant ; il est sûr de son Père, il sait que celui-ci mène toutes choses pour le bien de son enfant. « Reposez-vous en son soin, croyant qu'il fera ce qui sera le mieux pour vous, pourvu que, de votre côté, vous usiez d'une douce diligence. Je dis douce diligence parce que les diligences violentes gâtent le cœur et les affaires, et ne sont pas diligences mais empressements et troubles. »

Le terme de cette vie dévote et confiante c'est l'union à Dieu, l'appartenance totale au Seigneur. Que de fois on rencontre sous la plume de François cette formule qui définit le sommet où il ambitionne de conduire l'âme qui s'est remise à sa direction : « être toute sienne », être le bien de Dieu.

✶

En suivant l'itinéraire qui par la dévotion et la confiance conduit l'âme à la sainteté, nous n'avons pas mentionné les exercices spirituels que peut-être on s'attendait à rencontrer en premier lieu. C'est que, pour Monsieur de Genève, le moyen premier qui doit permettre à ses correspondantes vivant en plein monde de parvenir à la perfection est l'accomplissement, à chaque moment, de la volonté divine. Il n'empêche qu'il recommande instamment à ceux qui le peuvent l'assistance à la messe quotidienne et la confession régulière. Il se fait plus pressant encore pour que ses correspondantes soient fidèles à l'oraison de chaque jour. Il leur en parle souvent. En rassemblant tous les passages qui dans les lettres de ce volume abordent le sujet, on aurait un petit traité de l'oraison. On y constaterait l'importance extrême qu'il attache à la préparation de celle-ci, on y puiserait des conseils précieux sur la façon de se comporter dans les difficultés, on y remarquerait son insistance pour que l'âme s'abandonne aux impulsions de l'Esprit-Saint dès qu'elles se manifestent.

✶

Ayant dégagé quelques-uns des traits essentiels de la pédagogie spirituelle de François tels qu'ils apparaissent dans les pages de ce recueil, il nous faut maintenant esquisser un portrait du saint : c'est d'autant plus facile que ses lettres sont révélatrices de sa personnalité, encore qu'il n'y parle jamais de lui-même. C'est d'autant plus nécessaire qu'une méthode, pour être bien comprise, exige qu'on saisisse sur le vif comment l'applique son auteur.

Premier trait de sa physionomie, et qui n'est pas tellement banal : sa grande estime de la femme. Alors que tant de livres ascétiques trahissent une misogynie plus ou moins avouée, on est heureux de rencontrer un grand maître spirituel professant une si loyale confiance envers la femme.

Il semble même, à parcourir l'ensemble de sa correspondance, qu'il leur réserve le meilleur de sa sollicitude pastorale. Serait-ce qu'il les croit plus aptes à la vie dévote ?

Plus surprenante encore, la liberté avec laquelle il leur exprime ses sentiments d'attachement, de dévouement, d'affection.

Les uns se scandalisent. « Je m'étonne, me disait un jour un ami, que M. de la Fléchère, étant tombé sur une lettre de François à sa femme, lui si habile à manier l'épée, n'ait pas lancé à l'évêque de Genève la célèbre apostrophe : « A moi, comte, deux mots ! » Tel directeur de séminaire de ma connaissance déclarait à ses élèves d'un ton morose et hargneux : « Ce n'est pas ce que Monsieur de Genève a fait de mieux ! » D'autres, pour défendre le saint, avancent une justification à vrai dire bien médiocre : c'était un tendre, un sentimental. Ils prouvent tout simplement qu'ils sont incapables de saisir la qualité des sentiments de François. Cette interprétation vulgaire était d'ailleurs redoutée de madame de Chantal, qui fut mécontente de la première édition des lettres où, à son avis, on avait laissé passer trop de paroles d'affection : « Le monde n'est pas capable de comprendre l'incomparable pureté de la dilection de ce saint. »

On se tromperait d'ailleurs en s'imaginant que François écrit dans les mêmes termes à toutes ses correspondantes, indistinctement. Déjà, dans les lettres que nous venons de lire, l'expression des sentiments varie d'une correspondante à l'autre. C'est avec madame de Granieu que ses sentiments s'expriment le plus librement et avec un charme incomparable ; mais c'est une femme de rare vertu. Il n'hésite pas à lui écrire : « Vos lettres me délassent et me recréent beaucoup. » D'ailleurs il s'explique clairement sur ce qui en elle a gagné son affection : « C'est la vérité, madame ma très chère fille, qu'entre les souvenirs que j'ai des âmes que Dieu m'a fait aimer, celui de la vôtre m'est de très grande consolation ; car j'ai vu un certain dépouillement des créatures et de leur vanité, qu'il m'est impossible de ne pas aimer passionnément. » Ainsi lui-même nous fixe sur le vrai motif de ses affections : l'œuvre de la grâce dans une âme. A la même correspondante qui sans doute s'était accusée de beaucoup d'imperfection, il répondit par ce mot d'une exquise saveur : « Ma très chère fille, ne me dites pas tant de mal de votre cœur, car je l'aime tant que je ne veux point qu'on parle ainsi. »

✶

Cette affection qu'il portait à ses filles spirituelles et qu'il n'hésitait pas à leur exprimer lui permettait de leur parler avec une rare fer-

meté. On a pu dire de lui qu'il était « le plus mortifiant de tous les saints ». Ce qui est vrai si par là on entend qu'il conduisait ses pénitentes au dépouillement intérieur le plus absolu.

Il ne se faisait pas faute de les alerter sur leurs illusions. Madame Brulart lui ayant écrit : « Que Dieu me mette en quelle sauce qu'il voudra, ce m'est tout un, pourvu que je le serve », il lui répond du tac au tac : « C'est un mot. Or sus, vous savez bien en quelle sauce il vous a mise et quel état et condition ; et dites-moi, vous est-il tout un ? Vous n'ignorez pas non plus qu'il veut que vous payiez cette dette journalière de laquelle vous m'écrivez, et néanmoins ce ne vous est pas tout un. Mon Dieu que l'amour-propre se fourre subtilement parmi nos affections, pour dévotes qu'elles semblent. »

Il crève impitoyablement les baudruches : « Voyez-vous, ma très chère fille, nous sommes trop délicats d'appeler pauvreté un état auquel nous n'avons ni faim, ni froid, ni ignominies, mais seulement quelques petites incommodités en nos desseins. »

Parfois même il lui arrive de hausser le ton ce qui, n'étant pas dans sa manière habituelle, donne au conseil d'autant plus de poids. A madame de Mions qui a bien des déboires avec un mari joueur et coureur, il écrit qu'elle doit cependant lui adresser des paroles d'affection et de respect : « Le point est de telle importance pour la perfection de votre âme que je l'écrirais volontiers de mon sang. »

La mère Angélique de Port-Royal avait bien raison de dire que Monsieur de Genève n'était pas « mollet ».

Il n'empêche que saint François redoute plus que tout le découragement. Aussi bien sa direction, si ferme soit-elle, sera toujours profondément optimiste, humaine et encourageante. C'est un montagnard, il sait qu'il ne faut pas hâter le pas au départ si l'on veut atteindre le sommet. Il importe d'être patient avec soi-même aux heures de ferveur et plus encore aux heures d'épreuve, il faut même « avoir patience d'être imparfait. » — N'est-ce pas, pour une part, le caractère exceptionnellement encourageant de sa doctrine qui en a fait le succès ?

*

On aimerait, en achevant ces quelques pages sur saint François directeur spirituel, rechercher ce qui dans ses lettres nous révèle sa vie personnelle. Il y faut renoncer. Autant il est simple et libre pour exprimer à ses correspondantes ses pensées et ses sentiments, autant il est réservé quand il s'agit de sa vie intérieure. Aucune confidence. Une seule exception : à sa jeune sœur Gasparde il écrit ces quelques mots qui nous permettent une plongée dans son cœur de saint : « Voyez-vous, ma très chère fille, je désire ou de mourir ou d'aimer

Dieu ; ou la mort ou l'amour ; car la vie qui est sans cet amour est tout à fait pire que la mort. »

*

Ai-je réussi à montrer pourquoi tant de laïcs du XX[e] siècle trouvent en François de Sales un maître toujours actuel ? Et cela, bien qu'il ne parle pas le langage d'aujourd'hui, bien qu'on ne rencontre pas, dans ses écrits, certains des thèmes qui tiennent le plus à cœur à notre génération : le Corps mystique, l'habitation de Dieu dans l'âme, le Mystère pascal, etc..., bien que le sacrement de mariage et ce que nous appelons la spiritualité conjugale et familiale n'aient qu'une place fort restreinte dans ses œuvres ?

Depuis François les conditions de vie ont changé — et combien ! — les goûts intellectuels aussi ; et pourtant sa spiritualité, disons plutôt sa pédagogie spirituelle, n'a rien perdu de son actualité et de son efficacité. Elle le doit à son réalisme. Entendez par là son aptitude à s'adapter aux circonstances et aux états de vie. Tel est bien ce que François avait recherché. Au contact des calvinistes vivant une piété profondément personnelle et de tant de catholiques à la religion formaliste, il avait formé le dessein de faire accéder ces derniers à une authentique vie spirituelle, et cela non pas en dépit des devoirs de leur état mais grâce à eux. Il avait compris que pour y parvenir, sa doctrine devait placer l'accent non pas d'abord sur les pratiques religieuses car le danger serait grand d'une coupure entre vie chrétienne et activités humaines, non pas sur la seule poursuite d'une pureté intérieure, car le danger serait grand d'introspection et d'isolationnisme spirituel, non pas sur la contemplation car le danger serait non moins grand, d'évasion, mais bien sur la recherche, l'amour et l'accomplissement de la volonté de Dieu. Et non pas d'une théorique volonté de Dieu, mais de celle qui se manifeste à chacun par les obligations de sa vocation propre et par les mille circonstances de la vie quotidienne.

Une telle spiritualité, on le voit, n'a pas de peine à convenir à toutes les situations, aux pauvres et aux riches, aux bien-portants et aux malades, aux mariés comme aux célibataires, aux hommes du XX[e] siècle comme à ceux du XVII[e].

Réaliste sans doute, mais d'abord évangélique, cette pédagogie de saint François. Le Christ lui-même, qu'il invitait ses correspondantes à contempler, a-t-il une autre religion que la volonté du Père ? « Je suis descendu du ciel, disait-il, non pour faire ma volonté à moi, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Pour nous comme pour lui, faire la volonté de Dieu c'est cela qui s'appelle aimer Dieu.

Henri Caffarel

bibliographie

ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Œuvres de saint François de Sales, édition complète publiée par les religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. Annecy 1892-1932, 26 volumes. Tome 1 : Les controverses ; 2 : Défense de l'étendard de la sainte Croix ; 3 : Introduction à la Vie dévote ; 4 et 5 : Traité de l'amour de Dieu ; 6 : Les vrais entretiens spirituels ; 7-10 : Sermons ; 11-21 : Lettres ; 22-26 : Opuscules. Editeurs : Tomes 1 à 12 : Nierat, Annecy ; 13 à 21 : Librairie E. Vitte, Lyon, Abry imprimeur, Annecy ; 22 à 26 : Monastère de la Visitation, Abry imprimeur, Annecy.

Introduction à la Vie dévote, nouvelle édition publiée par les religieuses du premier monastère de la Visitation d'Annecy, d'après l'édition de 1619. Abry éditeur, Annecy, 1911, 559 pages.

Traité de l'amour de Dieu, 2 volumes de 408 et 417 pages. Gabalda, Paris.

Traité de l'amour de Dieu, 2 volumes de 253 et 256 pages. Editions de la Bonne Presse, Paris.

Traité de l'amour de Dieu, nouvelle édition abrégée présentée par le chanoine Desjardins. Préface de Mgr Garrone. Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1958, 320 pages.

Entretiens de saint François de Sales, publiés par le monastère de la Visitation d'Annecy. Abry imprimeur, Annecy, 530 pages.

Lettres de direction et spiritualité de saint François de Sales, présentées par E. Le Couturier, Vitte, Lyon, 379 pages.

Lettres de saint François de Sales, Librairie Garnier, Paris, 260 pages.

BIOGRAPHIE

Francis Trochu : Saint François de Sales. 2 volumes de 716 et 783 pages, Vitte, Lyon.

ETUDES

Henri Bordeaux : Saint François de Sales et notre cœur de chair. Plon.

Mgr Camus, évêque de Belley : L'esprit de saint François de Sales, Taffin-Lefort, Lille, 511 pages.

Henriette Célarié : Les Fioretti de saint François de Sales, Desclée de Brouwer, 221 pages.

Louis Cognet : La mère Angélique et saint François de Sales, Flammarion, 277 pages.

Maurice-Henry Coüannier : Saint François de Sales et ses amitiés, Casterman, Paris, 200 pages.

E. Le Couturier : A l'école de saint François de Sales. Collection « Vie intérieure pour notre temps ». Bloud et Gay, 191 pages.

Fr. Mugnier : Toute la vie sanctifiée, le devoir d'état à l'école de saint François de Sales. Lethielleux, 259 pages.

Michaël Muller : La joie dans l'amour de Dieu. « La vie intérieure ». Aubier.

Idesbald van Houtryve : Saint François de Sales peint par lui-même. Ed. du Mont César, Louvain, 238 pages.

Claude Roffat : A l'écoute de saint François de Sales. Editions Spes, 1953, 434 pages, 750 fr.

Claude Roffat : En retraite avec saint François de Sales, Editions Spes, 140 pages, 265 fr.

Mgr Francis Vincent : Saint François de Sales directeur d'âmes : l'éducation de la volonté, Beauchesne.

Saint François de Sales : Extraits de lettres. L'Equilibre surnaturel, par un moine bénédictin et un moine chartreux. Vitte, Lyon, 208 pages.

table de références

Chaque titre de lettre est suivi de deux chiffres. Le premier renvoie à la page du présent recueil ; le second au tome et à la page de l'édition complète des œuvres de saint François de Sales publiée par le Monastère de la Visitation d'Annecy.

table analytique

O-P

R-S

T-U-V-Z

table des matières

A LA PRÉSIDENTE BRULART

A MADAME DE LA FLÉCHÈRE

A MADAME DE CORNILLON

NIHIL OBSTAT : PARIS, LE 5 JUILLET 1958, HENRI HOLSTEIN, S. J.

l'anneau d'Or

L'abonnement part du nº de janv.-fév., du nº spécial ou du nº de sept.-oct. — Les numéros précédents peuvent être achetés séparément. Changements d'adresse : joindre 40 fr. f. et la dernière bande d'envoi. Demandes de renseignements : joindre un timbre pour la réponse.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement	*ordinaire*		*de soutien*	
FRANCE	1.150	fr. f.	2.300	fr. f.
BELGIQUE LUXEMBOURG	170	fr. b.	340	fr. b.
CONGO BELGE	180	fr. b.	360	fr. b.
PAYS-BAS	14	fl.	28	fl.
SUISSE	15	fr. s.	30	fr. s.
ITALIE	2.100	lires	4.200	lires
PORTUGAL	100	escudos	200	escudos
ESPAGNE	200	pesetas	400	pesetas
EGYPTE	110	piastres	220	piastres
CANADA ETATS-UNIS	4	dollars	8	dollars
BRÉSIL	260	cruz	520	cruz
AUTRES PAYS	1.500	fr. f.	3.000	fr. f.

	France	*Belgique*	*Autres pays*
Numéros ordinaires :	190 fr.	30 fr. b.	250 fr. f.
Numéros spéciaux :	560 fr.	80 fr. b.	700 fr. f.
Collections reliées :	1.800 fr.	220 fr. b.	2.050 fr. f.

Numéros disponibles : 49, 50, 53, 54, 55, 56, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 74, 77, 78, 79, 80.

Numéros spéciaux disponibles : LE MYSTÈRE DE L'AMOUR (2-3-4), LE PÈRE (9-10), AMOUR ET SOUFFRANCE (15-16), DE L'ENFANCE AU MARIAGE (21-22), LE CHRIST ET LE FOYER (27-28), FAMILLE (33-34), L'ENFANT (39-40), ANGES ET DÉMONS DE MIDI (45-46), MYSTÈRE ET MYSTIQUE DU MARIAGE (51-52), D'ÈVE A MARIE (57-58), L'HOMME DE DIEU (63-64), PROPOS SUR L'AMOUR ET LA GRACE (69-70), SEIGNEUR, APPRENDS-NOUS A PRIER (75-76).

Collections reliées : années 1949 - 1950 - 1951 - 1952 - 1953 - 1954 - 1955 - 1956 - 1957.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné (1) ....

demeurant (1) .... *à* ....

souscris un abonnement (2) { *ordinaire* / *de soutien* } *à* L'ANNEAU D'OR

à partir du nº de ....
(Voir ci-dessus)

et j'en effectue ce jour le paiement par (2) { *chèque - mandat - virement postal (c.c.p. Paris* 4201-37, l'Anneau d'Or, 9, *rue Gustave-Flaubert, Paris-XVII*ᵉ*).* }

A ...., *le* .... 195.....

Signature :

(1) Nom et adresse en capitales.
(2) Rayer la mention inutile.

gérant : L. Thévenot.
LABOUREUR & Cie - ISSOUDUN. Tél. 87

BULLETIN D'ABONNEMENT AUX CAHIERS SUR L'ORAISON

REVUE MENSUELLE

Monsieur, Madame, Mademoiselle (1) (2) ....

Adresse (1) ....

désire(nt) s'abonner pour UN AN *aux* CAHIERS SUR L'ORAISON *et s'engage(nt) pour la durée de l'abonnement à faire chaque jour un minimum de* 10 *m. d'oraison* (3).

Versement du montant de l'abonnement (pour la France, 500 *fr., pour les autres pays,* 680 *francs français, abonnement de soutien* 1.000 *fr.) effectué par* (2) *chèque, mandat, virement postal (C. C. P. Paris* 16-369-42, *Les Editions du* Feu Nouveau, « *Cahiers sur l'Oraison* », 9, *rue Gustave-Flaubert, Paris*-17e).

A ...., *le*.............................. *Signature :*

(1) *En capitales d'imprimerie.* — (2) *Rayer la ou les mentions inutiles.* — (3) *Précisons, pour ceux qui feraient déjà partie d'un groupement les obligeant à l'oraison, que l'engagement ici proposé n'exige pas qu'ils y consacrent un temps supplémentaire.*